



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

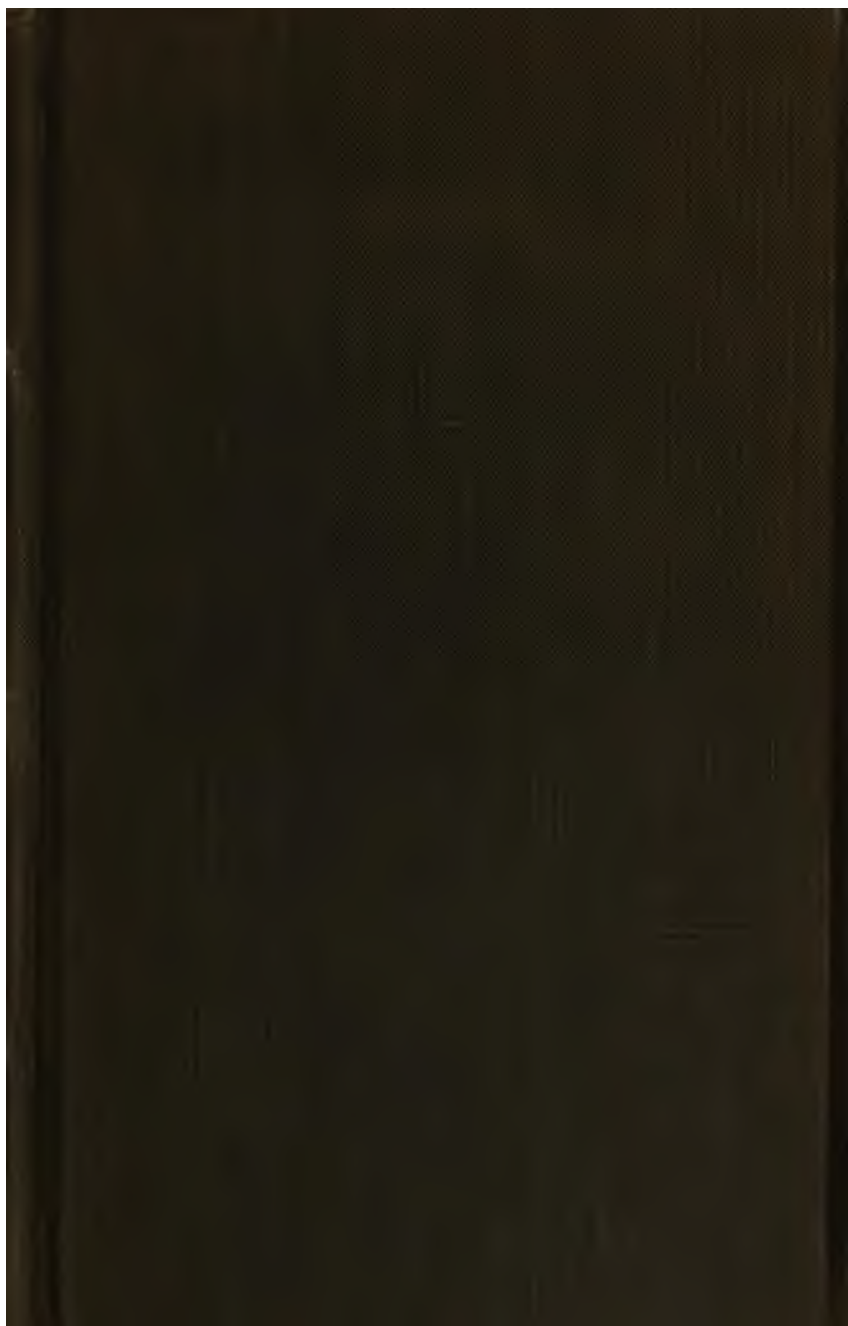
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Br  
662.  
A 89  
1760

Vegetation





BF  
662  
.R89  
1768

Vegetable



BF

668

A39

1760

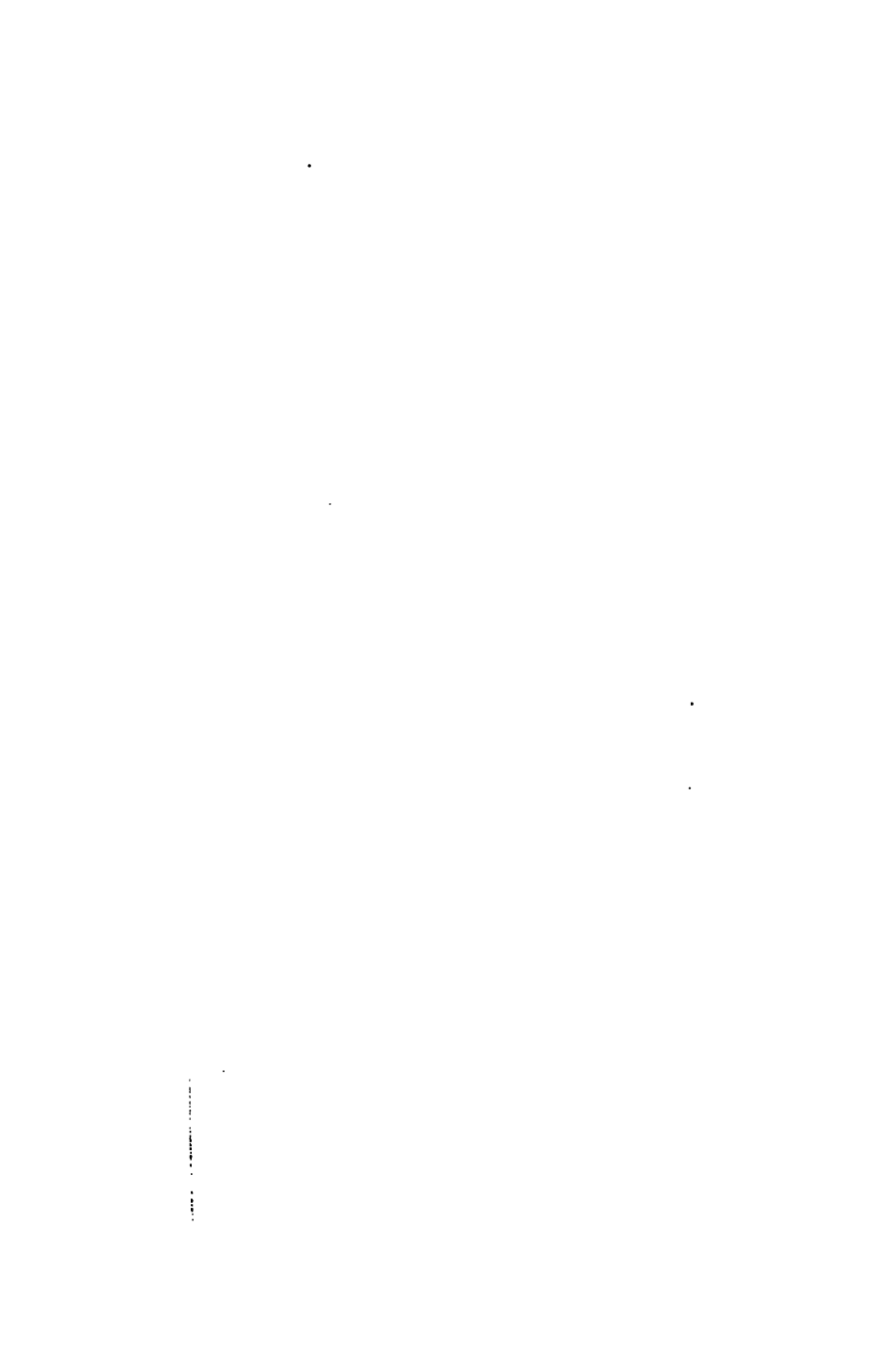
Vignard



BF  
662  
A 99  
1760

Vergessen









Ambert, François

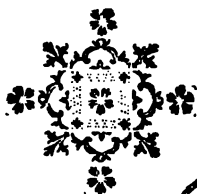
# ENTRETIENS

*SUR*

LA NATURE

# DE L'ÂME

DES BÊTES.

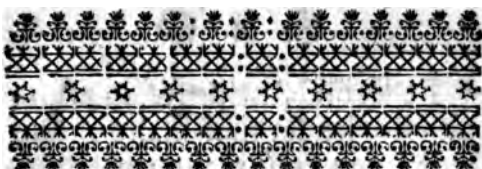


A BASLE.

---

M. DCC. LX.





**L** y a quatre Interlocuteurs dans ces Entretiens , qui roulent sur la connoissancedesbêtes.

Le premier qui a pris le parti des armes , n'en est pas moins bien au fait de la question : jeune, beau de visage , bien fait de corps , brave comme l'épée qu'il porte, il employe à l'étude de la géographie, de la physique & des parties des mathématiques relatives à son état, ce temps précieux que d'autres perdent à en conter à la Blonde & à la Brune. Cartésien est un des plus zélés de la secte, il soutient que les bêtes ne sont que des machines.

**A**

**Le**

...the ...  
...the ...  
...the ...

...the ...  
...the ...  
...the ...

...the ...  
...the ...  
...the ...

...the ...  
...the ...  
...the ...

...the ...  
...the ...  
...the ...

...the ...  
...the ...  
...the ...

## E R R A T A.

- Page 1. l. 10. brave, comme l'épée qu'il porte;  
*lisez* brave & reconnu pour tel.
- l. 17. après Cartésien , mettez une virgule ,  
 & aulieu, d'est , *lisez* , &.
- P. 6. l. 18. vous vous êtes réservés, *lis.* retenus.
- P. 9. l. 14. faut-il : *lisez*, il faut.
- P. 24. l. 1. après plante, mettez une virgule.
- P. 34. l. 9. abstraits, *lisez*, abstraits.
- P. 42. à l'athéisme ou au matérialisme , ôtez  
 le ou.
- P. 48. l. 5. faculté, *lisez*, facilité.
- P. 64. l. 14. après raison, ajoutez , éternelle.
- P. 82. l. 21. probalités, *lisez*, probabilités.
- P. 96. si l'on n'avoit point de bâton, *lisez*, s'il  
 n'avoit point de bâton.
- P. 101. mais quoique ce Roi , *lisez* , mais quoi  
 ce Roi.
- P. 108. l'ame qui baille est, *lisez*, & que bailler.
- P. 114. habitations fines, *lisez*, fixes.
- P. 122. donc un Cartésien par conséquent, ôtez  
 le par, & *lisez*, un Cartésien conséquent.
- P. 124. si elles ne sentant, *lisez*, sentent.
- P. 126. l. 6. ni rien, effacez le ni avant rien.
- P. 130. l. 2. stoiens, *lisez*, stoiciens.
- P. 135. la barbe, *lisez*, sa barbe.
- P. 138. obstruse, *lisez*, abstruse.
- P. 156. intelligence qui pouvoit, *lisez*, prévoit.
- P. 242. metempricose, *lisez*, methemplicose.
- P. 252. l. 3. n'auroient , *lisez*, n'auront.
- P. 259. scolistes, *lisez*, scotistes.
- P. 266. vais venir, *lisez*, veux venir.
- P. 288. au 4. vers, tient-il, *lisez*, tient tel.
- P. 294. faire le vice, *lisez*, fuir le vice.
- P. 319. L homme fait prendre, *lis.* va prendre.
- P. 337. l. 5. avoient pu, *lisez*, auroient pu.
- P. 341. l. 3. & de ne mettre , *lisez* , est de ne  
 mettre.

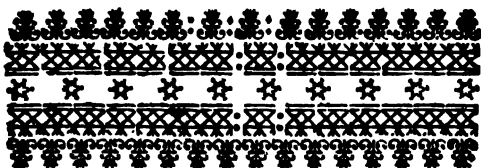
1. The first part of the paper is devoted to a discussion of the general principles of the theory of the structure of the human brain. It is shown that the brain is a complex system of interconnected parts, each of which has its own function. The author emphasizes the importance of the study of the structure of the brain for the understanding of the human mind.

2. The second part of the paper is devoted to a discussion of the methods of the study of the structure of the human brain. It is shown that there are several methods of study, each of which has its own advantages and disadvantages. The author emphasizes the importance of the use of all methods in the study of the structure of the brain.

3. The third part of the paper is devoted to a discussion of the results of the study of the structure of the human brain. It is shown that the brain is a complex system of interconnected parts, each of which has its own function. The author emphasizes the importance of the study of the structure of the brain for the understanding of the human mind.

4. The fourth part of the paper is devoted to a discussion of the conclusions of the study of the structure of the human brain. It is shown that the brain is a complex system of interconnected parts, each of which has its own function. The author emphasizes the importance of the study of the structure of the brain for the understanding of the human mind.

5. The fifth part of the paper is devoted to a discussion of the future of the study of the structure of the human brain. It is shown that there are many problems which remain to be solved. The author emphasizes the importance of the study of the structure of the brain for the understanding of the human mind.



**L** y a quatre Interlocuteurs dans ces Entretiens , qui roulent sur la connoissance des bêtes.

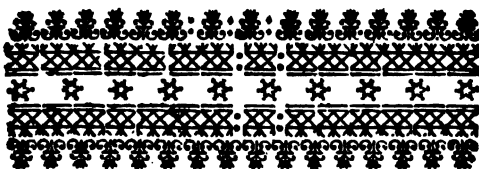
Le premier qui a pris le parti des armes , n'en est pas moins bien au fait de la question : jeune , beau de visage , bien fait de corps , brave comme l'épée qu'il porte , il employe à l'étude de la géographie , de la physique & des parties des mathématiques relatives à son état , ce temps précieux que d'autres perdent à en conter à la Blonde & à la Brune. Cartésien est un des plus zélés de la secte , il soutient que les bêtes ne sont que des machines.

**A**

**Le**







**L**y a quatre Interlocuteurs dans ces Entretiens , qui roulent sur la connoissance des bêtes.

Le premier qui a pris le parti des armes , n'en est pas moins bien au fait de la question : jeune , beau de visage , bien fait de corps , brave comme l'épée qu'il porte , il employe à l'étude de la géographie , de la physique & des parties des mathématiques relatives à son état , ce temps précieux que d'autres perdent à en conter à la Blonde & à la Brune. Cartésien est un des plus zélés de la secte , il soutient que les bêtes ne sont que des machines.

**A**

**Le**

Le second Anticartésien est un philosophe septuagénaire, bon ami, bon voisin, bon patriote, il n'a d'autre défaut que d'être entêté d'Aristote; il jure par ses paroles

& sans son Aristote  
le bon sens ne voit goutte & la raison  
radote.

Il donne aux bêtes du sentiment  
& de la connoissance.

\* Le troisième plus libéral encore envers les brutes, est un riche marchand, qui a passé par les emplois les plus honorables de sa république. Rendu à lui-même & libre de tout soin, il goutte ce doux plaisir, ce plaisir ravissant que procurent les muses. Instruit de toutes les nouvelles de la république des let-

---

Mr. STROUBLER.



lettres, il fait emplette des livres nouveaux, les lit sans partialité, profite de ce qu'il y a de bon, & en fait faire l'analyse. Il donne aux animaux d'après Mr. Boullier, une ame spirituelle & immatérielle.

\* Le quatrième enfin chez qui ces Entretiens se sont faits est amateur des arts & des sciences, & fera le rôle d'Avocat-général en donnant ses conclusions. Sa maison à Bâle & à la campagne est ouverte à tous les Sçavants. Une raison particulière l'a engagé d'avoir chez lui l'hiver passé plusieurs conférences. C'est qu'il vouloit entretenir dans le goût de la littérature l'Officier qui est de ses parens, & qui a passé à Bâle son quartier

A 2

d'hi-

---

\* Mr. DE NOULLI.

d'hiver. On a pendant ce temps bien battu du pays, & on a mis sur le tapis plusieurs matieres. Celle-ci très-propre à piquer la curiosité a été passablement approfondie. On offre ces entretiens à ceux qui aiment mieux la conversation aisée, qu'une étude pénible : & si dans la république des lettres on se payoit de bonne intention, le Lecteur à qui on a voulu plaire, recevrait ces Entretiens avec bonté & les liroit avec indulgence.



## PREMIER ENTRETEN. ,



**N**OS quatre Interlocuteurs se trouvèrent un jour plus gais qu'à l'ordinaire ; la joye éclatoit jusques sur le visage du septuagénaire Péripatéticien. L'Officier crut en trouver la cause dans la légèreté de l'air, la beauté du jour & dans l'agrément de la matière qu'ils avoient à traiter : mais l'Aristotélicien toujours prêt à le contrequarrer ne fut pas de son avis. Si j'ai de la joye, dit-il , c'est que nous sommes seuls. *Odi profanum vulgus & arceo.* Je me suis préparé , & je compte que ce jour sera un jour de triomphe pour la doctrine d'Aristote. Des importuns ont déjà fait retarder ma victoire , & il seroit bon qu'on donnât ordre au portier de dire qu'il n'y a personne à la maison. Cette saillie fit rire la compagnie, & on convint de ne recevoir personne.

Après



Après un dîner où la délicatesse se joignoit à une honnête abondance, on se retira dans un salon magnifique, où la conférence devoit se tenir. Il ne manqua pas d'y avoir des altercations à qui commenceroit de parler. On se fit des politesses mutuelles , & enfin l'Officier commença & parla ainsi.

Mrs. vous m'envoyez comme un enfant perdu sonder les gués , battre l'estrade , & cela pour vous apporter des nouvelles que vous n'êtes guère disposé à bien recevoir. Je pense & vous le pensez peut-être de même , qu'il en est de vous comme du corps de reserve , qui décide ordinairement de la victoire. Vous vous êtes réservés à parler les derniers, pour avoir le plaisir d'abattre tout ce que j'aurai édifié. Je le veux bien. Mais pour augmenter votre plaisir & votre gloire, je vais tâcher de bâtir mon système à chaux & à sable, Commençons.

Quand

Quand on disoit aux Haruspices : Est-ce Jupiter qui a ordonné à la corneille de croasser du côté gauche, & au corbeau de croasser du côté droit ? lorsque vous ouvrez les victimes, les dieux en changent-ils les entrailles ? & comment arrive-t-il qu'après avoir trouvé des entrailles de mauvais augure, celles que vous consultez ensuite, disent tout le contraire des premières ; vos dieux s'appaissent-ils si facilement ? les devins disoient pour toute réponse, qu'il falloit déférer à l'autorité des anciens, qui avoient de tout temps respecté la divination, & que l'expérience journalière confirmoit le divin art des augures. Voilà justement de quelle manière se défendent ceux qui croient que les bêtes ne sont pas des machines. Ils s'appuyent sur l'antiquité de leur opinion, ils sont fermes sur l'autorité des anciens philosophes ; cela veut dire qu'ils sont philosophes par tradition.



Mais ces anciens philosophes n'avoient-ils point quelque intérêt particulier de soutenir que les bêtes ne sont pas des automates ? leur sentiment n'étoit-il point la suite d'un système qui par le moyen d'une ame universelle , animoit non seulement les bêtes , mais aussi les plantes & les pierres ?

Ce système de l'ame du monde si généralement crû dans l'antiquité ; ce système qui a servi de base & de fondement à celui de Spinoza ; ce système , dis-je , est aujourd'hui coulé à fond & est détruit de fond en comble ; de manière qu'il n'y reste pas pierre sur pierre. Je puis donc dire sans aimer la dispute , qu'il faut d'autres raisons que l'autorité d'une hypothèse ruinée pour soutenir aujourd'hui que les bêtes ont une ame descendue du ciel.

Je veux que Platon , Pythagore , Thalès aient donné du sentiment , de la connoissance & de la raison aux bêtes ; je veux qu'ils aient crû leurs  
ames



âmes éternelles , & douées de l'immortalité , mais dans ces temps éclairés par les lumières de la révélation, & dans un siècle où la philosophie a fait tant de progrès , oserions-nous prendre pour vérité un mensonge reconnu ? d'un autre côté croirons-nous Platon , Pythagore , Thalès , parceque tel a été leur bon plaisir d'avancer une certaine opinion ? Non sans doute. La bonne , la vraie philosophie nous apprend à ne point déférer à l'opinion de Platon ou d'Aristote. Parce qu'ils ont parlé, faut-il les en croire, à cause des raisons dont ils ont appuyé leur sentiment ?

C'est ici où brille le Cartésianisme. Quand un Cartésien demande à un Péripatéticien , quelle est cette ame que vous mettez dans les animaux ? d'où vient-elle ? où va-t-elle après la mort de la bête ? Cette ame où réside-t-elle ? Dans le cerveau, ou dans le cœur de l'animal ? Est-elle divisible ou indivisible ? A-t-elle de l'étendue , ou n'en a-t-elle point ?

A 5

L'Ari-

L'Aristotélicien lève les épaules & replique ainsi au sectateur de Descartes : avez-vous des yeux ? ne voyez-vous pas les divers mouvemens des animaux , leurs passions, leurs organes, & leur corps semblable au nôtre ? A quoi donc sert ce corps si ce n'est pour loger une âme ? Mais le Péripatéticien perd bientôt l'envie de rire , lorsque le Cartésien continuë ainsi de lui pousser l'épée dans les reins. Je veux que les bêtes ayent une âme , mais expliquez-moi , je vous prie , la nature de cette âme. Vous en appelez au témoignage des yeux , ne savez-vous pas que ce sens nous trompe souvent , ne nous fait-il pas voir une tour ronde , qui est réellement quarrée ? Ignorez-vous que les sens ne sont point juges compétens de la nature des choses ?

Dites-moi donc ce que c'est que cette âme ? Si elle est la cause des mouvemens de l'animal : si c'est par commandement ou par connoissance qu'elle donne le branle à la machine.

Dites-

**Dites-moi si les bêtes comparent les moyens avec la fin !**

**Que fait alors le Péripatéticien ? Il invente des mots pour exprimer des idées qu'il ne comprend pas. Il parle sans savoir ce qu'il dit. Aux idées simples, claires ou distinctes, il cherche à en substituer d'obscurcs, d'entortillées, d'incompréhensibles : & il se plaît à les exprimer par des mots vuides de sens, & plus propres à éterniser la dispute qu'à éclairer l'esprit. Il faut l'avouer Mrs. souvent on ne disputeroit point, ou du moins on ne disputeroit pas longtemps si on s'entendoit les uns les autres. Mais on se plaît à citer un auteur qu'on n'a jamais lû ; on aime mieux s'en fier à lui que de faire usage de son esprit : on employe des termes qui sont dans la bouche de tout le monde, & que personne ne comprend. Je trouve les fondemens de cette conduite dans les dispositions machinales de l'homme, dans son peu d'amour pour la vérité, & dans son**



son aversion naturelle pour la réflexion & la contention d'esprit.

Mettons sur la scène un Péripatéticien : qu'on lui demande , pourquoi les cellules des abeilles ont-elles six angles ? c'est à cause de l'instinct de la bête , répondra-t-il.

Le Cartésien poursuit , pourquoi ne veulent-elles avoir qu'une reine ? l'Aristotélicien répond , c'est par instinct.

Le Cartésien. Pourquoi les unes restent-elles à la ruche , tandis que les autres vont à la picorée ? Le Péripatéticien : c'est par instinct.

Le Cartésien. Pourquoi le chien est-il le symbole de la fidélité ?

Le Péripatéticien : c'est par instinct.

Le Cartésien. Pourquoi les chiens de chasse se perdent-ils si souvent ?

Le Péripatéticien : c'est par instinct.

Le Cartésien. Pourquoi les chiens survivent-ils à leurs maîtres ?

Le Péripatéticien : c'est par instinct.

Le Cartésien. Pourquoi un chien meurt-il sur le tombeau de sa maîtresse ?

Le

**Le Péripatéticien : c'est par instinct.**

**Le Cartésien. Pourquoi un lion dévore-t-il tout ce qu'il trouve dans l'arène ?**

**Le Péripatéticien : c'est par instinct.**

**Le Cartésien. Pourquoi un lion ne dévora-t-il pas l'esclave Androdus ?**

**Le Péripatéticien : c'est par instinct. La belle philosophie ! qu'elle est courte ! qu'elle est commode ! telle est celle d'Aristote, à qui on a reproché deux choses ; la première, de se payer de mots : la seconde, d'employer des termes équivoques , tels que sont ceux de nature, instinct, ame. Delà les disputes interminables des Cartésiens & des Péripatéticiens. Delà, la nécessité d'ôter l'ambiguïté de ces mots, d'en déterminer le sens pour mettre de la clarté dans le discours.**

**La nature, dit BAYLE, \* est une de ces façons de parler, qui étant rectifiées peuvent autant éclairer l'esprit qu'elles l'obscurcissent , lors qu'on les**

---

\* V. Nouvelles de la république des lettres de l'année 1684.

les prend de travers. Par exemple, l'on dit ordinairement que la nature est le médecin des malades. De la manière que des médecins s'expriment, on diroit qu'ils conçoivent la nature comme un principe caché dans le corps de leurs malades & toujours aux prises avec la matière peccante ; & travaillant de toutes ses forces à triompher de cette ennemie : & pour eux ils se représentent comme des seconds qui viennent s'offrir à la nature dans ce combat , & qui doivent surtout observer où elle se porte & quel chemin elle trace aux troupes auxiliaires. C'est un pur Galimathias, auquel on ne peut attacher aucune idée distincte, si l'on ne suppose que la sagesse de l'Être infini, ayant trouvé à propos qu'il y eut dans l'univers plusieurs corps vivants qui durassent quelques années, les a construits avec une mécanique tellement proportionnée à celle des autres corps, que les loix générales de la communication du mouvement suffisent

fissent en mille rencontres, pour conserver ces machines & pour rétablir le bon ordre que divers accidents ont altéré. On voit une image de cela dans le vin, car en conséquence des loix générales, il se delivre lui-même du desordre où la fermentation a mis ses parties : & combien d'autres liqueurs voyons nous qui étant confondues ensemble reprennent chacune leur situation ? Ne faut-il pas avouer que le corps des bêtes est composé d'organes qui ont une telle proportion avec les objets, que la mécanique les fait approcher de ce qui peut les nourrir, & éloigner de ce qui leur est nuisible ? voilà le seul bon sens que l'on peut donner à cette nature, qui dispute le terrain à la maladie & à laquelle les médecins viennent offrir leurs secours. Mais comme ces deux combattans sont aisés à méconnoître, il n'arrive que trop souvent que les médecins frappent sur la nature, au lieu de frapper sur la maladie, & qu'ils accablent de



Le mot d'âme a été toujours très équivoque, ce qui se prouve par les termes différents dont les anciens se servent pour l'exprimer. *Animus*, *spiritus*, *aër*, *aether*, *calum*, &c. Privés de nos lumières, ils ne connoissoient pas comme nous la distinction du corps & de l'esprit. On a distingué, il est vrai, & on distingue encore aujourd'hui, l'âme raisonnable, sensitive, végétative; mais on garde le mot d'âme, qui doit avoir incontestablement différentes significations dans l'homme, la bête, & la plante. D'où il peut s'ensuivre, que ceux qui soutiennent que les bêtes n'ont point d'âme, soient du même sentiment de ceux qui leur en attribuent une.

Le grand ressort est l'âme d'une montre, la sève celle de la plante : le sang est l'âme de la brute : mais l'âme de l'homme est un esprit.

Les animaux ont donc une âme, ils vivent, Eh ! qui en doute ? mais ce mot de *vie* est encore équivoque &

& inexplicable, pour la plupart de ceux qui s'en servent. La vie de notre ame est la connoissance du vrai, l'amour du bien : vie qui ne peut se communiquer à la matière qui est incapable de penser. Que sera donc la vie du corps , la vie de la brute, de la plante ? Le mouvement des parties propre à la conservation de ces corps.

Ce que j'ai dit jusqu'ici, Mrs. tend à éclaircir notre dispute & à l'abrégger, parce que la question se trouve par là réduite aux termes les plus simples. Je conviens, dirai-je au Péripatéticien, que les animaux vivent, qu'ils ont une ame ; mais convenons de la signification qu'il faut donner à ces mots. Vous savez, lui dirai-je , la différence essentielle qu'il y a entre le corps & l'esprit. Celui-là est composé de parties qui sont autant de substances , & il est incontestablement divisible dans ces parties qu'il contient. Celui-ci est simple & par conséquent indivisible ,

il n'y a point ici de milieu. Il faut opter. Je vous entends : l'ame des bêtes est corporelle. Elle est donc corps. Irez-vous dire que la matière sent, connoit, pense ? gardez-vous en bien : car matière pensante, est une chimère plus monstrueuse que celle qu'Horace a mise à la tête de son art poétique. Il est bien vrai que VOLTAIRE a dit dans une de ses Lettres philosophiques, que nous ne connoissons pas toutes les propriétés de la matière , & que peut-être, elle peut penser. Il faut lui faire la justice de croire qu'il n'a point parlé sérieusement. C'est un os qu'il a donné à ronger aux Philosophes. Je ne fais quel goût les matérialistes y ont trouvé : pour les vrais amateurs de la sagesse , ils ne l'ont point avalé, ils ne l'ont pas même goûté , parce qu'il est vuide de suc & de moëlle, & entièrement décharné. La vraie philosophie s'appuye & se fonde sur des idées claires & non pas sur des peut-être. Avec des peut-être on di-  
roit

roit les choses les plus extraordinaires & les plus déraisonnables. Peut-être un corps s'avisera-t-il un jour de se mouvoir, sans être mû par un autre. Non, jamais la matiere ne pensera, & ces termes, *matiere pensante*, bien approfondis, sont aussi incompatibles que ceux de *cercle* *quarré*.

Reste donc à dire avec les Pythagoriciens, que les ames des brutes sont éternelles & immortelles, & semblables à celles des hommes.

Mais comment concevoir, des brutes qui ayent une ame qui soit esprit ? J'aimerois mieux mettre des diables dans les animaux, que des ames spirituelles.

Concluons que l'ame des bêtes est quelque chose de matériel, & qu'elle consiste dans les parties les plus déliées du sang, ou dans les esprits animaux, ou dans une flamme subtile (qui du cœur, qui en est le foyer, va échauffer la masse du sang, pour produire la vie de l'animal, & qui du

cerveau comme d'un miroir, où la lumière se concentre, rayonne dans tout le système nerveux, comme dans autant de tubes optiques, afin d'opérer la sensation & le mouvement.)\*

Mais me direz-vous, les mouvements des bêtes si réglés, ne forcent-ils pas l'esprit à reconnoître l'existence d'une intelligence pour les conduire? Oui sans doute, répondrai-je; la montre ne fait-elle pas voir de l'intelligence? aussi le problème, qui est à résoudre, ne consiste pas à savoir, si la formation du corps des animaux, leur conduite admirable, le rapport & la proportion de toutes leurs actions avec une fin, supposent l'existence d'un être intelligent. Le point embarrassant est de savoir, si cette intelligence est inhérente ou étrangère à l'animal: interne ou externe?

La première montre, qu'on porta dans les Indes, fut présentée au Roi. Surpris de la régularité de ses mouvements,

---

\* VILLIS de an. brut. c. 4.

vemens, le Prince lui attribua la vie, le sentiment & la pensée. On ouvrit à la fin la montre, on fit voir au Roi les roues, le grand ressort, le balancier & tout le jeu de la machine, & il revint de son erreur.

Bon Dieu, dira-t-on, quelle différence entre une montre & les animaux ! la montre est un corps inanimé, qui ne se nourrit point, qui ne croît point ; les bêtes au contraire s'éloignent ici de ce qui leur est nuisible, là elles s'approchent de ce qui leur est profitable. Elles choisissent leur nourriture, & croissent à vuë d'œil.

Mais, répondrai-je, la sensitive ne croît-elle pas, & ne semble-t-elle pas avoir plus de ressorts & de mouvemens que l'huître. Les plantes sont sujettes aux maladies, à la mort : elles vivent donc. Il y a plus, elles affectent certain terrain, certain aspect ; le tournesol n'aime-t-il pas à suivre le soleil ? la sensitive ne fuit-elle pas notre main ? mettez-vous donc une

ame dans les plantes ? Pour expliquer leurs sympathies & leurs antipathies, l'adresse avec laquelle elles poussent toujours leur tige hors de la terre & la tiennent verticale ; & l'attention qu'elles ont de faire circuler la sève sur tout du côté des parties malades ou altérées pour les réparer.

Si l'on fait attention, dit Mr. de Buffon, \* à l'organisation & à l'action des racines & des feuilles, on reconnoitra bientôt que ce sont là les organes extérieurs, dont les vegetaux se servent pour pomper leur nourriture ; on verra que les racines se détournent d'un obstacle ou d'une veine de mauvais terrain, pour aller chercher la bonne terre : que même les racines se divisent, se multiplient & vont jusqu'à changer de forme, pour procurer de la nourriture à la plante.

Et qu'on n'aille pas dire qu'une machine, qu'une montre, n'en fait pas une autre, au lieu que les animaux

---

\* Histoire naturelle Tom. II.

maux ont la faculté de se reproduire : car les végétaux ont la même faculté ; & ce qu'il y a de singulier, continue Mr. de Bouffon, c'est qu'il y a des brutes qui se reproduisent comme les plantes & par les mêmes moyens. La multiplication des pucerons qui se fait sans accouplement, est semblable à celle des plantes par les graines, & celle des polypes qui se fait en les coupant, ressemble à la multiplication des arbres par boutures. Chaque espece de plantes est plus abondante que chaque espece d'animal : par exemple les quadrupedes ne produisent qu'un petit nombre de petits & dans des intervalles assez considérables ; & les graines d'un orme donneront dans une année la production de cent mille petits ormes.

Que répondra ici le philosophe Anticartésien ? c'est que les animaux ont un corps organisé comme le notre, une machine semblable à la notre : ou remarque dans eux les mêmes

B 5 or-



organes, les mêmes sensations, les mêmes passions, d'où il tire cette conséquence, savoir, que les brutes nous ressemblent, & que par conséquent elles ne sont point des machines.

Il faut l'avouer, Messieurs, cette raison populaire fait plus d'impression sur les esprits superficiels que ne feroit une démonstration métaphysique ; elle est au dessus de la portée de ces esprits. Eh ! ne sont-ils pas le plus grand nombre ? les hommes aiment à se laisser conduire par les sens & par des preuves sensibles ; & amoins qu'on ne leur en apporte de ces preuves sensibles, il ne faut pas espérer de les faire revenir de leur préjugé & de leur préoccupation d'esprit. Il faut donc les servir selon leur goût.

Quelle vaste matière se présente devant moi ! c'est ici le triomphe du Cartésianisme. On n'a jamais répondu à ce que disent les Cartésiens sur les loix de la communication du mou-  
ve-

vement, sur le mécanisme admirable des parties du corps de l'animal sujettées à ces loix , & sur l'idée réfléchie de la puissance du Créateur.

Qu'est-ce que l'homme en comparaison de Dieu ! cependant l'industrie humaine nous offre des choses surprenantes : elle a produit la sphère d'Archimède qui fut admirée de Jupiter, & la statuë de Memnon qui saluoit le soleil. Et que dire de ces trépieds qui se promenoient dans l'assemblée des dieux, de ces esclaves d'or qui servoient à table & verssoient à boire à un Roi des Bracmanes , de cette tête d'airain qui parloit.

Mais à quoi sert de recourir à des choses éloignées de notre siècle , étrangères & peut-être fausses, tandis qu'on peut voir des miracles de la mécanique & le jeu merveilleux des machines hydrauliques dans les jardins du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & du Barrois, qui fait de sa Capitale \* un second Paris.

---

\* Nanci.

Qui ne connoit VAUCANSON ? il sembloit avoir épuisé dans son Fluteur automate, tout ce que l'art humain est capable de produire; il fit ensuite un tambourin, qui d'une main joue du-fifre, & de l'autre bat la caisse, & s'accompagne parfaitement. En même temps il régala le public d'un autre chef d'œuvre, de son canard artificiel, qui a la même figure extérieure qu'un vrai canard. Ce canard marche, bat des ailes, vient prendre du grain dans la main, l'avale, le digère, & le fiente.

Y a-t-il quelque comparaison entre la puissance, la sagesse & l'industrie de Dieu, & celle de l'homme? celui-ci est borné dans ses vuës, la matière lui résiste, les instrumens lui manquent, ou ils sont trop grossiers : au lieu que l'Etre suprême n'a qu'à dire, que cette chose se fasse, & la chose se fait.

Je ne pense pas, Messieurs, qu'il puisse y avoir un philosophe assez téméraire pour nier cette proposition.

Dieu

Dieu a pu faire les bêtes de purs automates. Mais on raille sur la conséquence qu'en a tiré Descartes : donc il les a faits. On ne veut pas voir que cette dernière proposition est liée avec un des axiomes des plus clairs & des plus incontestables de la métaphysique, savoir qu'il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité. Si donc les opérations des bêtes peuvent se faire mécaniquement, ne s'ensuit-il pas évidemment, qu'une ame connoissante, principe de ces opérations, devient un meuble inutile & superflu.

Cependant les adversaires du Cartésianisme bien éloignés de se rendre, demandent plus qu'ils ne peuvent faire. Embarrassés eux-mêmes pour donner une idée de la nature de l'ame des bêtes & l'explication de quelques phénomènes, ils voudroient voir fabriquer la machine de la brute, & qu'ensuite on leur fit sentir au doigt, comme à ce Roi des Indes, tout le jeu des ressorts, qu'on

qu'on leur fit voir à l'œil les phénomènes qui en résultent, & qu'on répondit clairement à leurs difficultés.

S'il s'agissoit ici, Messieurs, d'une proposition d'Euclide, rien ne seroit plus aisé que de la démontrer. Il est question d'une machine composée de mille ressorts dont plusieurs se dérobent à notre vuë. Si tout étoit invisible dans l'automate, il seroit impossible de le connoître, mais les choses sensibles, qu'on y découvre, nous serviront de règle pour déterminer notre jugement sur la nature de la machine. De même que l'inspection des parties les plus grossières d'une montre suffit, pour qu'un grossier païsan juge qu'il n'y a point d'ame dans cette montre.

Tachons, Messieurs, de pénétrer dans le mécanisme intérieur de l'automate : mettons DIEU à la place de Vaucanson, & voyons travailler l'Etre suprême à la disposition & à l'arrangement des parties du corps d'un chien.

Les

Les parties les plus grossières de cet animal, sont le foye, le cœur, le cerveau &c. Que Dieu forme des os, pour être les colonnes & le fondement de tout l'édifice : Qu'il y ajoute des veines & des artères pour porter dans le corps la nourriture, le mouvement & la vie. Qu'il y mette les veines lactées & les veines lymphatiques; un million de tuyaux insensibles, un million de réservoirs différents, de glandes & de parties qui échappent à notre vue, à la curiosité de l'anatomiste, & à l'imagination la plus étendue; Qu'il y mette toutes ces choses, des muscles, des tendons, il n'y met que des parties dures ou molles: solides ou liquides: il n'y met en un mot que de la matière, & cependant par le jeu des ressorts, je vais tacher d'expliquer toutes les actions du chien, sans avoir recours à une ame inutile & superflue. Qu'on n'aille point me faire de difficulté sur la chaleur naturelle qui constitue l'animal vivant:  
car

car mettez de la fermentation dans le sang, vous aurez de la chaleur; elle nait du mélange de l'huile de tartre avec de l'huile de vitriol, sans l'intervention d'une ame : & sans ame, le soleil n'est-il pas le pere de la chaleur ?

Que ce chien ainsi fabriqué prenne, comme le canard de Vaucanson, des alimens, qu'il les broye avec les dents, les détrempe par la salive. Descendus dans l'estomach, dans le ventre, dans les intestins, ces alimens se changent en chyle, & ce chyle passe des intestins dans les veines lactées; de ces veines dans le mésenthere; du mésenthere dans des tuyaux propres à le subtiliser; de ces tuyaux dans le réservoir de Pecquet; de ce réservoir dans les sousclavières, & de là dans l'oreille droite du cœur.

Cependant ce chyle qui fait tant de chemin sans connoissance & sans s'égarer, fait croître le corps des enfans, augmente la masse des hommes

mes faits, & répare dans tous les corps animés la perte qu'ils font journallement de leur substance, par une dissipation continuelle & par une transpiration insensible. Coupez en été quatre livres de chair à un cheval que vous nourrirez bien, au bout de la semaine toute sa chair reviendra, par le moyen de la nutrition.

Vous m'avouerez sans doute, Messieurs, qu'il n'y a pas besoin d'ame pour faire une louable digestion, & que souvent les plus gros mangeurs ne sont pas ordinairement les plus fins: ils seroient moins goulus s'ils savoient que la salive est le meilleur dissolvant des alimens; ils ignorent sans doute qu'elle renferme des parties sulphureuses, salées, aqueuses, terrestres, huileuses &c. en un mot toutes les parties propres à s'insinuer dans les pores de tous les alimens que nous prenons: Mais vous me direz peut-être que sans ame l'animal se laisseroit mourir de



faim. Je vous répondrai qu'au contraire cela pourroit bien arriver, si l'ame étoit chargée du soin & de l'attention nécessaire pour nourrir le corps. Archimède n'auroit pas tant vécu, & on verroit tous les jours mourir d'inanition bien des mathématiciens & presque tous les esprits abstraits, s'il falloit faire ici intervenir le ministère de l'ame. Une providence infiniment sage & infiniment bonne, qui nous fait trouver du plaisir à manger quand on a appetit, s'est servi d'un meilleur moyen pour entretenir la vie de l'animal. Dès qu'il a faim son estomach lui tire : les liqueurs propres à la digestion des aliments ne trouvant pas sur eux à exercer leur action, l'exercent sur les nerfs de l'estomach : ces nerfs ébranlés envoient leur mouvement jusqu'au cerveau, éveillent l'animal, l'agitent & le remuent pour chercher la nourriture, qui doit appaiser sa faim.

C'est ainsi, Messieurs, que l'animal est

est nécessaire à manger & à faire du chyle, qui se change en partie en sang, & ce sang, en dépit d'Aristote, se fait dans les poumons, dans le cœur, dans les artères, & non pas dans le foye. Or le sang coule du cœur par les artères jusqu'aux extrémités des parties de l'animal, lesquelles il meut & il anime : & de ces mêmes extrémités il revient au cœur par le moyen des veines. Par là le cœur s'entretient : par là on conçoit comment il bat avec les artères plus de trois mille fois dans une heure.

Je m'apperçois, Messieurs, que vous craignez que je ne m'avise de vous expliquer ici la figure extérieure & intérieure du cœur & de toutes les parties de l'animal. Je ne le ferai pas, crainte de vous ennuyer. Cependant la matière que je traite le demanderoit & on n'étoit pas si délicat du temps de Cicéron, qui dans son second livre de la nature des Dieux s'étend beaucoup sur l'anatomie.

Je ne puis me refuser au plaisir de vous en citer quelque chose de curieux & qui fait à notre sujet.

Les poumons, dit il, sont poreux & ressemblent à des éponges, ils sont d'une substance molle & propre à pomper l'air, ils se resserrent dans l'inspiration, \* & se dilatent dans l'expiration.

Or l'air qui s'insinue dans les poumons s'échauffe d'abord par la respiration & ensuite par le mouvement des poumons mêmes. Une partie de cet air se dissipe par l'expiration, & l'autre passe dans cette partie qu'on nomme ventricule du cœur : ce ventricule est contigu à un autre semblable où coule le sang qui vient de la veine cave. Voilà comme le sang circule dans toutes les parties du corps par le moyen des veines : & comme l'air se répand dans toutes les artères ; le nombre des veines & des artères , qui s'entrelacent les unes dans les autres, est si grand, qu'il prouve

---

\* Prenez le contraire de ce que dit le Texte.

**prouve qu'il y a quelque chose de surnaturel & de divin dans cet ouvrage merveilleux.**

**Vous me demanderez peut être, Messieurs, comment il arrive, qu'on arrache le cœur d'une vipère & qu'on voye battre assez longtems ce cœur séparé de l'animal.**

**Vous le savez , cet animal est vif, son sang est fluide, très-subtil & empreigné de beaucoup d'air. Lors que donc l'air extérieur veut s'infinuer dans les fibres de ce cœur séparé de l'animal, mais qui est encore chaud, l'air intérieur ainsi comprimé use de son ressort pour s'opposer à l'entrée de l'air extérieur. Celui-ci fait un nouvel effort & on continue de lui résister, & le combat dure jusqu'à ce que la chaleur de ce cœur étant éteinte, les esprits vitaux dissipés, l'air intérieur refroidi, épaissi, & presque sans élasticité. L'air extérieur remporte la victoire & cause un repos mortel à ce cœur, dont la vie consiste dans le mouvement.**

ment. Je passe ici sous silence le mouvement de sistole & de diastole, le battement du cœur & des artères : choses ignorées de la plus grande partie des animaux-mêmes raisonnables : il me suffit de remarquer que les anciens philosophes ont mis la joie dans le cœur, & ils ont raison, s'ils n'ont parlé que des brutes, leur machine ne peut être mieux montée que lorsque le cœur a assez de chaleur, & que la circulation du sang est libre : qu'au contraire la circulation du sang soit retardée par la rencontre de quelques matières putrides, & que le sang soit obligé de les charrier avec soi, le cœur commence déjà à perdre cette chaleur douce qui lui est si nécessaire, le sang circulera avec peine, il se fera des obstructions, l'animal fera triste, tombera malade & la machine sera bientôt démontée si on n'y met ordre.

Vous savez, Messieurs, que si une femme voit une épée nue, elle pâlit, Cela vient de ce que le sang ne coule pas

pas avec liberté ; cela est si vrai qu'elle n'a qu'à se donner un coup sur le côté gauche où est le cœur, & la rougeur paroîtra sur son visage. D'un autre côté une passion vive mettra le sang d'un homme dans un si grand mouvement , qu'on verra le feu dans ses yeux, & dans ses jouës, & que tous ses membres seront agités & dans une espèce de convulsion.

Vous voyez, Messieurs, que toutes les passions naissent du cœur : mettez dans ce cœur la passion de l'amour, le sang circulera plus vite, il s'échauffera, chassera le sommeil & fournira des esprits vitaux ou animaux en abondance , de manière qu'une passion violente est capable de faire un brave, d'un poltron.

Dans l'admiration, qui est le partage des fots, & que je puis accorder volontiers aux bêtes, on est comme dans un état d'inertie, parce que l'objet, qui la cause, ne paroît ni nuisible, ni avantageux, mais seulement extraordinaire, & fixe par là les parties

ties les plus propres au mouvement à abandonner les nerfs & les muscles du corps, pour gonfler seulement ceux des organes qui servent à considérer cet objet.

Je vous renvoie, Messieurs, au traité des passions par Descartes, & à la morale de Malebranche, qui trouvent dans la seule machine la cause & les effets des passions différentes, & je m'arrête à un fait assez singulier,

On tire dans une maison de campagne plusieurs boîtes ; leur bruit fit une si grande peur au chien de la dame du château, que durant les décharges on le vit tomber les quatre pattes en l'air, trembler de tous ses membres, soupirer, haleter, s'évanouir. Le lendemain le chien tomba dans les mêmes convulsions, quoiqu'on ne tirât point de boîtes, on en cherche la cause & on n'en trouve point d'autre si ce n'est que le maître avoit appelé ses domestiques pour servir, avec le même sifflet qui avoit donné le signal aux décharges de la veille,

veille. Voilà, Messieurs, un grand effet de la peur. Cette passion agit sur nous, comme sur les animaux, Elle empêche l'attention de l'esprit, elle trouble toute l'œconomie animale, met les esprits dans un mouvement desordonné & arrête la circulation du sang: de là ces convulsions, ces évanouissements.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la memoire de cet animal, & des traces que le bruit des boîtes avoient faites sur son cerveau, traces si profondes que le sifflet seul fut capable de les r'ouvrir, car le cerveau est d'une substance molle & très-capable de recevoir & de retenir les impressions, que les objets extérieurs y font.

Vous le sçavez, Messieurs, l'œconomie, le nombre & l'emploi de toutes les parties du cerveau, les filets, les fibres, les nerfs qui lui doivent leur origine, & qui semblables à des cordes tendues, s'étendent à toutes les parties de l'animal: cette



correspondance avec les sens, le cœur & tous les membres de l'automate, tout cela n'est-il pas l'effet d'un ouvrage divin ?

Aussi le chirurgien d'Henri-quatre faisant une anatomie, & ne pouvant assez admirer la situation, la figure, la consistance, la disposition & la relation de toutes les parties de l'animal, s'écria, il y a un Dieu !

Je puis le dire en passant, la seule disposition des parties du plus petit insecte, donne le coup mortel à l'athéisme ou au matérialisme, aux formes plastiques & à l'hypothèse de l'ame des bêtes. C'est là leur endroit foible,

Passiez moi encore, Messieurs, ce bon mot de Galien. Que vai-je faire, dit il, en composant mon traité d'anatomie ? un hymne a l'honneur de Jupiter, Il avoit raison. En effet, Messieurs, rien ne paroît plus digne d'admiration que la formation du corps, je ne dis pas de l'homme, mais d'un ciron. Qu'y a-t-il de plus merveilleux que l'arrangement & la com-

communication des parties du corps d'un animal ? la mere ignore tout ce qui se passe dans ses entrailles ; une forme plastique est trop aveugle pour produire ce chef d'œuvre. Cependant par une bizarrerie d'esprit inconcevable, on a donné des ames aux poulets, sans en donner aux œufs, quoiqu'il soit plus difficile de former un poulet que de le nourrir, de même qu'il est plus mal aisé de faire une montre d'un morceau d'acier, que de la monter lorsqu'elle est faite.

Laissons là les anatomistes & les merveilles de la machine admirable de l'automate, & faisons ici quelques réflexions phylosophiques.

Premierement : Dieu qui a formé les animaux, a voulu qu'ils subsistassent pendant un certain temps. Le but du Créateur se montre à découvert, par les secours qu'ils ont tous pour se conserver chacun dans leur espèce. Les uns sont couverts de peau, les autres de toison ; ceux-là  
sont

sont vêtus de plumies, ceux-ci sont renfermés dans des écailles. La nature libérale leur fournit à tous la nourriture qui leur est propre ; elle fait plus, elle leur donne des inclinations qui conviennent à toute l'espèce. Le lièvre est peureux, le daim timide, le lion généreux, le singe imitateur. Ceux-ci vivent dans l'eau, ceux-là sur la terre ; ils y trouvent tous une abondante subsistance. Nous faisons souvent couver des œufs de canards par des poules ; quand ces œufs sont éclos, ces poules en prennent autant de soin que si elles en étoient meres, mais ces poussins ne voyent pas plutôt l'eau, leur élément naturel, qu'ils s'envolent & abandonnent celle qui les a fait éclore & qu'ils a nourris. Voilà jusques où la nature a inspiré aux animaux le soin de se conserver.

Les biches avant que de faonner se purgent avec la seselle, les chiens se guérissent par des vomissements, l'ibis, oiseau d'Egypte, avec des lavements. Quand la panthère a mangé  
de

de la chair empoisonnée , elle fait trouver un contrepoison qui la sauve. Les chèvres sauvages de l'isle de Crète étant percées d'une flèche empoisonnée, ont recours au dictamne, & cette herbe dans le moment qu'elles en ont goûtée, fait tomber la flèche: les éléphants savent arracher de leurs corps & de celui de leurs maîtres les javelots & les dards, qu'on leur a jettés au combat.

Voilà jusqu'où l'auteur de la nature a poussé ses soins & ses attentions pour la conservation des animaux.

Ce même but se manifeste dans tous les mouvements en quoi consiste la vie de l'animal. La digestion des aliments, la sanguification, le battement des artères, la respiration, la circulation du sang, ; tous ces mouvements naturels, ne se font-ils pas dans l'homme comme dans le chien, sans connoissance? que dis-je, il est des mouvements volontaires qui se font par le seul jeu de la machine ; prenez le païsan le plus grossier & le plus stupide, faites le passer sur une planche étroite,

voyez

Voyez comme il se sert de ses deux bras pour conserver l'équilibre. N'allez pas croire qu'il connoisse les loix de la mécanique, celles de l'équilibre, ou la force du levier ; il n'en a jamais entendu parler, & si un plus habile homme que lui s'avisait alors de se rappeler les loix du mouvement, il prendrait le moyen le plus court pour être bientôt par terre. Faut-il plus de connoissance à un chien pour aboyer, qu'à un homme pour marcher, disons plus, pour parler.

Combien de ressorts, dit Cicéron, la nature ne fait-elle pas jouer pour l'usage de la parole. D'abord c'est un artère, on dirait aujourd'hui c'est un canal, nommé trachée-artère, qui vient des poumons aboutir à la bouche intérieure. C'est par ce conduit que la voix dirigée par l'esprit passe & se fait entendre ; ensuite la bouche renferme une langue bornée par les dents, cette langue forme & modifie les sons, les différencie & les articule, en déterminant la voix tantôt vers les dents  
&

& tantôt vers les autres parties de la bouche. De là vient que les philosophes disent que la langue fait les fonctions de l'archet ; les dents celles des cordes, & les narines celles du coffre d'un instrument.

Vous connoissez tous, Messieurs, l'incomparable Molière, il fait vos délices comme il fait celles de tous les honnêtes gens. Rien n'est plus divertissant que la scène ou le bourgeois gentilhomme s'étant mis en tête de devenir savant, demande qu'on lui apprenne l'ortographe & ensuite l'almanach pour savoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a pas ; mais en badinant, Molière dit vrai quand il parle de la manière dont la voix se forme, & des sons variés par les différens mouvemens des lèvres, de la langue & des dents. Or ces mouvemens sont si contraire les uns aux autres, qu'on a de la peine à concevoir qu'on puisse prononcer tout de suite une harangue.

Quand on pense que pour former un O, il faut rapprocher les  
lèvres

lèvres par les deux coins, & que pour former un *i*, il faut écarter les deux coins de la bouche vers les oreilles, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de la faculté qu'on a d'articuler le mot de *comédie*. Quelle variété & quelle légèreté dans les mouvements de la langue, qui se porte tantôt au palais, ici sur la machoire supérieure, là, sur l'inférieure ! il est inutile de dire que la langue est un muscle rempli de fibres qui peuvent s'étendre & se raccourcir, & qui étant disposées en lignes droites, parallèles, perpendiculaires, peuvent remuer la langue de toutes les manières que nous voyons qu'elle se remue ; car vous l'avouerez, Messieurs, l'ame de la femme qui a le caquet le plus affilé, n'a aucune idée distincte de ces fibres, & ignore de quelle manière il faut les mouvoir. Si donc nous faisons des choses qu'on a de la peine à concevoir, & si nous les faisons sans le secours d'aucune ame, pourquoy en mettre une dans les animaux : sans elle ne pourront-ils pas se remuer, marcher, aboyer ? Con-

Considérons en second lieu, que ce chien n'est pas seul dans l'univers, & qu'il est au contraire environné de beaucoup d'autres corps, qui font continuellement impression sur lui, & que le divin architecte a mis de la liaison entre eux. Je ne prétends pas expliquer tous les rapports que l'auteur de la nature a établis entre les animaux : rapports favorables à leur conservation & au concert de l'univers. Les poulets haïssent & fuyent naturellement tout oiseau de proie, & la brebis le loup. Le chameau aime l'eau trouble, son odeur glace les membres du cheval ; l'odeur au contraire du cheval met l'éléphant en fureur, le généreux lion, qui fait trembler tous les animaux, tremble lui-même à la présence du coq ; il ne peut entendre son chant, il n'en peut voir la crête sans frémir, vous diriez qu'il sort de cette crête des rayons visuels qui déchirent & ensanglantent les fibres & les filets des yeux du lion.

Tout est enchaîné, tout concourt  
D à



à l'harmonie qui régné dans la vaste machine de l'univers. Malebranche me fournit fort à propos une explication très-heureuse d'un de ces liens invisibles, par lesquels Dieu unit ses créatures : tout cet enchainement secret, dit il, entre les mouvements du corps & les inclinations des esprits est une merveille, qu'on ne peut assez admirer & qu'on ne sçauroit jamais comprendre.

A la vue de quelque mal qui surprend, ou que l'on sent comme insurmontable par ses propres forces, on jette par exemple un grand cri, ce cri poussé souvent sans qu'on y pense, & par la disposition de la machine, entre infailliblement dans les oreilles de ceux qui sont assez proches pour donner le secours dont on a besoin ; il les pénètre & se fait entendre à ceux de quelque nation & de quelque qualité qu'ils soient : car ce cri est de toutes les langues & de toutes les conditions, comme en effet il le doit être. Il agite le cerveau & change en un moment toute

toute la disposition du corps de ceux qui en sont frappés : il les fait même courir au secours, sans qu'ils y pensent ; mais il n'est pas longtemps sans agir sur leur esprit & sans les obliger à vouloir secourir & à penser au moyen de secourir celui qui a fait cette prière naturelle.

Avouez-le, Messieurs, si ce cri persuasif & éloquent, si ce cri de toutes les langues se fait par le seul jeu de la machine, & sans connoissance ; qu'est-il besoin d'en mettre dans les brutes à cause des gazouillemens, ou des cris par lesquels elles semblent s'entendre les unes & les autres ?

Considérons en troisième lieu, que le divin architecte du monde, dont les loix concourent au concert de l'univers & à la conservation des êtres animés, a mis dans le chien une disposition, pour s'écarter de tous les corps qui lui sont nuisibles, & s'approcher de ceux qui lui sont convénables. Un chien se promène pour la première fois dans un pré, & il ne manque point

de manger une certaine herbe plutôt qu'une autre, & la même que tous les autres animaux de son espèce mangent, cependant il ne s'est jamais trouvé dans la compagnie d'aucun chien : sans instruction & sans expérience il fait un bon choix. S'il agit par connoissance, il faut mettre ce chien au dessus des Tournéfort, des Jusseux, des Geoffroi, des plus habiles botanistes & chymistes, qui ne parviennent à la connoissance de la vertu des plantes, qu'après bien des raisonnemens, des travaux & des expériences. N'est-il pas plus naturel de dire que l'odeur de cette herbe agite & ébranle les nerfs du nez & des mâchoires de ce chien, d'une manière propre à le déterminer à manger cette herbe, ?

Qui a appris à l'agneau, qu'un loup qu'il n'a jamais vû, est son ennemi, & que le chien de la maison qu'il voit toujours aboyer ou mordre, est son ami ? qui a enseigné aux petits poulets de se retirer sous les ailes de leur mère, pour se dérober à un oiseau de proie,

proye, qui est souvent à un quart de lieue d'eux ?

Pourquoi voit-on souvent un homme pâlir, suer, s'évanouir ? c'est qu'il y a un chat dans une chambre, qui souvent même est caché ; c'est la vue d'une souris, d'une araignée, d'un morceau de fromage. Comment expliquer ces choses sans recourir aux dispositions machinales de cet homme ?

Comment expliquer les goûts & les antipathies, les impressions & les passions, les maladies héréditaires, si on ne recourt au jeu de la machine ?

On marche sur le pied d'un chien, il se retourne & il nous mord. Si nous nous imaginons, dit le P. Pardie, que c'est par colère & par vengeance ce qu'il en fait, nous sommes aussi simples que ces bons Gnidiens, qui voulant percer leur Isthme & se mettant déjà en devoir de piquer à coups de marteau, le roc qui sépare les deux mères, s'arrêtèrent bientôt, voyant que les éclats leur en sautoient au visage, & crurent fermement que le rocher ne trouvoit pas

bon leur dessein, qu'il étoit choqué de se sentir ainsi frappé & que c'étoit par vengeance qu'il leur voulut crever les yeux : si bien qu'ils allèrent consulter l'oracle, pour apprendre le moyen d'appaiser une pierre, qui assurément ne machinoit rien contre leur ruine.

Ce que fait ce chien, nous le faisons nous-mêmes, qu'on nous marche sur le pied, nous portons la main contre l'auteur du mal que nous ressentons, qui reçoit souvent un soufflet pour son salaire; cette action est-elle la suite d'un acte de notre volonté ? est-elle accompagnée de connoissance ? Non ; nous avons frappé, sans le vouloir, notre ami, notre parent. Cette action est donc la suite & l'effet des loix que le Créateur a établies ; loix simples, mais fécondes : loix très-propres à notre conservation, c'est en vertu de ces loix, qui veulent qu'à l'occasion d'une telle impression naissent tels mouvements dans notre corps, c'est, dis-je, en vertu de ces loix, qu'un enfant retire la main & le chien la patte d'un

d'un charbon de feu, qui les bruleroit. Rien n'est plus sage que ces loix, car s'il falloit que l'ame assemblât son conseil & ordonnât le mouvement nécessaire pour éviter le péril, on seroit brûlé avant qu'elle se fut acquittée de son devoir.

Nous sommes si prévenus en faveur de la connoissance des bêtes, que nous leur faisons faire souvent bien des raisonnemens, dans le temps qu'elles y pensent le moins; & nous recourons à une ame quand il ne faut recourir qu'au simple mécanisme. Examinons un peu ce qu'on dit d'un certain renard.

On raconte que des chasseurs ayant tiré & blessé un renard, celui-ci ne branla point après le coup, ne donna aucun signe de vie & fut chargé sur les épaules d'un valet. Cependant ce rusé animal avoit contrefait le mort, afin qu'on ne l'achevât pas, de manière que ce mort imaginaire ressuscita dans le chemin; il ne fut occupé alors que des moyens de se procurer la li-

berté, il examinoit tout sans marmotter ni se plaindre ; & se trouvant enfin dans un lieu propre à son évafion, il mordit cruellement le valet moins fin que lui, & fe vengea de l'outrage qu'il avoit reçu. Ne mérite-t-il pas par fa fuite & cette rufe, qu'on le faffe paſſer maître en fait de tromperie ?

N'importe, Meſſieurs, que cette aventure ſoit une hiftoire ou une fable, il fuffit qu'on peut l'expliquer par le ſeul jeu des reſſorts & du mécaniſme. La peur, la ſurpriſe, & la bleſſure cauſèrent une défaillance, un évanouiſſement à l'animal ; mis ſur les épaules d'un valet, les ſecouſſes qu'il reçut, ouvrirent la playe, firent ſortir le ſang caillé, & procurèrent le mouvement & une libre circulation à celui qui étoit dans les cavités du cœur ; ce fut alors que l'animal ſentit ſon mal, & en conſéquence des loix établies par le Créateur pour ſa conſervation, les eſprits vitaux ou animaux & tous les reſſorts de la machine jouèrent pour l'éloigner ce mal, mais les parties  
de

de cet animal étant gênées excepté la tête qui se trouvoit libre, ce fut là que se portèrent les esprits, ils gonflèrent les muscles des mâchoires & firent mordre le valet, qui ne balançâ pas long temps à lâcher sa prise par un mouvement naturel, qui précéda toute connoissance de l'ame & tous commandemens de la volonté.

Considérons en quatrième lieu, Messieurs, que tous les corps ont des pores, que presque tous ils transpirent, je veux dire qu'ils souffrent une dissipation continuelle de leurs parties,

Voici une matière qui nous retiendrait longtemps si j'en voulois discuter toutes les dépendances : c'est une source intarissable pour l'explication d'une infinité de phénomènes, que nous présente la brute. Je vous entends, je viens moi-même à votre secours, & je m'empresse de répondre à une difficulté, qui semble ruiner mon principe.

Mettez, me direz-vous, un sac d'avoine sur le bord d'un précipice, faites

D 5 ap-



approcher un cheval qui ait faim, il se gardera bien de descendre ; donc les effluves, les corpuscules & la transpiration des corps sont une clef qu'il faut abandonner, pour expliquer les phénomènes.

Je n'en conviens pas, Messieurs, je dis au contraire que je trouve dans votre difficulté même de quoi appuyer mon sentiment. L'expérience nous apprend que le commun des hommes ne peut porter pendant longtemps une vue fixe sur un précipice, les esprits vitaux, animaux, toutes les parties les plus délices du sang se portent à la tête, y causent un mouvement irrégulier & défordonné, & abandonnent les autres parties du corps. De là, les jambes plient, la tête tourne & l'on tombe ; quelle est la cause de cet effet ? ce sont les rayons visuels qui frappent la vue d'une manière incommode, irrégulière, défordonnée. Mais si ces rayons agissent sur l'homme pourquoi n'ébranleroient-ils pas le nerf optique de l'œil du cheval ? ils l'a-

l'agitent en effet d'une manière à la faire reculer. Je vois là les vûes & les loix très-sages du Créateur, car le cheval a été formé pour subsister & non pour satisfaire sa curiosité, il n'est point libre de faire un choix, & il doit toujours suivre la plus forte impression. Lors donc qu'il ne se laisse point attirer par les cornues de l'avoine, il faut pour s'en éloigner qu'il obéisse à un mouvement plus fort, qui l'empêche de s'en approcher ; & c'est justement ce qui arrive dans le cas de la difficulté proposée.

Vous m'objecterez, peut-être, encore l'âne de Buridan. On place ce pauvre animal entre deux boisseaux d'avoine, qui ont une égale force d'attraction, d'où l'on conclut que la pauvre bête doit rester immobile, sans remuer, ni la queue ni les oreilles, & qu'elle sera assez sotte pour mourir de faim, au milieu de l'abondance. Il faut avouer, Messieurs, qu'on fait trop d'honneur & beaucoup de tort à cet âne, de ne le considérer que par une  
ab-

abstraction métaphysique; dans cet état, il n'a besoin ni de manger ni de boire. Je répond donc que vu le train de la nature & le cours des causes secondes, le cas supposé de l'équilibre est impossible. En effet l'air qui est dans un continuel mouvement, transporte & jette naturellement les effluves de l'avoine, plutôt dans une narine que dans l'autre; & d'ailleurs une de ces narines ne peut-elle pas être plus ouverte, mieux disposée. & si j'osois le dire plus gourmande que l'autre? cela ne suffit-il pas pour déterminer cet animal? Il reçoit de plus mille impressions & mille sensations des corps, qui avoisinent le sien; impressions d'autant plus efficaces, que celles de l'avoine se trouvant en équilibre, perdent par là leur activité. Voilà donc, Messieurs, l'âne sauvé, rendu à nos services, & vengé du reproche qu'on lui fait d'une stupide indolence, quand il s'agit de manger de l'avoine; à son défaut, la pauvre bête ne se contente-t-elle pas de son?

Quit-

Quittons le badinage, & concluons que la plus forte impression l'emporte sur la plus foible, & que lorsqu'il n'y a qu'une seule impression, l'animal la suit aveuglément.

Par ces principes lumineux & incontestables, on peut expliquer mille actions surprenantes des bêtes.

On dit ordinairement que la fidélité est le symbole du chien. Il en est de fidels. On en a vu mourir sur le tombeau de leur maîtresses, cela leur a mérité une oraison funèbre, & on s'est fort étendu entre autres choses sur ces trois points-ci ; sur la fidélité, la reconnoissance, & l'amitié du défunt. Voyons dans quel sens on doit prendre toutes ces belles louanges.

Une femme couche son chien dans son lit pendant la nuit, & le tient pendant le jour sur son giron. Elle a grand soin de lui bien donner à manger, après quoi, elle le flatte, elle le baise mille fois, elle lui parle & lui promet de lui faire une pension. Il faudroit avoir le cœur bien dur pour être

être insensible à tant de marques d'amitié ! je ne réponds cependant pas encore, Messieurs, de la reconnaissance de ce chien. En veux-je donc faire un ingrat, un monstre ? j'en suis bien éloigné ; vous n'aurez point le déplaisir de le voir survivre à sa maîtresse, mais tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne produiroit pas cette catastrophe : il faut quelque chose de plus, à quoi ni la maîtresse, ni le chien n'ont peut-être jamais pensé ; c'est que cette femme transpire plus de quatre onces par heures, & par ce moyen elle noie presque à tout instant son favori dans le torrent de ses effluves, ou de ses très-grossiers corpuscules. Or le chien, perdant avec sa maîtresse cet atmosphère, est comme un poisson sorti de l'eau. Il n'est donc pas plus étonnant que l'un meure que l'autre. D'ailleurs ce chien est peut-être mort, parce qu'on l'a oublié sur le tombeau de sa maîtresse, que personne ne lui a porté à manger, ou qu'il n'a pu regagner la maison d'où il étoit sorti pour  
la

la première fois. Voilà ce que c'est de gâter les bêtes, de les porter tout son bras, & de leur faire ainsi perdre l'usage de marcher ; ne sont-elles donc pas faites pour cela ?

Permettez-moi, Messieurs, d'observer en passant qu'il est très-sain de coucher des chiens avec soi, ils pompent nos humeurs, & j'en ai vu de gouteux pour avoir couché avec leurs maîtres qui avoient la goutte ; seroit-ce par amitié qu'ils ont voulu partager son mal ? non sans doute. A moins qu'on n'appelle amitié, les pores & la transpiration des corps.

Il faut reconnoître ici, Messieurs, les obligations que nous avons à Sanctorius de ses observations exactes sur la transpiration insensible. Ce ne peut être que la vue du bien public, qui a si longtemps concentré cet homme dans le plat d'une balance. Là, il pésoit les aliments qu'il prenoit, les excréments qu'il rendoit, & il trouva qu'un homme fait, perdoit par la transpiration insensible les deux tiers  
des

des aliments dont il se nourrissoit. A la suite des remarques les plus exactes & faites pendant trente neuf ans, il découvrit que la transpiration insensible étoit plus abondante que celle des sueurs, & que le plaisir vénérien empêchoit & retardoit cette transpiration insensible, très-nécessaire à la conservation de la vie & de la santé. Puisse cette dernière considération faire impression sur des âmes trop brutales & charnelles, qui refusent de se laisser conduire par les loix de la raison !

Admirons de plus ici, Messieurs, les attentions de la Providence dans les organes de l'odorat, qu'elle nous a donné. Quel inconvénient si ces organes étoient moins grossiers ! mettons douze païsans dans un poêle où ils doivent dîner & passer l'après-midi ensemble ; je ne veux point mettre en ligne de compte, l'évaluation de la fumée des choux, des raves, des ragoûts & des pâtés qu'on leur servira, n'ayons égard qu'à leur transpiration

ration insensible, elle équivaudra au poids de vingt livres de seize onces. Vous concevez déjà, Messieurs, que l'air de ce poêle imbreigné de ces vingt livres, doit s'épaissir prodigieusement. Si donc les fibres du nés étoient délicates, nous ne manquons pas de nous empuantir les uns & les autres.

Il n'en est pas, Messieurs, ainsi du chien ; il a l'odorat fin, c'est à la trace des effluves & des corpuscules qu'il suit son maître, & qu'il distingue au milieu de la plus nombreuse compagnie : c'est à cette même trace des corpuscules, qu'il évente le lièvre, le lance & le poursuit. Que les philosophes sont bizarres, ils sont quelque fois pires que les femmes. J'en ai vû un, j'en ai encore la mémoire très-fraiche, qui argumentoit ainsi. Il arrive souvent qu'un chien, poursuivant un lièvre, arrive à un endroit où il y a trois chemins, le sage, le prudent chien s'arrête pour faire ce raisonnement : le lièvre n'a point passé par ce

E

che-



chemin-ci, ni par ce second chemin, donc il est passé par le troisième. Je vis, oui je l'ai vu ce bon pere remuer sa calotte d'un air triomphant : les fots, je veux dire seulement la plus grande partie de l'assemblée, frappèrent des mains pour applaudir à sa victoire ; & j'étois assez fot moi-même, pour n'avoir pas vu alors, que le chien n'avoit fait ces détours, que pour avoir perdu la trace du lièvre.

En effet, que la terre trop seiche ne puisse conserver les corpuscules ou les effluves, qui sortent des quatre pattes très-échauffées d'un lièvre, qu'il régne un certain vent, vous ne ferez rien avec le chien de chasse le plus parfait ; pourquoi cela, si ce n'est qu'il ne peut suivre la trace des corpuscules.

Vous poursuivez un lièvre pendant une heure, un autre lièvre bien frais & bien reposé, entend le bruit des chasseurs & la voix des chiens, & il se met à courir. Rien n'est plus na-

naturel. Le lièvre lancé & presque aux abois, attiré par les effluves de son camarade, profite de son gîte & d'une place qu'il trouve toute chaude & très-propre à le délasser. Rien n'est encore plus naturel. On a voulu cependant trouver ici du mystère, & tous les plus fins raffinements. Je n'ai pas assez d'esprit pour les saisir, tout ce que je fais, c'est qu'un chien de chasse vieux ou madré, ne prend point le change & relance le lièvre déjà poursuivi. Comment le distingue-t-il à la couleur, aux pattes ? point du tout. Le nouveau lièvre qui court, a le même poil que l'autre, & n'a pas moins de quatre pattes, il le connoit donc à la différence des effluves, des corpuscules ou de la transpiration ; rien n'est plus vrai, comme rien n'est plus capable d'appuyer ma thèse.

J'aime un chien couchant, & qui ne l'aimeroit pas ? il est fait pour notre plaisir & pour notre profit, pour-quoïne conserve-t-il pas tous les appanages du chien ? pourquoi perd-il son signe caractéristique ? on ne

peut pas dire qu'il soit le symbole ou l'emblème de la fidélité. En effet, un chien de chasse ne se perd-il pas aisément ? Ne se donne-t-il pas au premier venu, qui a un fusil & qui abat beaucoup de gibier devant lui ? pourquoi cela ? c'est qu'il est trop dissipé, c'est que les effluves de son maître ne sont pas capables de l'arrêter. La vue du fusil & les corpuscules du gibier font sur lui une plus grande impression ; il en est de même, des chiens de voiturier. La vue d'un chariot & la compagnie de deux chevaux, leur font oublier leurs maîtres.

C'est assez parler des animaux domestiques ; parlons des bêtes farouches que l'homme a l'industrie d'apprivoiser. Vous avez vu sans doute, des ours danser. Rien n'est plus commun, mais une réflexion peu commune que j'ai faite, c'est que je suis étonné que ces bêtes paroissent douces, au lieu de paroître plus farouches. Vous m'en demandez la raison, elle faute aux yeux : qu'il y ait affluence de monde & que l'ours soit  
fati-

fatigué & sur les dents, n'importe, il faut qu'il danse, & s'il ne veut pas le faire de bon gré, il dansera à force de coups de bâton. Ne m'avouerez-vous pas, Messieurs, que si cet ours étoit raisonnable, il auroit sujet de se plaindre du peu de raison de son maître, il en conserveroit du ressentiment, & employeroit ses premières forces à le punir de ses coups de bâton. Qu'arriveroit-il donc si un homme sans être poussé par l'avarice, ne se plaîsoit qu'à faire du bien à un animal qu'il auroit apprivoisé : je crois qu'on verroit entre eux une amitié plus constante que celle qu'on a peine de voir entre les hommes. Les bêtes s'accoutument à tout. J'ai vû, oui j'ai vû à la table d'un pauvre gentilhomme, qui avoit à peine du pain, j'ai vû un chat, un lapin, un chien, un levreau sur leur cul, & les deux pattes de devant élevées, en manière de suppliant, pour avoir un peu de nourriture qu'ils n'obtinrent, qu'à ma sollicitation.

Vous voyez, Messieurs, que par ces

principes , on peut expliquer l'histoire d'Androdus, pourvu qu'elle soit revêtue de toutes ses circonstances.

Androdus fugitif, prend domicile dans la caverne d'un lion, qu'il trouve void. Ce terrible animal arrive quelque temps après, avec une grosse épine dans le pied, qu'il avoit depuis assez longtemps. L'esclave arrache l'épine , fait suppurer l'abcès qui étoit mur , délivre l'animal de sa douleur, arrête dans cette partie le mouvement tumultueux des esprits vitaux ou animaux, & procure à la bête une libre circulation du sang, en quoi consiste la gayeté ou la joye de tout corps animé. Le lion qui n'avoit pas dormi depuis plusieurs jours, à cause de la douleur qu'il ressentoit, s'assoupit & s'endormit, la chaleur douce de l'esclave, couché auprès de lui, entretient son sommeil ; mais il faut plus d'une nuit pour faire connoissance avec le formidable lion, aussi Androdus dormit-il trois ans avec lui : en voilà bien assez pour se connoître. A la

la fin l'esclave & le lion furent pris, & il arriva qu'Androdus ayant été condamné aux bêtes, on lâcha sur lui le lion avec qui il avoit dormi, cette bête sentant l'odeur de certains corpuscules qui ne lui étoient pas inconnus, en fut frappée d'abord, s'arrêta, & puis s'avançant, elle se trouva déterminée par des effluves doux, benins & amis, à lécher & caresser le même esclave, qu'on lui avoit donné à dévorer. Androdus fut mis en liberté, & à la requête de tout le peuple, on lui fit présent du lion, qui le suivoit dans Rome & se laissoit couronner de fleurs, & chacun disoit, en les rencontrant, voilà le lion hôte de l'homme, voilà l'homme, médecin du lion.

A la vue d'une figure humaine, il s'éleva de soi-même & sans aucune réflexion un sentiment de plaisir dans le cœur de Robinson Crusée, qui se trouvoit seul depuis quelques années dans une île. Il courut machinalement & sans politique, au devant de son semblable, qui fut dans la suite

la consolation & son cher Vendredy.\*

Considérons, encinquième lieu, que les bêtes ont du sang, des veines, des artères, des tendons, des muscles &c. & que les esprits y coulent tantôt avec plus ou moins de force, tantôt plus ou moins abondamment; qu'on ne vient donc plus m'objecter les actions variées des brutes. La diversité de leurs ressorts ne doit-elle pas varier les mouvemens à l'infini?

L'Homme, quant au corps, aussi machine que l'huitre, ne doit pas avoir des mouvemens aussi diversifiés que la brute, pourquoi? c'est que son ame peut suspendre, déterminer, arrêter le cours des esprits animaux. De là un Magistrat quelque démangeaison qu'il ait de rire, de sauter, de danser, marche gravement en public. La brute au contraire, ne suit d'autre loi, & d'autre empire, que celui de l'impression des objets, de l'impulsion de la machine, du mouvement

---

\* Il l'appella ainsi parce qu'il l'avoit rencontré un Vendredy.

vement des esprits & du jeu des ressorts.

Un prêtre d'Afrique, au rapport de St. Augustin, savoit si bien distraire son esprit des émotions qu'il ressentoit dans son corps, & appliquer son âme à la contemplation d'un objet, qu'on lui bruloit la peau sans qu'il s'en apperçut. Il n'en est pas ainsi de la brute ; elle est si bête qu'elle ne connoit ni l'universel à parte rei, ni les catégories, ni les figures pour bien raisonner. Barbara, celarent, sont pour elle de l'algebre. On a même dépouillé la bête du plaisir de faire des châteaux en Espagne. Par conséquent son cerveau n'étant jamais distrait, dissipé, aliéné, ne doit s'occuper que des impressions qu'il reçoit. Mais il en reçoit à tout moment, il en reçoit de différentes & par différens sens. Qui oseroit nier après cela que les impressions dans les animaux ne soient plus variées & plus sensibles qu'elles ne le sont chez nous.

Laissons un moment agir la machi-

E s ne



ne de l'homme sans que son ame interrompe le jeu du mécanisme ; nous serons surpris de la variété, de la hardiesse, & de la régularité de ses mouvemens.

On a vû un boucher somnambule, se lever pendant la nuit, aller à son écurie, prendre un veau, l'égorger, l'ecorcher & le dépecer, aussi proprement que s'il eut sçû ce qu'il faisoit.

On dit aux enfans & quelque fois à de grandes personnes, aussi timides & aussi superstitieuses que des enfans, qu'il y dans de certaines maisons des esprits follets, ou des lutins, qui en prennent soin, se chargent de balayer, d'arranger par tout, & vont jusqu'à l'écurie la nettoyer, & panser les chevaux. Je l'ai cru étant jeune, mais je crois aujourd'hui que ces esprits sont un gros & grossier valet somnambule, qui fait peut-être mieux travailler pendant la nuit que pendant le jour.

Ce n'est pas un privilège réservé aux hommes de courir ainsi pendant la nuit, sans savoir où ils yont, on a vû

vu une fille marcher comme les chats, sur le bord du toit d'une maison élevée, en descendre, faire plusieurs courses dans la ville, passer à la nage une rivière, & s'en revenir ensuite à la maison. Quoique bien élevée & quelque temps qu'il fit, elle faisoit toutes ces courses en chemise. Son amant s'en aperçut, le dit à sa mère qui n'en voulut rien croire: on épia la fille, on la surprit en flagrant délit, & on fut tout aise de donner à l'amoureux, cette coureuse de nuit.

Si donc les somnanbules, les enfants, les fols, font des choses surprenantes, par les loix du mécanisme; pourquoi les bêtes n'en pourront-elles pas faire autant? vous me direz peut-être, que dans les somnanbules la raison est jointe au mécanisme; pitoyable réponse: vous n'avez qu'à éveiller la fille somnanbule, lors qu'elle est sur le bord du toit, & vous la ferez sûrement tomber; éveillez-la, lors qu'elle passe la rivière à la nage, & elle se noyera. Dites plutôt quant

quant aux mouvemens du corps, que le mécanisme est bien au dessus de la raison.

Prenons ici haleine, car si par indiscretion j'allois dire à Paris que j'ai parlé près d'une heure de suite dans un de nos entretiens, je connois une femme savante qui se pâmeroit, qui s'évanouiroit peut-être ; mais qui pour le moins en auroit la migraine pendant deux mois. Elle fait que les Platons, les Demosthènes, les Cicérons, les Césars, qui nous valent bien, ont souvent parus sur la tribune aux harangues, & qu'ils y parloient longtemps, quoiqu'ils y fussent plus mal à leur aise, que nous ne sommes ici ; mais elle s' imagine vraisemblablement, que leurs poitrines étoient fabriquées différemment des nôtres. Quoiqu'il en soit, vû la délicatesse de notre siècle, on ne peut aujourd'hui, je ne dis pas parler, mais lire avec application une heure de suite, qu'on ne se sente mal à la tête. A la suite  
d'une

d'une longue période, ou de deux raisonnemens, on étouffe. Il faut être Suisse pour faire aujourd'hui ce que témoin Ciceron, Balbus faisoit chez Cotta.

Ne prêtons point matière à de fades plaisanteries, ménageons les têtes foibles, & faisons une halte aussi longue qu'on voudra.

*Sed nos immensum spatium confecimus  
aëquor.*

*Et jam tempus æquum fumantia sol-  
vere colla.*



SUITE



## S U I T E

### DU PREMIER ENTRETEN.

**J**E crois, Messieurs, en avoir assez dit pour contenter un esprit raisonnable. Cependant un Péripatéticien incapable d'expliquer la moindre & la plus avérée action des animaux, veut que je lui explique physiquement les fables mêmes qu'il invente. Quel procédé injuste & déraisonnable ! je n'ai pas fait la machine des animaux ; si je l'ouvre, le sang jaillit de toutes parts, & ce sang sorti n'enflant plus une infinité de veines, ne gonflant plus quantité de muscles, ils me deviennent imperceptibles, & je ne puis plus voir leur communication avec les autres parties du corps. Mais cette ignorance ne peut être une preuve de la fausseté de mon système : à moins qu'on ne dise, que cet argument-ci est démonstratif. Vous n'avez

n'avez vu, de votre avis, peut-on dire à un passan, que les plus grosses parties d'une montre, vous ne les connoissez pas toutes, encore moins leurs arrangemens, leurs figures, leurs rapports ; donc vous devez admettre une ame dans la montre.

Je dis plus, quand je serois assez heureux pour connoître toutes les parties de l'automate, l'harmonie & la correspondance qu'elles ont entre elles, cela ne suffiroit pas, il faudroit encore que je pus me placer, dans l'intérieur de cette machine, pour combiner les impressions qu'elle reçoit des corps étrangers, la disposition actuelle de son sang, de ses humeurs, la qualité des ressorts, la quantité des esprits vitaux ou animaux. Je pourrois alors parler aussi bien des mouvemens de la brute, que Mr. le Roi parle de ceux d'une montre ; des causes qui la font retarder ou avancer, ou arrêter.

Ignore-t-on absolument la cause  
de

de la fièvre ? non ; il est cependant bien difficile pour ne pas dire impossible de donner une raison physique & satisfaisante , des mouvemens périodiques de la fièvre tierce, double tierce, quarte, double quarte.

Ne prenez point, Messieurs, ceci pour une échapatoire : je veux aller au devant des difficultés, bien loin de les dissimuler.

Je commence par une histoire ou par une fable, qu'on fait beaucoup valoir. Des voleurs détroussent un homme sur le grand chemin, l'assassinent & l'enterrent dans un bois. Le chien compagnon de voyage du défunt, va honorer son sépulchre par ses pleurs & ses gémissemens, après quoi cherchant tous les moyens imaginables pour tirer vengeance de cet assassinat, il raconte aux passants son malheur & la triste fin de son maître, il leur parle à sa façon, les tire par leur habit & revient si souvent à la charge, qu'on suppose qu'il est arrivé quelque chose

chose d'extraordinaire. On fait le chien, qui ne manque point d'aller sur la fosse où son maître est inhumé, il en gratte la terre, on découvre le cadavre, la justice survient, les voleurs sont ensuite pris, pendus ou roués, & l'on parle encore plus du chien que de l'exécution.

Je ne doute point qu'un Péripatéticien, avec le secours d'une ame matérielle, ne vint très-bien à bout d'expliquer toutes ces choses; je dirai simplement que ce chien après avoir rendu sans patelinage les derniers honneurs à son maître, suivit la détermination qu'il avoit de marcher & de gagner la maison. Il ne fut pas plutôt sur le grand chemin, qu'il vit un homme, & il fut assez bête pour le prendre pour son maître. Voilà mon chien qui se met à courir, à faire des bonds & à sauter sur ce pèlerin; il reconnut son erreur & retourna au bois, parce que son maître venoit d'y passer & qu'il y passoit souvent, mais ne  
 F l'ayant





de la fièvre ? non ; il est cependant bien difficile pour ne pas dire impossible de donner une raison physique & satisfaisante , des mouvemens périodiques de la fièvre tierce, double tierce, quarte, double quarte.

Ne prenez point, Messieurs, ceci pour une échapatoire : je veux aller au devant des difficultés, bien loin de les dissimuler.

Je commence par une histoire ou par une fable, qu'on a fait beaucoup valoir. Des voleurs détroussent un homme sur le grand chemin, l'assassinent & l'enterrent dans un bois. Le chien compagnon de voyage du défunt, va honorer son sépulchre par ses pleurs & ses gémissemens, après quoi cherchant tous les moyens imaginables pour tirer vengeance de cet assassinat, il raconte aux passans son malheur & la triste fin de son maître, il leur parle à sa façon, les tire par leur habit & revient si souvent à la charge, qu'on suppose qu'il est arrivé quelque chose

chose d'extraordinaire. On fust le chien, qui ne manque point d'aller sur la fosse où son maître est inhumé, il en gratte la terre, on découvre le cadavre, la justice survient, les voleurs sont ensuite pris, pendus ou roués, & l'on parle encore plus du chien que de l'exécution.

Je ne doute point qu'un Péripatéticien, avec le secours d'une ame matérielle, ne vint très-bien à bout d'expliquer toutes ces choses; je dirai simplement que ce chien après avoir rendu sans patelinage les derniers honneurs à son maître, suivit la détermination qu'il avoit de marcher & de gagner la maison. Il ne fut pas plutôt sur le grand chemin, qu'il vit un homme, & il fut assez bête pour le prendre pour son maître. Voilà mon chien qui se met à courir, à faire des bonds & à sauter sur ce pèlerin; il reconnut son erreur & retourna au bois, parce que son maître venoit d'y passer & qu'il y passoit souvent, mais ne  
 E l'ayant

de la fièvre ? non ; il est cependant bien difficile pour ne pas dire impossible de donner une raison physique & satisfaisante , des mouvemens périodiques de la fièvre tierce, double tierce, quarte, double quarte.

Ne prenez point, Messieurs, ceci pour une échapatoire : je veux aller au devant des difficultés, bien loin de les dissimuler.

Je commence par une histoire ou par une fable, qu'on fait beaucoup valoir. Des voleurs détrouffent un homme sur le grand chemin, l'assassinent & l'enterrent dans un bois. Le chien compagnon de voyage du defunt, va honorer son sépulchre par ses pleurs & ses gémissemens, après quoi cherchant tous les moyens imaginables pour tirer vengeance de cet assassinat, il raconte aux passans son malheur & la triste fin de son maître, il leur parle à sa façon, les tire par leur habit & revient si souvent à la charge, qu'on suppose qu'il est arrivé quelque chose

chose d'extraordinaire. On fust le chien, qui ne manque point d'aller sur la fosse où son maître est inhumé, il en gratte la terre, on découvre le cadavre, la justice survient, les voleurs sont ensuite pris, pendus ou roués, & l'on parle encore plus du chien que de l'exécution.

Je ne doute point qu'un Péripatéticien, avec le secours d'une âme matérielle, ne vint très-bien à bout d'expliquer toutes ces choses ; je dirai simplement que ce chien après avoir rendu sans patelinage les derniers honneurs à son maître, suivit la détermination qu'il avoit de marcher & de gagner la maison. Il ne fut pas plutôt sur le grand chemin, qu'il vit un homme, & il fut assez bête pour le prendre pour son maître. Voilà mon chien qui se met à courir, à faire des bonds & à sauter sur ce pèlerin ; il reconnut son erreur & retourna au bois, parce que son maître venoit d'y passer & qu'il y passoit souvent, mais ne  
F
l'ayant

l'ayant point trouvé, & n'étant point assez sot pour s'enterrer viv avec lui, il regagna la grande route, & donna une seconde preuve de bêtise, en prenant pour son maître le même homme, qui ayant peu d'affaires en tête, s'étoit peut-être arrêté pour voir ce que deviendrait ce chien. Ils prirent ensuite le chemin du bois, & trouvant une terre nouvellement remuée, le pèlerin se douta de l'aventure & deterra le cadavre; après quoy on donna dans les hyperboles & les exagérations, pour louer ce chien & lui prêter des raisonnemens auxquels il ne pensa jamais.

Il faut l'avouer, Messieurs, quand on commence d'approfondir le système de Descartes, on ne trouve que des probabilités & des vraisemblances. Mais qu'on avance, on rencontre chemin faisant tant de traits frappants & des explications si heureuses des phénomènes, qu'on parvient bientôt à la certitude. Multiplions les difficultés. Deux

Deux loups vont de compagnie pour attraper un chien des plus rusés. L'un se cache dans la haye qui entoure le verger, l'autre plus hardi, va jusques dans la basse cour pour éveiller le gardien de la cabane, après quoi il se met à courir, comme s'il avoit bien peur : le chien avoit trop de cœur pour ne pas le poursuivre, mais il avança trop, car s'étant trouvé entre les deux loups, il en devint la proie.

Quelle prudence, dira-t-on, quelle ruse ! quelle fuite de raisonnemens ! cela peut prêter matière à un long panégyrique ; mais ne seroit-ce pas une rage que d'en faire pour des loups ? ils vont ensemble, parce qu'ils sont de la même espèce. C'est chez le pauvre païsan qu'ils font ordinairement les meilleurs coups, il n'est donc pas étonnant qu'ils y aillent, l'un s'arrête parce qu'il est plus las, ou qu'à la trace des effluves, il rencontre une place où le chien s'est couché & a reposé, en gardant les

bestiaux pendant le jour. L'autre avance parce qu'il a plus de faim, plus de force & qu'il n'a aucune raison de s'arrêter. Le chien aboie, le loup fuit, mais le chien imprudent, ayant passé celui qui semble être en embuscade, l'attire naturellement par ses effluves, en est attaqué, le bruit & le combat font revenir sur ses pas le loup qui courroit, & le chien trop foible, devient la pâture de ces animaux carnaciers : je ne vois là qu'une suite des loix du mécanisme, & je suis très-éloigné de me fatiguer l'esprit pour en donner à des loups.

C'est encore par les mêmes principes, qu'on doit expliquer l'action d'un chat, qui sentant un pâté dans une armoire, s'en approche, grate à la porte, s'en fuit au bruit se cacher, revient à la charge, met la patte dans l'anneau de la clef, ouvre enfin l'armoire & mange le pâté. On dit que la chatte de Dagoumer jusques alors Cartésien, luy ayant joué

joué un pareil tour, lui fit changer de sentiment.

Je n'en crois rien. Les effluves du pâté furent une espèce de corde, qui attirèrent la chate à l'armoire, elle sentit en approchant une odeur plus forte, plus agréable & très-capable de mettre en mouvement toute la machine, afin de tâter du mets renfermé. Qu'on fasse attention que les corpuscules du pâté, passaient en plus grande abondance par le trou de la serrure, & l'on ne s'étonnera pas que la chate ait porté là machinalement ses pattes, toute son attention & tous ses mouvemens. Par conséquent la clef qui nageoit dans le tourbillon des effluves, fut attaquée & remuée dans tous les sens imaginables, de manière, que la chate ayant passé la patte par l'anneau de la clef, & grossissant naturellement sa patte en déployant ses ongles, elle ne la retira qu'en faisant faire à la clef un tour qui ouvrit l'armoire, ou elle continua d'être



attirée par les effluves du pâté. Voilà le fait expliqué.

Le Cartésien n'y decouvre qu'un simple coup du hazard, & si un autre voit bien différemment la manœuvre de la chate, c'est qu'il ne la voit qu'au travers d'un préjugé, qui lui fait donner à la brute de la connoissance, de l'intelligence & de la raison. Il est dangereux de heurter le préjugé public, mais il y a de la gloire, à ne s'y pas laisser entraîner ; si l'on met des vuës fines dans une chate, qui s'approche d'un pâté, pour en manger ; qu'on en mette donc dans l'aiguille aimantée, toujours inquiète jusqu'à ce qu'elle soit tournée du côté du pole.

Quand on considère, Messieurs, les miracles de la nature, les allées & les venues d'une aiguille aimantée ; les detours que fait une plante pour se nourrir ; la vivacité de l'ame de la sensitive, doit-on avoir de l'étonnement pour l'action de cette chate ? & ne devrait-on pas être plus

plus surpris de voir le canard artificiel de Vaucanson venir prendre dans la main du grain, & le manger, que de voir une chate courir après un pâté ?

Je veux, dit le P. Daniel, que les corpuscules odorants de la viande ou d'un pâté, attirent à soi le chien & le chat, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir l'action d'un principe sensitif & connoissant, je me mets à la place du chat, j'ai faim, je vois devant moi des mets délicieux, ils font impression sur mes organes, je devrois donc être machinalement déterminé à les avaler. cependant je m'en abstiens. Direz vous que mon ame arrête le branle de la machine ? je le veux bien ; mais je veux agir machinalement, j'interdis à mon ame tout commandement ; je devrois alors me ruer sur les mets & je n'y touche pas, donc les effluves & les corpuscules multipliés tant que l'on

F 4

voudra,

voudra, sont insuffisantes pour expliquer la détermination d'un chat à manger du pâté.

Je ne fais, Messieurs, si je répondrai à cette objection qui est pitoyable, je dis pitoyable & du dernier pitoyable; ou le P. Daniel dans sa supposition sépare son ame de son corps, où il ne la sépare pas : le premier cas, où il seroit entraîné par une impulsion ou une attraction machinale vers les mets, ne lui est point favorable. Il a badiné Descartes du secret qu'il avoit de faire séparation de corps, & ainsi le P. Daniel se seroit joué lui-même en voulant jouer Descartes.

Mais dans le second cas, l'empire de l'ame sur les mouvements délibérés du corps est inaliénable. Par conséquent la supposition du P. Daniel est chimérique : non jamais un agent libre ne pourra dire, je veux agir machinalement, que lorsque la machine pourra dire, je  
veux

veux agir librement ; le fel & l'agré-  
ment que le P. Daniel a mis dans  
le voyage du monde de Descartes,  
ne peuvent excuser la liberté qu'il  
se donne ici de confondre la nature  
des êtres.

Vous m'avouerez, Messieurs, qu'il  
seroit tems que je finisse : mais mal-  
heur aux défenseurs de Descartes ,  
qu'un Péripatéticien rencontre en  
son chemin ; celui-ci les fera mou-  
rir lentement ; c'est une sangsue qui  
ne quitte point prise qu'elle ne soit  
remplie jusqu'à crever.

J'ai expliqué beaucoup d'actions  
des bêtes avec des principes , qui  
étant bien conçus, fussent pour en  
expliquer d'autres, dont le détail  
eut été infini & superflu, cela n'em-  
pêche pas qu'on ne dresse une nou-  
velle batterie contre moi : on met  
en escadron les chiens, les chevaux,  
les perroquets, les faucons, les lions,  
les ours, les chameaux, les éléphants.  
Tous ces animaux s'appriivoisent,

comment cela se fait-il ? si je recule toute ma peine est perdue : il a assez bien commencé, dira-t-on, mais il a mal fini, c'est où nous l'attendions.

Rappelons nos principes; le chien qui est fait pour subsister, & pour l'homme, mange le pain de son maître; ce pain changé en chyle, en sang, en esprits, est la cause du desir, des caresses, de l'amour, de la fidélité & de presque toutes les passions machinales qu'on voit dans cet animal. Si on veut le dresser à rapporter, on attend qu'il ait faim, après quoi, on attache un os à une longue corde, qu'on jette loin de soi, le chien court sur l'os & on le ramène à soi par le moyen de la corde en lui disant : apporte, après plusieurs allées & venues, on saisit le temps où il s'est fait moins tirer qu'à l'ordinaire, on lui donne alors un morceau de pain, on le caresse, & il ne faut que continuer matin & soir pendant quelques jours, pour  
ap-

apprendre à ce chien à rapporter : il le fera ensuite sans le moyen de la corde & il suffira de lui dire, apporte.

Le maître, voyant beaucoup de disposition & de talents dans son chien, prend la fantaisie de lui apprendre à danser ; il le met pendant quelque temps dans une situation où il ne peut se tenir que sur ses deux pieds de derrière, & on peut voir presque à l'œil que les parties les plus délicées du sang, & que les esprits vitaux viennent au secours de ces parties, en gonflent les muscles & en animent les ressorts. Quand une fois cette habitude sera contractée, c'est-à-dire que les esprits vitaux ou animaux se feront fait un passage & un cours libre dans ces parties, on se fera suivre aisément par ce chien ; en marchant devant lui, & en lui présentant du pain ou de la viande, il ne faut pour tout cela, que de la patience & employer à

à propos les coups de bâton & les caresses, le chien accoutumé à suivre son maître, le suivra de même, quand il jouera de violon, & il arrivera dans la suite que ce chien dansera au seul son de cet instrument.

On conçoit aisément par ce que j'ai dit, que ce chien très-capable de discipline pourra franchir un bâton tant soit peu élevé, pour avoir la viande qu'on aura mise au de-là du bâton : & qu'on lui apprendra par ce moyen à sauter quand on prononcera le nom du Roi de France, & à rester immobile aux noms des autres potentats de l'univers.

Enfin le maître de ce chien veut en faire un chien couchant. Le fouet à la main il le conduit d'abord en lesse, afin qu'il apprenne à ne point s'écarter, & à revenir sur ses pas à la voix du chasseur ; la première perdrix que le maître met par terre, le chien la mange & il est battu : il recidive, & les coups redoublent,  
 enfin

enfin ce chien devient parfait & rapporte le gibier sans le gâter.

Ce qui fait ici une grande difficulté c'est la mémoire du chien. Que répond à cela un Cartésien ? c'est que dans l'homme même, la mémoire dépend des loix du mécanisme & des traces empreintes dans le cerveau. Qu'y a-t-il de plus extraordinaire que la mémoire ? je veux me rappeler un fait qui ne s'est passé que depuis quatre jours & je ne puis m'en souvenir, & ma mémoire ingrate pour ce fait, me joue le tour de m'en présenter d'autres, qui se sont passés depuis trente ans, & elle me les présente si vivement qu'il semble qu'ils viennent d'arriver. D'ailleurs une maladie la fait perdre cette mémoire, qui est le trésor des sciences. Mais pourquoi les enfants ont-ils tant de mémoire ? c'est que leur cerveau est plus humide, & que les traces des esprits s'y gravent plus profondement.



Il n'y a qu'à se servir de ces principes pour expliquer la mémoire des animaux. Qu'un objet ait fait une forte impression sur la machine d'un chien, sur le mouvement des esprits, sur les traces du cerveau, à la présence de cet objet, ces mêmes traces se r'ouvriront & la mémoire de l'animal est d'autant plus sûre, que n'ayant point d'ame, son esprit n'est jamais distrait ailleurs.

La plus grande difficulté reste, dira-t-on, quand le chien danse, on lui présente de la viande, on marche devant lui, on joue de violon. Voilà trois objets qui frappent son cerveau, comment arrive-t-il qu'il danse ensuite au son du violon ?

De plus, comment se peut-il faire qu'un chien s'abstienne de manger une perdrix, qui, par ses corpuscules comme par une corde, l'attire machinalement & nécessairement à soi, alors les effluves ne font-ils pas débander les ressorts propres à avaler

ler ce gibier ? Quant au bâton le chien ne le voit, ni ne le sent. Il faut par conséquent attribuer son action à la force de ce syllogisme

Si je mange cette perdrix, je serai battu,

Or je ne veux pas être battu,

Donc il faut m'abstenir de la manger.

C'est ainsi que dans la bête la raison l'emporte sur la passion.

Pour répondre à cette difficulté, je suppose deux choses incontestables : la première, c'est que lorsque deux objets agissent ensemble, leurs traces s'unissent dans le cerveau, de manière que l'une ne peut s'ouvrir sans reveiller l'autre.

La seconde, c'est qu'on a coutume de battre ce chien, jusqu'à ce qu'il ait fait ce qu'on demandoit de lui. Les corpuscules de la perdrix l'attiroient, mais les coups de bâton réitérés ont fait une impression, qui a arrêté le jeu des ressorts & des muscles de la mâchoire, nécessaire pour manger la perdrix ; d'où il suit que la perdrix & les coups ont fait ensemble leur

leur impression dans le cerveau du chien. Or la plus forte impression doit l'emporter sur la plus foible, celle des coups a été la plus forte, il n'est donc pas étonnant que ce chien s'abstienne de manger la perdrix.

Cette réponse simple & à la portée de tout esprit, ne sera point agréable à ceux qui aiment le mystérieux, l'obscur, l'inintelligible. Un professeur de Conimbre pourroit s'étendre fort à son aise sur la mémoire réfléchie du chien couchant, sur tout ses raisonnements, & en tirer la matière d'un long sermon, & l'occasion de reprocher aux étudiants, qu'ils sont moins dignes que ce chien de prendre des grades dans l'université. Mais qu'arriveroit-il ? on le prendroit par la barbe, si l'on n'avoit point de bâton ; on le feroit desespérer & jeter les hauts cris, & on le forceroit à se retracter.

Enfin le Péripatéticien fait avancer  
ses

ses troupes de reserve. Un irlandois est chargé de les conduire, on n'a pas mal fait de le choisir pour argumenter, il a une voix de tonnerre. Le fracas de deux cent chariots, le bruit de trois pompes funébres, le son des cors & des trompettes, n'empêcheroient pas qu'on ne l'entendit. C'est là un grand talent, cela peut en imposer.

Je ne veux point vous faire entendre son bruit, mais ses raisons. Les nids des oiseaux, les magasins des fourmis, les cabannes des castors & les ruches des abeilles. Voilà la matière qu'il donne à expliquer à un Cartésien. Quoi de plus admirable que le castor ! né architecte ; il établit toujours son domicile auprès d'un ruisseau ou d'une rivière, soit que l'air qui contribue si fort à la santé, y soit plus vif & plus pur, soit qu'il veuille avoir chez lui la commodité de prendre les bains. Il faut conséquemment bâtir sur le pilotis & il le fait. Il coupe avec les dents &

G

avec

avec une adresse merveilleuse les bois qui lui sont nécessaires, en fait des pieux, les enfonce & les garnit de terre glaise. \* Sa queue lui sert tantôt d'auge ou d'oiseau, pour porter le mortier ; tantôt de truelle pour l'étendre. Le château des castors est entouré d'une levée ou d'une chauffée, qui tient l'eau au niveau du premier étage du bâtiment, il y a plusieurs étages élevés les uns sur les autres, afin que si l'eau monte, ils se puissent toujours loger plus haut. Là ils s'assemblent au nombre de dix ou de douze, quelquefois de cent, selon les provisions qu'ils ont faites. Là, tous bons amis vivants en paix, sans querelle & sans contradiction, ils passent plus agréablement l'hiver que ne le font bien des animaux soit disant raisonnables.

Ces chefs d'œuvre ne font-ils donc qu'un jeu de marionnettes ? ne faut-il pas être aveugle, ou bien endurci, pour dire que des animaux qui nous mon-

---

\* Vid. Mr. Pluche, Tom. I.

montrent tant d'adresse, ne sont que des automates ? vous direz, peut être, que les fourmis dorment tout l'hiver, & que leurs magasins ne sont bons que pour endormir des enfants. Vous ajouterez que les castors vivent trop éloignés de nous, que leurs cabannes & leurs manœuvres sont peut-être des choses inventées à plaisir, & que Messieurs les Historiens qui aiment le merveilleux sont par là très-sujets à caution. Ne faisons point d'incidents ici. Les seules ruches des abeilles dont nous tirons tant de profit, suffisent pour mettre à bout un Cartésien.

Il faut l'avouer, Messieurst cet argument a quelque chose d'éblouissant, il frappe l'esprit & plait à l'imagination. Bien loin de l'affoiblir, je veux le pousser aussi loin que l'irlandois auroit pu le faire.

Et d'abord les abeilles choisissent un terrain qui leur est propre & commode, pour bâtir leurs ruches; elles ont égard à la qualité & à la



proximité des eaux & des herbes ,  
& sachant fort bien s'orienter , elles  
placent leurs cellules au midy , parce  
que le vent du Nord leur est con-  
traire : en faisant l'entrée étroite , elles  
parent à un autre inconvénient , qui  
est celui d'une trop grande chaleur  
en été , qui liquéfieroit le miel.

Comme elles sont destinées à vivre  
en société , il ne leur faut qu'un chef  
& quelque fois il s'en trouve deux :  
chacun a son parti , la discorde sur-  
vient , & est suivie de la guerre la  
plus cruelle ; elles ont toutes un  
cœur de lion , elles sont des Césars  
qui cherchent la victoire ou une  
mort glorieuse.

Le combat fini , où un des deux  
chefs est toujours mis à mort , on  
ne perd point le temps à dresser un  
traité de paix & à le faire jurer &  
signer , comme cela se pratique par-  
mi les hommes , qui sont souvent  
disposés à ne point observer ce qu'ils  
jurent ; les abeilles au contraire  
prennent sur le champ un même  
cœur

cœur & un même esprit, & montrent pour le bien de la société la même ardeur qu'elles avoient fait paroître dans la mêlée.

Toutes reconnoissent le chef & le servent avec une égale fidélité.

Cet attachement est le même dans celles qui ont été vaincues comme dans celles qui ont été victorieuses, de manière que jamais les Egyptiens & les Lydiens, les Parthes & les Médes ne furent attachés au meilleur de leurs rois comme nos abeilles sont dévouées à leur chef.

N'allez pas vous imaginer qu'il faudra peut-être un mois pour le couronnement du prince & pour les fêtes qu'il donnera à cause de son glorieux avènement à la couronne : il n'en est pas ainsi parmi les abeilles.

Mais quoique ce roi ne recevra pas le plus petit présent des abeilles ? je ne dis pas cela. Mais il veut que ce présent soit fait de leurs mains. Il les anime par-là au travail, à cueillir des fleurs & à en faire du miel ?



c'est le tour ingénieux qu'il prend pour adoucir leurs peines & leurs occupations.

Quelle police dans cet état ! les unes pourvoyeuses, vont chercher tout ce qui est nécessaire à la vie & à faire le miel.

Les autres reçoivent à la maison les charges des pourvoyeuses & bâtissent les cellules du suc des herbes les plus odoriferantes.

Celles-là sont occupées à élever leurs petits, & ceux de leurs camarades ; ce sont les colonnes & les fondements de l'état. Quel emploi ! il n'est donné chez les abeilles qu'au mérite, & chez nous y regarde-t-on de si près ?

Celles-ci sont portières, & ne manquent pas d'occupation. Toutes les charges des pourvoyeuses passent par leurs bras, & elles employent ce même bras à chasser & tuer les frelons. La truelle d'une main & l'épée de l'autre, elles ne sont jamais oisives ; paroissent-elles un moment tran-

tranquilles dans leur place : de-là comme d'un observatoire, elles pré-sagent le temps qu'il doit faire.

Une abeille meurt-elle, on lui rend les derniers devoirs, avec plus de décence & de tristesse qu'on n'en voit souvent parmi nous.

Je viens de vous parler, Messieurs, d'après le poëte Latin, Virgile est un poëte admirable ; mais il est poëte. Il fait orner & embellir tout ce qu'il dit ; on fait que les poëtes ont la licence de dire tout ce qu'ils veulent, & il leur est permis de suivre la vraisemblance à la place de la vérité. N'importe, prenons tout ce qu'il a dit pour vrai, & tachons de l'expliquer.

Je dis d'abord que les effluves des fleurs & des herbes odoriferantes, suffisent pour déterminer machinalement l'abeille à s'avoisiner des lieux où elle les trouvera. Quant à la guerre dont parle Virgile, elle doit être encore plus chaude qu'il ne l'a décrite, car les abeilles n'ont point de roi, mais une reine ; c'est ici un

grand changement de scène. On fait les effets de l'amour, il nous rend furieux.

Tout le merveilleux de l'attachement, du dévouement & du respect des abeilles pour leur roi, tombe dès qu'on change ce roi en reine.

Le combat étant fini, l'appétit fait sortir les plus jeunes & les plus fortes pour aller à la picorée : les plus vieilles & les plus lasses restent à la maison, & chacune trouve sa subsistance dans le Thin, le Romarin &c. qu'on apporte dans les cellules.

Ainsi vit toute la communauté, & s'il arrive que quelqu'une vienne à payer le tribut à la mort, la mauvaise odeur du cadavre, oblige les plus voisines à le mettre dehors, mais pourquoi leurs cellules n'ont-elles que six angles ? c'est que les abeilles n'ont que six pieds,

Toutes leurs actions que je ne puis expliquer doivent être attribuées à la raison universelle, qui se joue dans les abeilles, & non à une raison par-

particulière, qui les dirige. Elles tendent à un but sans le connoître; elles prennent les moyens les plus surs, pour y parvenir sans les choisir: elles présagent le beaultemps ou la pluye, sans penser à l'avenir, & pour expliquer en un mot ma pensée, les singes, les renards, les castors, les abeilles &c. sont le chef d'œuvre de la mécanique de Dieu, mais est-il donné au pauvre esprit humain de connoître tous les ressorts & tout le jeu d'une mécanique divine?

Accumulons les ouvrages les plus industrieux des animaux. L'araignée n'a pas besoin d'apprentissage, ni de lettres de maîtrise pour faire une toile mieux travaillée que les nôtres. Ce n'est pas de nous qu'elle en a prit le dessein, c'est nous, qui l'avons pris d'elle; elle fait plus, elle tire du centre de sa toile des lignes à la circonférence avec la dernière justesse sans compas, sans instruments & sans savoir les éléments d'Euclide.

Un chat se cache dans le coin d'un grenier, le rat sort, & le chat reste comme s'il étoit libre & maître de ses volontés : & sans géométrie il mesure fort bien, s'il y a plus de distance de la souris à son trou, que de lui à la souris.

Que dire du faucon, qui sans lunette d'approche decouvre de si loin une perdrix ; de l'agneau qui sans connoître Pline ni les naturalistes, fait que le loup est son ennemi ; des hirondelles qui sans avoir appris l'architecture font si bien leurs nids ; qui, sans almanach & sans éphémérides, connoissent mieux que nous le changement des saisons : & qui sans boussole & sans géographie, traversent des pays immenses sans se tromper, passent les mers & viennent retrouver leurs nids.

Le Cartésien soutient que toutes ces choses doivent être attribuées à l'instinct, & il entend par instinct les ressorts de l'automate & le jeu de ces ressorts, selon les différentes impressions.

pressions des corps, des odeurs, des couleurs, des sons, des éléments, &c. l'air est-il doux & léger, les oiseaux chantent, les troupeaux bondissent dans les prairies ; est-il chaud & pesant, l'homme & les animaux se couchent ou se reposent par lassitude ; c'est par l'impression de l'air que le coq chante de bon matin, & que les hirondelles gagnent les climats qui leur sont favorables ; les marins sur mer ne distinguent-ils pas le vent de terre, & n'ont-ils pas par ce moyen decouvert des plages inconnues ?

La belle philosophie, me direz-vous, que celle qui prétend expliquer les actions des bêtes par des fibres, des muscles, des tendons. Elle est, répondrai-je, aussi raisonnable que celle qui explique le mouvement d'une montre par les rouës & le balancier. Mais, ajouterez-vous, on connoit la nature, les différences & le jeu des parties de la montre, au lieu que la nature & le jeu des fibres, des esprits & des ressorts

forts est quelque chose de si obscur\* & de si inintelligible, qu'il est étonnant que le Cartésien ose reprocher au Péripatéticien de parler d'une manière énigmatique, équivoque, ambiguë.

Il est vrai, répliquerai-je, qu'il faut régler ses connoissances sur des idées claires & distinctes & c'est ce que fait le Cartésien. Un singe imite quelques unes de nos actions par la même mécanique, qui fait qu'un homme n'a qu'à bailler pour faire bailler toute une compagnie. Il y a incontestablement ici un jeu de ressorts, qui fait ouvrir les mâchoires, & ne se rendroit-on pas ridicule de raisonner ainsi ; si vous ne me faites pas connoître le tissu des parties insensibles des mâchoires, des fibres, des ressorts, des esprits qui concourent à causer le baillement ; je dirai que c'est l'ame qui baille, est que bailler est le *proprium quarto modo* de la nature humaine.

Vous avez crû, Messieurs, que j'ai

j'ai fait comme les pénitents, qui dans leurs confessions gardent toujours le plus gros péché pour la fin. Vous pensés que la dernière difficulté que j'ai proposée, est insurmontable & quelle terrasse le Cartésianisme, Désabusez-vous, c'est ici son triomphe; si la manœuvre des abeilles, dit le Cartésien, ne peut être attribuée au mécanisme, à quoi donc l'attribuez-vous ? à l'ame de l'abeille, repondez-vous, substance mitoyenne entre l'esprit & le corps.

Vous avez raison de ne point hésiter sur l'alternative, si le corps de la bête mû & dirigé tant qu'on voudra par l'être suprême, n'est pas la cause des ouvrages industrieux des abeilles, il faut recourir à leur ame : je ne demande pas mieux, mais souvent souvenez-vous bien de toute l'étendue de l'esprit des abeilles, de tous leurs mouvements proportionnés à une fin, de la police de leur république, de la distribution des emplois & de leur exactitude à les remplir. C'est



C'est donc l'ame des abeilles qui est la cause de toutes les merveilles que nous presente leur essain, mais pourquoi dites vous que cette ame est une substance matérielle ? dites plutôt que c'est un esprit angélique.

Vous avez étalé avec pompe, poursuivit le Cartésien, les ruses, la docilité & les connoissances des animaux, vous n'avez pas été assez fin pour voir que vous avanciez trop ; vous m'avez fourni des armes pour vous combattre & l'occasion de vous confondre, vous allez être réduits à un honteux silence à ce qu'on appelle *terminos non loqui*.

En effet, si les abeilles sans ame spirituelle, sont capables de se choisir une habitation commode, de se mettre en société, de se donner un chef, de travailler pour le bien public & d'agir pour une fin : qui empêchera de soutenir que dans les hommes, c'est une ame matérielle, qui pense, qui se ressouvient & qui agit pour une fin : qui empêchera de

de dire que les Tyriens n'avoient besoin que de cette ame pour bâtir Carthage ? & que toute la différence qu'il y a, c'est que Rome & Carthage ne se sont policées qu'avec le temps, au lieu que la police regne d'abord dans la république des abeilles.

L'abeille dès qu'elle est au jour, voit du premier coup d'œil l'ordre qui regne dans l'état, dont elle devient citoyenne : elle connoit l'emploi où elle est destinée & le remplit sans avoir besoin ni d'instruction, ni d'expérience ; est-ce que notre ame jouit d'abord d'une lumière aussi vive, d'un discernement aussi exact, & d'une suite de vues, & de raisonnemens qui ne s'acquièrent que par l'expérience & qu'avec grand' peine ?

Voilà le grand embarras où se jette l'Anticartésien. Il est dans un défilé si étroit qu'il ne pourra en sortir, vous ne vous appercevrez pas, lui dira le sectateur de Descartes, qu'en voulant trop prouver, vous ne prouvez rien. Les abeilles, dites vous,  
font

font des choses merveilleuses, donc elles ne font pas des machines; fort bien repond le Cartésien, elles font donc des anges, pour ne pas dire des dieux.

La république des abeilles est plus parfaite que celle du divin Platon, pourquoi donc mettez-vous l'abeille au dessous de l'homme.

C'est que l'homme, répliquez-vous, a le don de la parole, dont les animaux sont privés; fort bien, rappelez-vous, Mrs. l'histoire de la tour de Babel. Vous vous rappelez les hommes qui avoient conçu un plan, & après se l'être communiqué, ils mirent de concert la main à l'ouvrage, pour éterniser leur nom & leur mémoire. Dieu desaprouva ce dessein fondé sur la vanité, le grand mobile des actions humaines. Que fit la sagesse éternelle pour faire échouer ce projet insensé? de quel moyen se servit-elle? De la confusion des langues.

Com-

Comment arrive-t-il donc que les abeilles agissent de concert, si elles ne s'entendent pas ?

L'homme a son langage, les bêtes ont le leur ; si les brutes, dit le P. Bougeant, nous entendoient converser, jafer, mentir, médire, extravaguer ; auroient-elles lieu de nous envier l'usage que nous faisons de la parole ?

Les abeilles ne parlent qu'à propos, & toujours sensément. Leur entreprise si bien suivie & si bien exécutée & leurs actions merveilleuses, valent mieux au jugement même du P. Daniel, qu'un syllogisme en Bocardo, & qu'un playdoyer d'une heure.

Que le sort des abeilles est à envier ! l'homme lit Vitruve, apprend la géométrie, & voyage en Italie où il voit des morceaux achevés d'architecture ; il a sous ses yeux d'autres chefs d'œuvres modernes, il prend son plan sur ces modèles, & à la suite de beaucoup de raisonnements

H &

& de réflexions, il s'égare, il se trompe. Les abeilles au contraire du Monopotana, de la Cafrerie, de la Cochinchine, naissent tout aussi habiles, & toutes aussi expérimentées que celles de l'île de France, & en savent autant le premier jour de leur naissance, qu'au dernier jour de leur vie; elles arrivent dès la première fois, au point de la perfection, & leur premier coup d'essai, est un coup de maître.

Sortons de la république des abeilles, & transportons-nous chez les Hottentots, les Hurons, dans la Cafrerie, nous y trouverons des sauvages sans police, sans habitations fines, comparons le tout ensemble; si on met de la connoissance dans les abeilles, ne sera-t-on pas obligé de convenir qu'il y a plus de perfection dans leur ame, que dans celle des Cafres & des Souriquois.

Mais d'où peut venir, dit Mr. de Buffon, \* cette uniformité dans tous les

les animaux ? pourquoi chaque espèce ne fait-elle jamais que la même chose de la même façon ? pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux, ni plus mal qu'un autre individu ? y a-t-il de plus fortes preuves que leurs opérations ne sont que des résultats mécaniques & purement matériels ? car s'ils avoient la moindre étincelle de la lumière qui nous éclaire, on trouveroit au moins de la variété, si l'on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages ? chaque individu de la même espèce seroit quelque chose d'un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu ; mais non, tous travaillent sur le même modèle, l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espèce entière, il n'appartient point à l'individu, & si l'on vouloit attribuer une âme aux animaux, on seroit obligé à n'en faire qu'une pour chaque espèce, à laquelle chaque individu participeroit également. Cette âme seroit donc nécessairement divisible & par conséquent

H 2      séquent

féquent matérielle ; car pourquoi l'imitation servile nous conte-t-elle plus qu'un nouveau dessein ? c'est parce que notre ame est à nous & qu'elle est indépendante de celle d'un autre.

Après de pareilles réflexions peut-on traiter le Cartésien d'entêté, d'endurci, d'incorrigible.

Les Péripatéticiens restent ici embourbés d'une manière qui fait pitié, ils montrent trop de foiblesse en se défendant ; voyons s'ils auront quelque force en attaquant.

Le P. Daniel, dit Bayle, montre que les arguments des Cartésiens nous conduisent à juger que les autres hommes sont des machines. C'est peut-être l'endroit le plus foible de la place, & cela confirme une pensée très-judicieuse que l'on peut avoir de la nature des connoissances humaines. Il semble que Dieu qui en est le distributeur, agisse en Pere commun de toutes les sectes, c'est-à-dire, qu'il ne veuille point souffrir qu'une

qu'une secte puisse pleinement triompher des autres & les abîmer sans ressource. Une secte terrassée, mise en déroute, n'en pouvant plus, trouve toujours les moyens de se relever, dès quelle abandonne le parti de la défense, pour agir offensivement, par diversion & par retorsion. Le combat des sectes est toujours ce que fut pendant quelque temps celui des Troyens & des Grecs, la nuit que Troyes fut prise ; tour à tour elles se vainquent l'une l'autre selon qu'elles changent les parades en rispostes.

Le Cartésien n'a pas plutôt renversé, ruiné, annéanti, l'opinion des scholastiques sur l'ame des bêtes, qu'il éprouve qu'on peut le battre par ses propres armes & lui montrer qu'il prouve trop ; & que s'il raisonne conséquemment, il renoncera à des opinions, qu'il ne pourroit soutenir sans s'exposer au ridicule, & sans admettre des absurdités qui



faillent aux yeux. Car où est l'homme qui oseroit dire, qu'il n'y a que lui qui pense, & que tous les autres sont des machines ? ne le regarderoit-on pas comme un personnage plus extravagant que ceux qu'on enferme dans les petites maisons, ou que l'on sequestre de toute société humaine ; cette conséquence du dogme Cartésien est un fâcheux rabat de joye ; elle est semblable aux pieds du Paon ; c'est une laidure qui mortifie la vanité, que le brillant du plumage avoit inspirée.

Vous voyez, Messieurs, que j'ai donné au P. Daniel un bon second, un grand champion & un des meilleurs gladiateurs de plume que nous ayons. Reste à voir, si l'endroit de la place est aussi foible qu'on veut bien l'annoncer.

Je ne veux point ici me servir de toutes mes forces, employer les raisons du P. Lami, cité par Bayle, & retorquer l'argument contre mes  
ad-

adversaires. J'ai pris le dessein de répondre à une objection du même ton qu'elle est faite.

Les bêtes selon Descartes, dit-on, sont de pures machines; donc les autres hommes doivent être réputés de purs automates par un Cartésien. Je nie la conséquence, pourquoi? c'est que la conduite des bêtes est toujours uniforme: leur allure est toujours la même.

\* Mais l'homme sans arrêt dans sa course  
insensée.

Voltige incessamment de pensée en pensée :  
Son cœur toujours flottant entre mille em-  
barras,

Ne fait, ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne  
veut pas.

Ce qu'un jour il abhorre, un autre il le  
souhaite.

Voilà l'homme en effet, il va du blanc en  
noir,

Il condamne au matin, les sentiments du  
soir.

Importun à tout autre, à soi-même in-  
commode,

Il change à tous momens d'esprit comme  
de mode,

Il tourne au moindre vent, il tombe au  
moindre choc,  
Aujourd'hui dans un casque, & demain  
dans un froc.

Bayle, qui fut protestant, ensuite  
catholique, & enfin relaps doit être  
content de ma preuve. Mais le P.  
Daniel seroit-il plus obstiné & plus  
endurci que Bayle ? je ne le crois  
pas, & on ne doit pas le croire, il  
connoit tout le sel des vers suivans :

Voit-on les loups brigands, comme nous  
inhumains,

Pour détrouffer les loups, courir les grands  
chemins ?

Jamais pour s'aggrandir, vit-on dans sa  
manie

Un Tigre en factions partager l'Hircanie ?

Les animaux, ont-ils des universités ?

Voit-on fleurir chez eux les quatre facultés ?

Y voit-on des savants, en droit, en mé-  
decine ?

Endosser l'écarlate & se fourrer d'hermine ? \*

Cette dernière preuve, Messieurs,  
me paroît décisive pour la différence  
essentielle qui est entre l'homme &  
la bête : cette seule preuve auroit  
tous

---

\* BOILEAU,

tous les suffrages de l'université de Majorque ; tachons de mettre encore de notre parti les astronomes.

N'est-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux  
Dans le tour d'un compas à mesuré les cieux ?

Eh bien, Messieurs, le brillant du plumage du Paon ne convient-il pas au cartésianisme ? & la laideur des pieds de cet animal au péripatétisme ? non jamais on ne pourra expliquer par le mécanisme les bizarreries, la foiblesse & la grandeur de l'esprit humain.

Un âne pour le moins instruit par la nature  
A l'instinct qui le guide, obéit sans murmure,

Ne va point follement de sa bizarre voix,  
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois,

Sans avoir la raison, il marche sur sa route,  
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte.

Reglé par ses avis, fait tout à contre temps  
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison, ni sens.

Tout lui plait & déplaît, tout le choque  
& l'oblige.

H 5

Sans



Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.  
Son esprit au hazard, aime, évite, poursuit,  
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.

Ce qui doit être un grand rabat  
joye pour le P. Daniel & Bayle ,  
c'est qu'ils sont demeurés en chemin,  
& qu'ils n'ont pas sçu pousser  
leurs difficultés. Voici comme ils  
devoient s'y prendre. Toutes les  
raisons qui prouvent que les hommes  
ne sont pas des automates, sont  
contraires aux principes de Descartes ;  
donc un Cartésien par conséquent  
doit croire que tous les hommes,  
excepté lui, sont de pures machines.  
Quand on aura prouvé la première  
proposition, j'ai de bonnes réponses  
à y faire. Elles sont toutes prêtes,  
mais la preuve restera longtemps à venir.

Si je demandois à un Péripatéticien,  
tout animal à figure humaine, est-il  
homme ; il ne manqueroit pas de me  
répondre, oui. Mais, lui ajouterai-je,  
ne savez-vous pas que  
le

le conducteur de Tobie , buvoit , mangeoit , marchoit , parloit & avoit la figure humaine , quoiqu'il ne fut point homme , mais un ange ? Qui m'empêchera donc de transformer tous les hommes en anges ? par quoi les distinguerez-vous ? je crois que mon Péripatéticien pourroit être embarrassé ; pour moi , je dirois , ah , plut-à-Dieu que jeusses à vivre , & que jeusse vécu avec des anges !

Celui de Tobie , ne lui fit que du bien , & il le fit sans intérêt. Les hommes , au contraire , sont dissimulés , vicieux , calomnieux , hypocrites , traîtres , intéressés , &c. Telle est la nature de l'homme ; c'est là , où on peut le reconnoître. Non tant de vices & de vertus , tant de foiblesse & de grandeur ne peuvent être le jeu du pur mécanisme.

Voici une seconde objection qui attaque plus directement le système de Descartes.

Il me paroît démontré, dit Mr. de Voltaire, \* que les bêtes ne peuvent être de simples machines. Voici ma preuve, Dieu leur a fait précisément les mêmes organes du sentiment que les nôtres, donc si elles ne sentant point, Dieu a fait un ouvrage inutile. Or Dieu, de votre aveu même ne fait rien en vain. Donc il n'a point fabriqué tant d'organes de sentiment, pour qu'il n'y ait point de sentiment, donc les bêtes ne sont point de pures machines.

Il faut l'avouer, cette difficulté a quelque chose d'éblouissant, quoi ? les bêtes ont des yeux & ne voyent pas : ont des oreilles & elles n'entendent pas. Cela ne revolte-t-il pas le sens commun ? ne précipitons point, Messieurs, notre jugement, examinons ce qui se passe dans nos organes, par exemple dans notre œil, lorsque nous voyons un objet : je remarque d'abord une impulsion

---

\* 13. Lettre Philos.



pulsion qui vient de dehors. 2dò,  
Le nerf optique en est ébranlé. 3tiò  
De cet ébranlement du nerf optique, suit un mouvement dans le corps & souvent l'ame n'y a aucune part, comme dans les terreurs paniques. 4tò, l'ame connoit l'objet & de cette connoissance réfléchie résulte un sentiment d'amour, de haine, d'indifférence: enfin l'ame y decouvre les degrés métaphisiques de l'objet, ce en quoi il convient ou ne convient pas avec d'autres êtres.

Donc le mot voir, dit deux choses, passion & action. La passion est pour l'organe, l'action regarde l'ame. Donc dans l'homme outre les yeux du corps, il y a de plus, les yeux de l'esprit.

Cela étant ainsi expliqué, le Cartésien toujours ferme dans ses principes, ne doute point que les bêtes ne voyent un objet des trois premiers manières que j'ai développées.  
Elles



Elles voyent donc des yeux du corps, & elles voyent mieux que nous : leurs organes plus fins que les nôtres sont d'autant plus sûrs & plus réglés, que n'ayant point d'ame, ni les yeux de l'esprit, ni rien ne les détourne de suivre l'impression & la détermination du mouvement qu'elles reçoivent, selon les loix posées par le Créateur & le Conservateur de leur être : en quoi il n'y a rien que de passif, que d'étendu, que de corporel ; ce n'est qu'un mouvement machinal, donc les yeux du corps suffisent pour la conservation de l'automate, & les yeux de l'esprit font la seule différence de la manière que l'homme & la brute voyent. Donc si les roues & le grand ressort ne sont point un vain ornement dans une montre : de même, on ne peut dire que les organes dans les bêtes ne soient que pour la parade & des meubles inutiles. C'est par leur moyen que  
le

le cheval évite le précipice, comme je l'ai montré. Ce sont des pièces nécessaires pour la conservation des brutes.

Vous voyez, Messieurs, que je ne dissimule point les difficultés, il en reste une assez considérable par laquelle je finis.

Cette pensée que les bêtes sont des automates, dit Mr. Bernier, \* est capable de rendre notre siècle ridicule à la postérité, qui ne pourra assés s'étonner qu'on ait pu avancer des propositions si éloignées du sens commun. Car enfin sera-t-il jamais possible d'élever les enfants dans la croyance que les bêtes n'ont point d'ame qui connoisse, tout ce qu'ils leur voyent faire si semblable à ce qu'ils expérimentent en eux-mêmes & à ce qu'ils voyent dans les autres hommes, ne les convaincra-t-il pas toujours du contraire ? ce penchant & cette propension si grande que  
nous

---

\* Première partie de l'abrégé de Gassend.

notis avons à croire que les animaux connoissent , n'est-ce pas un signe certain que c'est la nature elle-même qui nous le dit, & qui nous instruit intérieurement de cette vérité ?

Je m'apperçois, Messieurs, que cette difficulté vous frappe. Ne précipitez point, je vous prie, votre jugement & continuez à donner une attention favorable à la réponse que je vais faire.

On a tort de traiter le sentiment de Descartes de nouveau & de contraire au sens commun, Car si on croit Mr. du Rondel, \* ce n'est pas seulement du temps de St. Augustin qu'on a douté de l'ame des bêtes; c'est aussi du temps des Césars; c'est-à-dire plus de 300. ans avant ce Pere de l'église. Les Stoyens ne parloient d'autre chose; jusqu'à soutenir dans leurs écoles, qu'il n'y avoit que de

---

\* Extrait d'une lettre de Mr. du Rondel à Mr. Bayle 1684. qui croyoit qu'avant St. Augustin, on ne parloit pas de l'ame des bêtes.

de la ressemblance entre nos actions & celles des bêtes, & que dans les bêtes & dans les hommes, il y avoit une nature absolument différente.

Qu'on ne s'aïlle pas imaginer qu'ils ne disoient cela que de certaines actions comme de la digestion, ils l'enseignoient aussi des passions les plus vehementes & les plus sensibles. Un lion selon eux ne se mettoit point en colere, quoiqu'il dechirât en pieces tout ce qu'il trouvoit devant lui dans l'arène; c'est qu'il étoit dans les fremissements & les bouillons de son sang, que par malheur, ou autrement des objets peu convenables à la nature de cet animal avoient brouillé & effarouché.

Les bêtes, dit Seneque, n'ont envie ni de bien faire, ni de mal faire, *irasci non magis sciunt quam ignoscere.* Pourquoi cela? c'est que si les bêtes étoient capables de se courroucer, elles seroient aussi capables de pardonner. Or comme la clemence est un effet de la raison, & la colere une  
I
passion

passion contraire à la raison , & que les bêtes n'en ont point : les Stoyens concluoient que les bêtes n'étoient point susceptibles de colère ni de toute autre passion : & Diogène \* 300. ans avant les Stoyens a crû & a enseigné en termes formels , que les bêtes n'avoient ni sentiment ni connoissance. Or l'opinion des Stoyens n'a pas rendu ridicule le temps des Césars, il n'y a donc rien à craindre de ce côté-là pour le siècle de Descartes & de Gassendi.

St. Augustin écrivoit il y a plus de douze cent ans, que l'opinion qui ôtoit l'ame aux bêtes paroïssoit absurde & que cependant de très-savants personnages la soutenoient de son temps, & l'avoient soutenuë auparavant.

Je ne vous renverrai pas, Messieurs, à l'auteur du livre intitulé : *Doctrina Christiana*, dont le sixième volume tend uniquement à prouver par des textes de St. Augustin que ce grand Docteur

---

\* Voyez les Nouvelles de la République des Lettres 1684.

Docteur a crû que les bêtes sont de purs automates : je veux que Descartes soit le pere de cette opinion, sera-t-elle donc fausse parcequ'elle est nouvelle ? les arts ne se perfectionnent-ils pas tous les jours, ne fait-on pas de nouvelles decouvertes dans la physique & dans l'astronomie ? les systêmes de Copernie, d'Harvée, de Boërhave sont donc faux : & si en fait de physique la généralité & l'antiquité d'une opinion est une marque certaine de vérité, il faudra donc croire que la canicule a les vertus que Virgile a chantées & que l'almanach lui attribue.

Vous voyez, Messieurs, que le raisonnement de Mr. Bernier tend à accrediter toutes les erreurs populaires. Il faudra dire aux femmes & aux enfânts que l'odeur est dans le vase, la chaleur dans le feu, la douleur dans la main, la blancheur dans le lait, la douceur dans le sucre. Car ne seroit-il pas bien difficile de les convaincre du contraire ? que faut-il donc faire ? le voici,

Il faut dire aux enfans, que dans la recherche de la vérité, il y a beaucoup d'écueils à éviter : qu'il ne faut point juger d'une chose que lorsqu'on a des idées claires & distinctes, & que c'est sur ces idées qu'on doit fonder son jugement & non sur ce que les autres en pensent.

Abregeons & disons aux enfans avec St. Thomas : voyez cette fleche, elle va au but comme si elle avoit de la raison pour se regler dans son mouvement. Considérez cette montre : pensez-vous qu'elle ait été faite sans industrie ? si donc vous rapportez ce qu'il y a de merveilleux dans les ouvrages des hommes à la sagacité des artisans, pourquoi donc ne rapporterions-nous pas ce que nous voyons de plus surprenant dans les choses naturelles à la sagesse infinie de leur divin architecte.

Et de-là il arrive, continue le St. Docteur \* que les actions des bêtes marquent souvent de la raison parce qu'elles

---

\* St. Thomas L. 2. art. 13.

qu'elles prennent les mesures les plus justes & les plus conformes à la fin qu'elles se proposent, mais cela vient de ce que le divin ouvrier les a réglées & ordonnées de la sorte.

Telle est la conclusion de l'ange de l'école ; conclusion juste & raisonnable. En effet, il faut dire aux enfants que quand un effet peut naître de deux causes différentes, l'on ne doit pas reconnoître une de ces causes au préjudice de l'autre sans de bonnes raisons. Or ce qui se remarque dans les animaux, peut être produit par la seule disposition de leurs organes, ou par une ame connoissante, donc il faut avoir de bonnes raisons pour se déterminer en faveur de l'une de ces causes, la bien pénétrer, voir si elle rend mieux raison des opérations de la brute, si elle est moins sujette à des difficultés invincibles & à des inconvénients insurmontables. Mais il y a de ces inconvénients à mettre une ame dans les bêtes, donc leurs actions sont une



suite des loix de cette sagesse éternelle, qui se joue dans l'univers.


Je ne me flatte point, Messieurs, d'avoir épuisé la matière que j'ai traitée, & je n'ai pas besoin de vous dire que je connois peu les batteries de la fine dialectique. Ce n'est pas là mon métier, mais la bonté de ma cause souffrira-t-elle de ma foiblesse & de mon ignorance ? non, vous êtes des juges trop justes & trop équitables, vous savez rendre justice au mérite ; vous savez que Descartes a eu pour disciples les plus grands génies. Quelle différence ! si un Mallebranche, si un Regis avoit manié le même sujet, il n'est point d'esprit incrédule, dont leurs raisons n'eussent brisé l'incrédulité.

Je crains de m'être trop étendu pour avoir trop suivi mon zèle, mais il m'étoit difficile de ne faire qu'effleurer une matière si belle après l'avoir entamée. j'aurais mieux fait, je l'avoue, si j'avois pris le parti de me taire & celui de vous écouter.

*Intererit nullum ... loquatur . . .  
Maturus-ne senex, an adhuc florente juventa  
fervidus.* HOR. L. I.



## SECOND ENTRETEN.

otre septuagénaire avant  
que de commencer à par-  
ler, montra un front plus  
ridé qu'à l'ordinaire, il  
paroissoit embarrassé. Ce-  
pendant après avoir passé trois fois  
la main sur la barbe, il commença  
ainsi :

Un certain Grec disoit à l'empereur Auguste,  
Comme une instruction utile autant que  
juste.

Que lors qu'une aventure en colère  
nous met,

Nous devons avant tout dire notre  
Alphabet,

Afin que dans ce temps la bile se tempère,  
Et qu'on ne fasse rien, que l'on ne doive  
faire.

J'ai suivi sa leçon & veux me modérer. \*

I 4

Quel

---

\* Ecole des femmes sc. 4. act. 2.

Quel paralelle entre Aristote, le génie de la nature, l'oracle de la vérité, & un certain Descartes, qui est un nouveau venu, un intrus, un perturbateur du repos public dans l'état philosophique, un novateur, le destructeur des qualités occultes, l'assassin des formes substantielles, & le meurtrier de toute génération péripatéticienne ? voilà l'homme à la mode : voilà la marotte du temps. *O tempora, o mores !* quel aveuglement ! on se fait gloire de suivre un schismatique, un hérétique & un athée. Quel bien pour le lycée, si Voëtius avoit pu réussir à le faire bruler vif, il l'auroit fait sans doute s'il l'avoit pu tenir. Mais, dira-t-on, comment auroit-on pu le condamner au feu, sous prétexte d'athéisme ? Voëtius ne favoit-il pas que Descartes s'occupoit alors à ses nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu ? ouï, sans doute il le favoit, & c'est sur cela même qu'il auroit instruit son procès. Ce novateur ne  
vouloit

¶ vouloit point dire avec les péripatéticiens que Dieu est un être pur, c'est à dire sans potentialité. Il détruisoit donc le Dieu d'Aristote, pour mettre sur le thrône de l'univers, un autre Dieu.

Je m'arrête ici tout court, dans la crainte d'oublier la leçon de mon Grec. Car mon dessein est de confondre les Cartésiens par raisons démonstratives, & de ne point dire d'injures à leur chef; je ne dirai donc pas que Descartes fut exilé de sa patrie, & justement persécuté par les Péripatéticiens, fils naturels & légitimes d'Aristote, & par tous les docteurs en *us*, Revius, Donimatus, les deux Voëtius &c.

Mais, dira-t-on, Descartes n'a-t-il pas eu la gloire de faire secte? quelle gloire, répondrai-je, d'avoir compté autant de femmes que d'hommes dans son parti? sa philosophie n'est bonne que pour les enfans. Platon voyagea la plus grande partie de sa vie, & après avoir parcouru

Quel parallèle entre Aristote, le génie de la nature, l'oracle de la vérité, & un certain Descartes, qui est un nouveau venu, un intrus, un perturbateur du repos public dans l'état philosophique, un novateur, le destructeur des qualités occultes, l'assassin des formes substantielles, & le meurtrier de toute génération péripatéticienne ? voilà l'homme à la mode : voilà la marotte du temps. *O tempora, o mores !* quel aveuglement ! on se fait gloire de suivre un schismatique, un hérétique & un athée. Quel bien pour le lycée, si Voëtius avoit pu réussir à le faire bruler vif, il l'auroit fait sans doute s'il l'avoit pu tenir. Mais, dira-t-on, comment auroit-on pu le condamner au feu, sous prétexte d'athéisme ? Voëtius ne savoit-il pas que Descartes s'occupoit alors à ses nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu ? oui, sans doute il le savoit, & c'est sur cela même qu'il auroit instruit son procès. Ce novateur ne vouloit

¶ vouloit point dire avec les péripatéticiens que Dieu est un être pur, c'est à dire sans potentialité. Il détrui-  
soit donc le Dieu d'Aristote, pour  
mettre sur le thrône de l'univers, un  
autre Dieu.

Je m'arrête ici tout court, dans la  
crainte d'oublier la leçon de mon  
Grec. Car mon dessein est de con-  
fondre les Cartésiens par raisons dé-  
monstratives, & de ne point dire  
d'injures à leur chef; je ne dirai  
donc pas que Descartes fut exilé de  
sa patrie, & justement persécuté par  
les Péripatéticiens, fils naturels &  
légitimes d'Aristote, & par tous les  
docteurs en *us*, Revius, Donimatus,  
les deux Voëtius &c.

Mais, dira-t-on, Descartes n'a-t-il  
pas eu la gloire de faire secte? quelle  
gloire, répondrai-je, d'avoir compté  
autant de femmes que d'hommes  
dans son parti? sa philosophie n'est  
bonne que pour les enfants. Pla-  
ton voyagea la plus grande partie  
de sa vie, & après avoir parcouru

la Grèce & conversé pendant treize ans en Egypte avec les prêtres, il répandit dans ses dialogues une philosophie si profonde & si obstruse que le seul Marfile Ficin a pu y atteindre; les Cartésiens au contraire ont une logique, qu'un enfant même de qualité apprend en quatre jours, & dans quinze autres il peut faire son cours de physique expérimentale. C'est devenir Philosophe à bon marché.

D'un autre côté pour être savant, il n'est plus nécessaire d'apprendre les langues savantes & sur tout le latin si nécessaire pour lire Averroës, ce prodige de génie; les leçons se font en langue vulgaire, Rohault, Regis, Malebranche ont écrit en françois. L'universel à *parte rei* ne peut-être francisé, tant pis pour lui, on n'en fera plus mention comme d'une chose inutile. *Barbara, celarent, darii, ferio, baralipon*, ne peuvent être habillés à la française, on se moquera de ces regles, qui peuvent  
seules

seules, prouver l'étendue de l'esprit humain, *aaa, aae, aii, eio*, que cela est bien trouvé, dit on, pour faire aller un cheval de poste ; ne faut-il pas être bête de somme pour raisonner ainsi. Chut, je me souviens de l'alphabet.

Avouez-le, Messieurs, est-ce que la sagesse ou la philosophie doit se convertir en turlupinades ! n'est-ce pas un goût dépravé & abhorré de tous les honnêtes gens, & ne trahirois-je pas la vérité si j'oubliois de dire que Descartes ne s'est frayé le chemin à la renommée que par des turlupinades.

Vous savez, Messieurs, que pendant trois mille ans, Aristote l'oracle de la vérité a joui du privilège de l'infailibilité. On ne pensoit qu'à par lui, & on ne connoissoit d'autre étude que celle de savoir sa pensée. Descartes ouvre une autre route philosophique ; l'amour de la nouveauté qui a tant d'empire sur le cœur de l'homme, lui attire des  
secta-



sectateurs. Les honnêtes gens gé-  
mirent de ce qu'on quittoit les rou-  
tes frayées & qu'on osoit franchir  
les bornes sacrées posées par Ari-  
stote. On prit en conséquence le  
parti de s'adresser au Parlement : ce  
parti étoit sage, les sectateurs d'Ari-  
stote étoient nombreux, ceux de  
Descartes insolens, de manière qu'il  
y avoit tout à craindre d'une dispute  
réglée, des paroles on en auroit pu  
venir aux coups : une douzaine de  
volumes d'Averoës, ou d'Oviedo lan-  
cés par les hybernois auroient étouffé,  
détruit, annéanti la cabale naissante  
de Descartes.

On avoit vû sous le règne de  
Louis le jeune, un Rouffelin Breton,  
à la tête des Nominaux, disputer à  
main armée dans l'université de Paris,  
contre ceux qui tenoient l'universel  
*à parte rei*, & des arguments en ve-  
nir aux épées, de sorte qu'il en ar-  
riva mort d'homme.

La même scène pouvoit se renou-  
veller. L'université craignoit avec  
raison

raison de se voir ensanglantée au sujet de Descartes. Dame justice a droit de levée des corps morts, & il en eut toujours fallu passer par ses mains. On jugea donc que le plus court étoit de présenter une requête au Parlement, tendante à maintenir Aristote en la pleine & paisible possession & jouissance des écoles de l'université, à ordonner qu'il seroit toujours suivi & enseigné par les regents, docteurs, maîtres es arts & professeurs de ladite université, & à faire reconnoître ledit Aristote pour juge sans appel & non comptable de ses opinions.

Le croirez-vous, Messieurs, l'arrêt devoit passer d'une voix unanime, lors que la bouffonnerie d'un charlatan fit tourner la tête à l'homme le plus sage & au plus respectable Magistrat qu'ait eu le Parlement de Paris. \* Un arrêt burlesque en fut la cause, le siècle étoit monté sur ce ton. Aristote, disoit-on, est bien vieux,

---

\* Mr. De Lamoignon, premier Président.



vièux, donc il radote. Descartes au contraire est tout jeune, donc il a la raison en partage. Sur ce pitoyable raisonnement, Descartes est métamorphosé & travesti d'une manière à n'être plus reconnoissable : ce n'est plus lui qu'on attaque, c'est la raison même, & en conséquence de cette idée extravagante, on demande à la Cour que la raison ne soit plus écoutée dans l'université, que n'ayant jamais été admise ni aggregée audit corps, elle devoit en être bannie à perpétuité, & que défenses devoient lui être faites d'y entrer, à peine d'être déclarée janseniste & amie des nouveautés.

On ajoutoit que ladite raison auroit entrepris de diffamer les formalités, matérialités, entités, identités, virtualités, eccéités, pétreités, polycarpeités & autres êtres, tous enfans & ayant cause de defunt maître Jean Scot, leur père ; ce qui causeroit la totale subversion de la philosophie scholastique, dont elles  
font



font tout le mystère, & qui tire d'elles toute sa substance. On demandoit encore que le feu fut logé au concave de la lune, selon les certificats d'Aristote, & les visites & descentes faites par lui sur les lieux.

Ces turlupinades firent rire, & Descartes eut les rieurs pour lui. C'étoit le goût du siècle ; si vous ne voulez pas m'en croire, croyez en Boileau.

Au mépris du bon sens, le burlesque effronté,

Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

On ne vit plus en vers que pointes triviales,

Le parnasse parla le langage des haies,  
La licence à parler, alors n'eut point de frein,

Apollon travesti, devint un tabarin.

Cette contagion infecta les Provinces,

Du clerc & du bourgeois, passa jusques aux Princes,

Le plus mauvais plaissant eut ses approbateurs ;

Et jusqu'à Descartes, \* tout trouva des lecteurs.

Bientôt

---

\* Il y a dans Boileau d'Assouci & le vers y est, on ne doit pas y regarder de si près pour un étranger.

Leibniz paroît sur la scène & monte sur le char de la vanité & de la nouveauté *quos tulit in scenam venoso gloria curru.*

Écoutez, Messieurs, cria-t-il, je vais dénouer le nœud du problème de l'ame des bêtes. Mon sentiment a de quoi plaire, parcequ'il jouit de toutes les graces de la nouveauté ; feuillotez tant qu'il vous plaira les theologiens & les philosophes, les latins & les grecs, vous m'avoüerez que mon système m'appartient en propre, & que personne avant moi n'en a eu l'idée. Mais si la vérité en général est difficile à trouver, si elle est concentrée dans un puits ou dans un goufre, comme l'ont prétendu les Pyrrhoniens, comment pourrat-on saisir une vérité neuve, dont on ne trouve nul vestige dans l'antiquité ? Aussi m'objecte-t-on que je suis incompréhensible & plus obscur que Platon. Ceux qui me font cette difficulté, doivent être sans doute Pythagoriciens & tenir pour le dogme  
de

de la réminiscence. Sans ces préjugés ils eussent compris mon système, parceque rien n'est plus aisé à comprendre. Imaginez-vous deux pendules dont l'une va par poids & l'autre par ressorts. Elles sonnent ensemble les quarts, les demys, les heures, & n'ont aucun besoin d'être montées, parceque leur divin artisan les fait jouir du mouvement perpétuel. Or l'harmonie qui se fait sentir entre ces deux pendules, qui marquent également les heures & sonnent toujours en même tems, cette harmonie, dis-je, regne dans l'universalité des êtres qui concourent au concert de l'univers, & éclate d'une manière admirable & extraordinaire, dans les substances mixtes & animées, telles que sont celles de l'homme & de la brute. Mon système a cela de propre, qu'il explique tous les phénomènes de la nature & qu'il pare à toutes les objections. Prenons pour exemple l'abeille. Son corps est la pendule A, qui va par

Leibniz paroît sur la scène & monte sur le char de la vanité & de la nouveauté *quos tulit in scenam ventoso gloria curru.*

Écoutez, Messieurs, cria-t-il, je vais dénouer le nœud du problème de l'ame des bêtes. Mon sentiment a de quoi plaire, parcequ'il jouit de toutes les graces de la nouveauté ; feuillotez tant qu'il vous plaira les theologiens & les philosophes, les latins & les grecs, vous m'ouvrirez que mon système m'appartient en propre, & que personne avant moi n'en a eu l'idée. Mais si la vérité en général est difficile à trouver, si elle est concentrée dans un puits ou dans un goufre, comme l'ont prétendu les Pyrrhoniens, comment pourrat-on saisir une vérité neuve, dont on ne trouve nul vestige dans l'antiquité ? Aussi m'objecte-t-on que je suis incompréhensible & plus obscur que Platon. Ceux qui me font cette difficulté, doivent être sans doute Pythagoriciens & tenir pour le dogme  
de

de la réminiscence. Sans ces préjugés ils eussent compris mon système, parceque rien n'est plus aisé à comprendre. Imaginez-vous deux pendules dont l'une va par poids & l'autre par ressorts. Elles sonnent ensemble les quarts, les demys, les heures, & n'ont aucun besoin d'être montées, parceque leur divin artisan les fait jouir du mouvement perpétuel. Or l'harmonie qui se fait sentir entre ces deux pendules, qui marquent également les heures & sonnent toujours en même tems, cette harmonie, dis-je, regne dans l'universalité des êtres qui concourent au concert de l'univers, & éclate d'une manière admirable & extraordinaire, dans les substances mixtes & animées, telles que sont celles de l'homme & de la brute. Mon système a cela de propre, qu'il explique tous les phénomènes de la nature & qu'il pare à toutes les objections. Prenons pour exemple l'abeille. Son corps est la pendule *A*, qui va par



Leibniz paroît sur la scène & monte sur le char de la vanité & de la nouveauté *quos tulit in scenam ventoso gloria curru.*

Ecoutez, Messieurs, cria-t-il, je vais dénouer le nœud du problème de l'ame des bêtes. Mon sentiment a de quoi plaire, parcequ'il jouit de toutes les graces de la nouveauté ; feuillotez tant qu'il vous plaira les theologiens & les philosophes, les latins & les grecs, vous m'ouvrirez que mon système m'appartient en propre, & que personne avant moi n'en a eu l'idée. Mais si la vérité en général est difficile à trouver, si elle est concentrée dans un puits ou dans un goufre, comme l'ont prétendu les Pyrrhoniens, comment pourrat-on saisir une vérité neuve, dont on ne trouve nul vestige dans l'antiquité ? Aussi m'objecte-t-on que je suis incompréhensible & plus obscur que Platon. Ceux qui me font cette difficulté, doivent être sans doute Pythagoriciens & tenir pour le dogme de  
de

de la réminiscence. Sans ces préjugés ils eussent compris mon système, parceque rien n'est plus aisé à comprendre. Imaginez-vous deux pendules dont l'une va par poids & l'autre par ressorts. Elles sonnent ensemble les quarts, les demys, les heures, & n'ont aucun besoin d'être montées, parceque leur divin artisan les fait jouir du mouvement perpétuel. Or l'harmonie qui se fait sentir entre ces deux pendules, qui marquent également les heures & sonnent toujours en même tems, cette harmonie, dis-je, regne dans l'universalité des êtres qui concourent au concert de l'univers, & éclate d'une manière admirable & extraordinaire, dans les substances mixtes & animées, telles que sont celles de l'homme & de la brute. Mon système a cela de propre, qu'il explique tous les phénomènes de la nature & qu'il pare à toutes les objections. Prenons pour exemple l'abeille. Son corps est la pendule A, qui va par

Leibniz paroît sur la scène & monte sur le char de la vanité & de la nouveauté *quos tulit in scenam ventoſo gloria curru.*

Écoutez, Meſſieurs, cria-t-il, je vrais denouer le nœud du problème de l'ame des bêtes. Mon ſentiment a de quoi plaire, parcequ'il jouit de toutes les graces de la nouveauté ; ſeuilletez tant qu'il vous plaira les theologiens & les philoſophes, les latins & les grecs, vous mavoüerez que mon ſyſtème m'appartient en propre, & que perſonne avant moi n'en a eu l'idée. Mais ſi la vérité en général eſt difficile à trouver, ſi elle eſt concentrée dans un puits ou dans un goufre, comme l'ont prétendu les Pyrrhoniens, comment pourra-t-on ſaiſir une vérité neuve, dont on ne trouve nul veſtige dans l'antiquité ? Auſſi m'objecte-t-on que je ſuis incomprehenſible & plus obſcur que Platon. Ceux qui me font cette difficulté, doivent être ſans doute Pythagoriciens & tenir pour le dogme  
de

de la réminiscence. Sans ces préjugés ils eussent compris mon système, parceque rien n'est plus aisé à comprendre. Imaginez-vous deux pendules dont l'une va par poids & l'autre par ressorts. Elles sonnent ensemble les quarts, les demys, les heures, & n'ont aucun besoin d'être montées, parceque leur divin artisan les fait jouir du mouvement perpétuel. Or l'harmonie qui se fait sentir entre ces deux pendules, qui marquent également les heures & sonnent toujours en même tems, cette harmonie, dis-je, regne dans l'universalité des êtres qui concourent au concert de l'univers, & éclate d'une manière admirable & extraordinaire, dans les substances mixtes & animées, telles que sont celles de l'homme & de la brute. Mon système a cela de propre, qu'il explique tous les phénomènes de la nature & qu'il pare à toutes les objections. Prenons pour exemple l'abeille. Son corps est la pendule A, qui va par

ressorts : son ame est la pendule B, qui va par poids. Or les mouvements du corps de l'abeille sont aussi réglés que ceux de la pendule A, de manière qu'en conséquence des loix particulieres qui font mouvoir cet animal , il doit aller à telle heure chercher le thin & le romarin, & le rapporter à une autre heure déterminée dans la ruche : & de même que si la pendule A, étoit seule dans le monde , elle ne laisseroit pas que de marquer les minutes & les heures, de même aussi le corps d'une abeille particuliere fut-elle sans ame & sans société, exécuteroit les mêmes mouvements que nous admirons dans elle. Mais s'il ne faut qu'un corps à l'abeille pour avoir des mouvements, il lui faut une ame à cause de la joye, de la tristesse & des autres passions, qui sont visibles dans les animaux. Cette ame est la pendule B : & est réglée de manière qu'à une telle heure elle doit sentir de la faim, à une autre heure du plaisir,  
&



& à une autre de la tristesse , & quand on supposeroit que cette ame fut sans corps & seule dans l'univers, elle auroit successivement les mêmes sentimens dont je viens de parler en vertu de la loi de sa création. Cependant les mouvements du corps de l'abeille concertent avec les sentimens de son ame avec autant de justesse que la pendule A, s'accorde avec la pendule B, & voilà pourquoi on s'imagine que le corps obéit à l'ame. C'est ici la clef de mon système que je nomme , harmonie pré-établie.

Ce système si simple en apparence est d'une fécondité si admirable, qu'il satisfait à toutes les difficultés. Qui a travaillé, me direz-vous, à l'organization du corps de l'abeille ? son corps, répondrai je, étoit organisé dans la semence ou dans l'œuf dont il est sorti ; & qu'elle est son ame, un être simple, spirituel, indivisible & véritablement unique, or les corps des abeilles organisés dès

le commencement du monde, ne pouvoient subsister sans formes ou sans ames ; celles-ci ont donc été logées de tout tems dans les corps. Mais il reste encore une plus grande question, sçavoir ce que ces ames deviennent à la mort des abeilles, cela est embarrassant, & cela m'a fait juger qu'il n'y a qu'un seul parti raisonnable à prendre, & c'est celui non seulement de la conservation de l'ame, mais encore de l'animal même & de sa machine organique, quoique la destruction des parties grossières l'ait réduit à une petiteffe qui n'échappe pas moins à nos sens, que celle où il étoit avant que de naître. \* Prenez des mouches noyées & puis ensevelies sous de la craye pulvérisée, ne les voyez-vous pas ressusciter ? \*

Les transformations des vers à soye, suffisent pour démontrer ce que j'avance.

Ce

---

\* V. Bayle. A. Rorarius.

\* V. Journal des Sçavants du 27. Juin 1695.

Ce qui fait voir la solidité de mon système, c'est qu'il n'a pu être ébranlé par un homme formidable par la force de sa dialectique & très versé dans la plus fine métaphysique. Il hazarda quelques petites difficultés contre mon système ; & le plaisir qu'il eut de voir que je lui faisois l'honneur d'y répondre, m'attira des compliments de sa part, & d'autres objections aussi foibles que les premières. \*

Selon ce système, dit-il, le corps de Jules César suivit un progrès continuél de changements, qui répondoit exactement aux changements perpétuels d'une certaine ame qu'il ne connoissoit pas, & qui ne faisoit aucune impression sur lui. Mais la vertu motrice du corps de César, qui se modifioit selon la volubilité des pensées de cet esprit ambitieux, est une force aveugle. Or une force aveugle se peut elle modifier si à propos, & un pareil système n'est il pas incompréhensible ?

K 5

Point

---

\* Bayle.



Leibniz paroît sur la scene & monte sur le char de la vanité & de la nouveauté *quos tulit in scenam ventoso gloria curru.*

Ecoutez, Messieurs, cria-t-il, je vais denouer le noeud du probleme de l'ame des bêtes. Mon sentiment a de quoi plaire, parcequ'il jouit de toutes les graces de la nouveauté ; feuillotez tant qu'il vous plaira les theologiens & les philosophes, les latins & les grecs, vous m'avoüerez que mon systême m'appartient en propre, & que personne avant moi n'en a eu l'idée. Mais si la vérité en général est difficile à trouver, si elle est concentrée dans un puits ou dans un goufre, comme l'ont prétendu les Pyrrhoniens, comment pourrat-on saisir une vérité neuve, dont on ne trouve nul vestige dans l'antiquité ? Aussi m'objecte-t-on que je suis incompréhensible & plus obscur que Platon. Ceux qui me font cette difficulté, doivent être sans doute Pythagoriciens & tenir pour le dogme  
de

de la réminiscence. Sans ces préjugés ils eussent compris mon système, parceque rien n'est plus aisé à comprendre. Imaginez-vous deux pendules dont l'une va par poids & l'autre par ressorts. Elles sonnent ensemble les quarts, les demys, les heures, & n'ont aucun besoin d'être montées, parceque leur divin artisan les fait jouir du mouvement perpétuel. Or l'harmonie qui se fait sentir entre ces deux pendules, qui marquent également les heures & sonnent toujours en même tems, cette harmonie, dis-je, regne dans l'universalité des êtres qui concourent au concert de l'univers, & éclate d'une manière admirable & extraordinaire, dans les substances mixtes & animées, telles que sont celles de l'homme & de la brute. Mon système a cela de propre, qu'il explique tous les phénomènes de la nature & qu'il pare à toutes les objections. Prenons pour exemple l'abeille. Son corps est la pendule A, qui va par

Point du tout, répondrai-je. Ce qu'il y a d'inintelligible dans les hypothèses des meilleurs philosophes, c'est l'influence réciproque de l'ame sur le corps, & du corps sur l'ame. C'est une chose inexplicable & incompréhensible. Or mon seul système sauve le reproche de cette incompréhensibilité. Vous l'attaquez en disant qu'une force aveugle ne se modifie pas, je pense comme vous, & pour bien dresser votre batterie, il vous falloit prouver qu'une force aveugle ne pouvoit être modifiée, quand on feroit intervenir une intelligence infinie. Mais il eut été trop aisé de là détruire cette batterie par l'existence de la vertu motrice & aveugle des ressorts d'une pendule, qui n'a jamais eu de leçon pour bien marquer les heures, & qui cependant les marque très-exactement.

Ce qui augmente la difficulté, ajoute-t-il, est qu'une machine humaine contient un nombre presque infini d'organes, & qu'elle est conti-

tinuellement exposée au choc des corps qui l'environnent, & qui par une diversité inombrable d'ébranlements existent en elles mille sortes de modifications. Le moyen de comprendre qu'il n'arrive jamais du dérangement dans cette harmonie préétablie, & qu'elle aille toujours son train pendant la plus longue vie des hommes, non-obstant les variétés infinies de l'action réciproque de tant d'organes les uns sur les autres, environnés de toutes parts d'une infinité de corpuscules tantot froids, tantot chauds, tantot secs, tantot humides, toujours actifs, toujours piquotans les nerfs, ou de cette manière-ci, ou de celle-là. Je veux que la multiplicité des organes & la multiplicité des agens internes soient un instrument nécessaire de la variété presque infinie des changements du corps humain : mais cette variété pourra-t-elle avoir la justesse dont on a besoin ici ? ne troublera-t-elle jamais la correspondance de

cēs

ces changements & de ceux de l'ame &c. C'est ce qui paroît, du tout impossible.

Cette objection est la foiblesse même, repliquerai-je, aujourd'hui comme du temps fabuleux du cahos, le froid & le chaud, le sec & l'humide, ne sont-ils pas aux prises dans un seul & même corps.\*

Les corps n'agissent-ils pas les uns contre les autres ? Ils ne suivent d'autres loix que celles du plus fort. Sans treve, sans accomodement, ils sont toujours en guerre ; qu'y a-t-il de plus grand que de balancer ces forces contraires & de les reduire à l'équilibre ? quoi de plus glorieux que de tirer l'ordre d'un desordre apparent ? c'est la gloire de l'être suprême. Pouvois-je donner une idée plus vraie & plus brillante de cette intelligence infinie qui embrasse l'univers, qui pouvoit tout & conduit tout à ses fins par des chemins surs, mais imperceptibles.

On

---

\* Ov. L. 15. metamorph.

On a beau , ajoute Bayle , faire bouclier de la puissance de Dieu , pour soutenir que les bêtes ne sont que des automates. Tout le monde hormis une partie des Cartésiens rejette cette supposition , & il n'y a point de Cartésien qui la voulut recevoir , si on la vouloit étendre jusques à l'homme , c'est-à-dire si l'on vouloit soutenir que Dieu a pû faire des corps qui feroient machinalement tout ce que nous voyons faire aux autres hommes. La nature des choses ne souffre point que les facultés communiquées à la créature , n'ayent pas nécessairement certaines limitations. Il faut de toute nécessité que l'action des créatures soit proportionnée à leur état essentiel , & qu'elle s'exécute selon le caractère qui convient à chaque machine. Car selon l'axiome des philosophes , tout ce qui est reçu se proportionne à la capacité du sujet. *Quidquid recipitur , ad modum recipientis recipitur.* Donc votre hypothèse est impossible,

puis-

puisqu'elle enferme de plus grandes difficultés que celle des automates. Elle met une harmonie continuelle entre deux substances qui n'agissent point l'une sur l'autre : mais si les valets étoient des machines, & qu'ils fissent ponctuellement ceci ou cela toutes les fois que leur maître l'ordonneroit, ce ne seroit pas sans qu'il y eut une action réelle du maître sur eux, il prononceroit des paroles, il feroit des signes, qui ébranleroient réellement les organes des valets.

Je vous réponds d'abord que vous supposez faux, en prétendant qu'il n'y a point de Cartésien qui osât dire que Dieu peut faire un automate, qui fasse machinalement tout ce que nous voyons arriver dans le corps de l'homme. Il faut rendre aux Cartésiens cette justice, c'est qu'ils sont conséquents dans leurs principes, dont l'automate corporel est une suite naturelle. Quant à la nature des choses, j'ai pénétré celle des substances,

stances, je suis remonté jusques aux premiers principes actifs & indivisibles, & je n'ai rien attribué à l'esprit ou au corps, qui ne fut essentiel à leur nature. Mais j'ai compris évidemment que l'un ne pouvoit agir sur l'autre. Quant aux corps, je suis fort éloigné de nier leur action réciproque, je n'ignore point que les valets n'ayent des oreilles, & à moins qu'ils ne soient sourds, ils entendent fort bien les sons qui frappent leurs organes. La clef de mon système puisqu'il faut le repeter, est que l'esprit ne peut agir sur le corps; or vous faites agir un corps sur un corps, vous sortez de la these, vous renversez tout l'état de la question, cela ne vous fait pas honneur.

Je vais mieux entrer dans votre hypothese, répliqua Bayle. Considerons à cette heure l'ame de César, qui est selon vous simple, indivisible, immatérielle, & comparons-la avec un atome entouré de vuide & qui ne rencontreroit jamais aucun  
autre



autre atome, la comparaison est très-juste : car d'un côté cet atome à une vertu naturelle de se mouvoir, & il l'exécute sans être aidé de quoi que ce soit & sans être retardé ou traversé par aucune chose : & de l'autre côté l'ame de César est un esprit qui a reçu une faculté de se donner des pensées, & qui l'exécute sans l'influence d'aucun autre esprit, ni d'aucun corps. Rien ne l'affecte, rien ne la traverse. Si vous consultez les notions communes & les idées de l'ordre, vous trouverez que cet atome ne doit jamais s'arrêter, & que la manière de son mouvement c'est la suite d'un axiome que vous approuvez, sçavoir qu'un corps qui est en repos sera toujours en repos, & que celui qui est en mouvement garde toujours ce mouvement ou ce changement, c'est-à-dire la même vitesse & la même direction, si rien ne survient qui l'empêche. Tout le monde connoit clairement que cet atome soit qu'il se meuve par une vertu innée,

née comme Démocrite & Epicure l'assuroient , soit qu'il se meuve par une vertu reçue du créateur, avancera toujours uniformement & également dans la même ligne, sans qu'il lui arrive quelque fois de se détourner à droite ou à gauche, ou de reculer. On se moqua d'Epicure lorsqu'il inventa le mouvement de déclinaison. Il le supposa gratuitement pour tâcher de se délivrer du labyrinthe de la fatale nécessité de toutes choses, & il ne pouvoit donner aucune raison de cette nouvelle partie de son hypothèse; elle choquoit les notions les plus évidentes de notre esprit; car on conçoit clairement qu'afin qu'un atome, qui aura décrit une ligne droite pendant deux jours, se détourne de son chemin au commencement du troisième jour, il faut ou qu'il rencontre quelque obstacle, ou qu'il lui prenne quelque envie de s'écarter de sa route, ou qu'il renferme quelque ressort qui commence à jouer en ce moment-là.

L

La

La premiere de ces raisons n'a point de lieu dans l'espace vuide. La seconde est impossible, puisqu'un atome n'a pas la vertu de penser. La troisieme est pareillement impossible dans un corpuscule absolument un. Faisons quelque usage de tout ceci.

L'ame de César est un être à qui l'unité convient, au sens de rigueur. La faculté de se donner des pensées, est selon vous une propriété de sa nature, elle l'a reçue de Dieu, quant à la possession & quant à l'exécution. Si la premiere pensée qu'elle se donne est un sentiment de plaisir, on ne voit pas pourquoi la seconde ne fera pas aussi un sentiment de plaisir, car lorsque la cause totale d'un effet demeure la même, l'effet ne peut pas changer. Or cette ame au second moment de son existence, ne reçoit pas une nouvelle faculté de penser, elle ne fait que retenir la faculté qu'elle avoit au premier moment, & elle est aussi indépendante du

du concours de toute autre cause au second moment qu'au premier. Elle doit donc reproduire au second moment la même pensée qu'elle venoit de produire. Si vous m'objectez qu'elle doit être dans un état de changement , & qu'elle n'y seroit point dans le cas que j'ai supposé ; je vous reponds que son changement fera semblable au changement de l'atome. Car un atome qui se meut continuellement sur la même ligne , acquiert dans chaque moment une nouvelle situation , mais qui est semblable à la situation précédente. Afin donc qu'une ame persiste dans son état de changement , il suffit qu'elle se donne une nouvelle pensée semblable à la précédente. Ne la tenons pas si à l'étroit , accordons lui la métamorphose des pensées , mais pour le moins faudra-t-il que le passage d'une pensée à une autre renferme quelque raison différente. Si je suppose que dans un certain instant , l'ame de César voit un arbre qui a des fleurs & des feuilles , je puis concevoir que tout

aussitôt elle fouhaite d'en voir un qui n'ait que des feuilles, & puis un qui n'ait que des fleurs, & qu'ainfi elle se fera successivement plusieurs images qui naîtront les unes des autres : mais on ne sçauroit se représenter comme possibles, les changements bizarres du blanc au noir, & du oui au non, ni ces sauts tumultueux de la terre au ciel, qui sont ordinaires à la pensée de l'homme. On ne sçauroit comprendre que Dieu ait pu mettre dans l'ame de César le principe que je m'en vais dire. Il lui arriva sans doute plus d'une fois d'être piqué d'une épingle tandis qu'il étoit, il fallut donc que son ame se modifiât elle-même d'un sentiment de douleur, immédiatement après les perceptions agréables de la douceur du lait, qu'elle avoit eues deux ou trois minutes de suite. Par quel ressort fut-elle déterminée à interrompre ses plaisirs, & à se donner tout d'un coup un sentiment de douleur, sans que rien l'eût averti

de

de se préparer au changement , ni qu'il se fut rien passé de nouveau dans sa substance ?

Que vous êtes verbeux ! répliqua Leibniz : On vous a encore fait ce reproche avec raison. Vous depaysez votre lecteur , & vous l'égarez ; vous vous étendez sur les loix du mouvement , je les connois aussi bien que vous , & elles s'observent mieux dans mon système que dans tout autre. Sachez donc que tous les mouvements du corps de César , furent l'effet & la suite nécessaire du mécanisme , & de l'harmonie pré-établie entre ce corps & les autres corps de l'univers. Lorsqu'il étoit ne devoit-il pas recevoir une impression toute différente de celle qu'il éprouvoit , lorsqu'il étoit piqué ?

D'un autre côté l'ame a le pouvoir de se modifier : elle tire de son fonds des pensées différentes : & ces sauts de la terre au ciel & du ciel à la terre , sont l'appanage de toute ame humaine : Vous ne devez point

être surpris de ce que nous sentons  
& éprouvons au dedans de nous  
mêmes,

Ainsi toute la difficulté se réduit  
à sçavoir comment est-ce que l'ame  
de César a passé du blanc au noir ,  
d'un sentiment de plaisir, à un sen-  
timent de douleur, précisément lors-  
qu'on est venu à piquer l'enfant qui  
têtoit. Apprenez donc que le corps  
de César devoit représenter par ses  
mouvements , tout ce qui se passoit  
dans l'ame de César : & de même  
cette ame par ses différentes pensées,  
devoit représenter tous les mouve-  
ments & les impressions diverses que  
le corps de César recevoit. C'est  
en quoi consiste l'harmonie prééta-  
blie. Si le corps de César qui avoit  
une correspondance harmonique avec  
les autres corps de l'univers, n'en  
eut point eu avec l'ame de César, il  
n'y auroit point eu d'union. Donc  
l'union du corps & de l'ame consiste  
uniquement dans leur correspondance  
réciproque. Donc les mouvements  
du

du corps doivent concorder avec les sentiments de l'ame, & les sentiments de l'ame avec les mouvements du corps. Donné si les impressions sont différentes, les pensées le doivent être aussi. Quelle sagesse quelle puissance de l'être suprême, d'avoir assorti des automates de genres si différents !

J'ai mis, Messieurs, sur la scène deux grands gladiateurs de plume, & vous avez eu le plaisir de les voir combattre. Bayle à mon avis n'a pas su réduire son antagoniste : ainsi permettez-moi de pousser quelques bottes à Leibniz. Quelle folie, dit Lucrece, d'associer le mortel avec l'immortel, & de se figurer qu'ils puissent s'accorder & agir mutuellement ensemble. Car est-il rien de plus différent, de plus distinct & de plus contraire que l'union d'une substance périssable avec une substance immortelle ? Le moyen que ces deux natures s'allient pour supporter de concert mille accidents funestes.



Je n'ai garde, dirai-je à Leibniz, de vous attribuer l'impiété du sentiment de Lucrece : il me suffit que ce poëte ait remarqué bien longtemps avant vous, que l'immortel & le mortel ne pouvoient s'accorder & agir mutuellement ensemble. Par conséquent votre système perd de ce côté-ci, la grace de la nouveauté.

Vous avouez que l'ame de César étoit une substance immortelle, & son corps une substance périssable ; vous niez avec Malebranche & les Cartésiens, toute réelle influence d'une substance sur l'autre : & ce qui vous est particulier, c'est que les mouvements du corps & les pensées de l'ame, sont préétablis de manière que l'automate corporel pourroit subsister sans l'automate spirituel, de même que la pendule *A*, peut subsister sans la pendule *B*.

Or j'ai bien des choses à vous dire & je vais commencer par la plus affligeante. C'est que votre hypothese n'est point nouvelle.

Ignor-

Ignorez-vous que Descartes a effectué ce que vous ne faites que supposer, apprenez donc que Descartes s'étant avisé un jour de prendre une certaine prise \* de tabac, son ame s'envola de son corps, & s'étant élevée bien au-dessus du concave de la lune, elle penetra jusques dans les tourbillons de Mars, de Venus & de Mercure. Elle prit tant de plaisir à voir que ces tourbillons étoient faits de la même manière qu'il l'avoit imaginé, qu'elle s'arrêta un peu trop longtems, & étant venuë rejoindre son corps, elle le trouva dans un piteux état : mais il sçût remédier à cet inconvénient : car lorsque son ame prit envie (ce qui arriva bientôt après) d'aller visiter Jupiter & Saturne, il mit un petit négre auprès de son corps, pour le nourrir & en avoir soin.

Vous avez apparemment, dirai-je à Leibniz, fumé du même tabac que Descartes avoit pris par le né ;

L 5

&

---

\* Voyage du monde de Descartes.

& la pipe à la bouche vous nous débitez d'un ton magistral & très-sérieusement, des choses qui ne peuvent passer que pour un pur badinage.

Mais ne badinons plus ; il nous faut un système qui explique l'union essentielle & substantielle du corps & de l'ame de César. Or selon votre hypothèse le corps & l'ame de César étoient unis comme le sont votre pendule A, & votre pendule B. Donc l'union du corps & de l'ame de César n'étoit qu'accidentelle. Vive Aristote & ses principes !

Que n'ai-je ici, Messieurs, la volubilité de langue de Mr. l'Officier, & l'éloquence de Mr. de Noulli, pour faire triompher la vérité & vous bien développer le sentiment d'Aristote !

Il y a, Messieurs, selon le prince des philosophes, trois principes de génération, la matière, la forme, & la privation. Mais la matière étant le fourreau de la forme selon  
Aver-

Averrôes , celle-ci est la plus noble,

Il faut bien remarquer que cette forme entre dans le composé en qualité de reine, & que cette reine traîne à sa suite un nombreux cortège de qualités, pour composer sa cour, & la servir en cas de nécessité.

Car la forme ayant rendu la matière miel, & miel de Narbonne, le plus exquis de tous les miels, & sachant que malgré cela cette matière a un appetit défordonné pour devenir vinaigre ; ( si la vilaine ) cette forme dis-je, n'a-t-elle pas besoin de qualités qui l'ébrançonnent & de facultés qui la deffendent ? \* Il faut que les formes, dit Malebranche, soient toujours sur leurs gardes de peur d'être surprises ; qu'elles travaillent continuellement à leur conservation, à étendre leur domination sur les matières voisines & à pousser leurs conquêtes le plus avant qu'elles pourront : parceque si elles étoient sans force, ou si elles manquoient d'agir, la matière

re-

---

\* L. I. C. 15.

recevroit à bras ouvert d'autres formes, plus vives & plus gaillardes. Il faut donc que les formes combattent toujours, & qu'elles nourrissent des antipathies & des haines irréconciliables contre les formes ennemies, qui ne cherchent qu'à les détruire.

Que s'il arrive qu'une forme s'empare de la matière d'une autre : que la forme de cadavre, par exemple, s'empare du corps d'un chien : il ne faut pas que cette forme se contente d'annéantir la forme du chien, il faut que sa haine se satisfasse dans la destruction de toutes les qualités, qui ont suivi le parti de son ennemie. Il faut aussitôt que le poil du cadavre soit blanc, d'une blancheur de création nouvelle, que son sang soit rouge, d'une rougeur qui ne soit point suspecte : que tout ce corps soit couvert & investi de qualités fideles à leur maîtresse, & qu'elles la défendent selon le peu de force qu'ont les qualités d'un corps mort, qui doivent

doivent bientôt périr à leur tour ; mais parcequ'on ne peut pas toujours vaincre , & qu'il faut un hôpital pour les qualités blessées, le feu , par exemple, éteint par l'eau, va par sa légèreté au concave de la lune, perdre sa chaleur, se reposer & ne plus bruler.

Que de conséquences, Messieurs, vont sortir de l'existence des qualités ! il me semble que la nature se dévoile à mes yeux. La mer souffre-t-elle le flux & le reflux ! c'est par une qualité flative & reflative. Le fené purge-t-il ? c'est par une qualité detersive. L'aiman attire-t-il le fer ? c'est par une qualité attractive. C'est sur cette dernière qualité qu'est fondé tout le système de Newton.

Venons aux définitions qui sont les principes de toutes les sciences. Que les définitions d'Aristote sont claires ! qu'elles sont belles !

La forme est l'acte premier de la matière. La vie est l'acte du corps organisé, qui a la vie en puissance.

H

Il faudroit , Messieurs , des volumes pour expliquer tout le sens que renferme ces définitions. Aussi Hermolaüs Barbarus se donna-t-il au diable , pour avoir de lui la pleine & entière signification du mot, acte, dans la définition que je viens de vous donner de la vie.

Qu'on vienne à me demander , l'ame des bêtes est-elle corps ou esprit ? je répondrai qu'elle n'est pas matière : mais comme matière : qu'elle n'est pas esprit : mais comme esprit : D'où il suit évidemment qu'elle tient le milieu entre le corps & l'esprit.

Si on veut sçavoir où réside cette ame : je dirai que c'est dans le cerveau.

Il en est qui ont mis l'ame de la bête dans le cœur, & ils se sont exposés à la risée publique, pour n'avoir pas suivi Aristote. En effet on a vu des brebis, a qui on avoit arraché le cœur, s'échapper des mains des sacrificateurs & courir hors du temple.

Je

Je vous prie, Messieurs, de renouveler ici votre attention : il y a deux sortes de connoissances ; les unes sont spirituelles, les autres sensibles. C'est sur elles que roule mon système, & la distinction de l'ame de l'homme d'avec celle de la bête.

\* La connoissance spirituelle est une perception intime, par laquelle nous appercevons tellement un objet, que nous-nous appercevons de cela-même. Au lieu que la connoissance sensible est une perception intime qu'a le chien, par exemple, de la faim ; par laquelle perception, il apperçoit tellement qu'il a faim, qu'il ne s'apperçoit pas de cela-même. Quand donc je m'apperçois d'une rose en la voyant, je la vois de telle sorte que je puis dire en moi-même, oùi je la vois, & je connois cela-même que je l'apperçois. Quand un chien au contraire apperçoit du pain, il ne connoit pas cela-même, qu'il apperçoit. On peut donc voir  
sans

---

\* V. le P. Pardies.



sans s'en appercevoir. Cela est indubitable & nous l'éprouvons souvent.

Archimede bien éveillé est dans son cabinet, lorsque le soldat romain entre enfin dans Syracuse. La ville est mise au pillage, un soldat pénètre dans le cabinet du mathématicien ; celui-ci appliqué à un théorème, étoit tellement absorbé dans cette considération, qu'il entendit du bruit, car il n'étoit pas sourd ; sans s'en appercevoir, & ayant les yeux ouverts, il vit le soldat qui lui perça le sein, sans s'appercevoir qu'il le voyoit. Il le vit sans doute, puisqu'il n'étoit pas aveugle comme Homere. Donc on peut voir sans s'en appercevoir.

Il y a donc dans l'homme des connoissances intellectuelles, réflexives : mais aussi des sensibles, telles qu'on doit les admettre dans les bêtes. Donnez, par exemple, un roman à une jeune fille ; elle le lira, verra les lettres qui composent les mots, remarquera la figure de ces  
let-

lettres , & les distinguera les unes des autres, mais elle sera si attentive à ces aventures de galanterie, qui gatent l'esprit & corrompent le cœur de la jeunesse , que sans attention aux lettres , elle ne pourra dire si le livre est bien ou mal imprimé.

Donc il y a des occasions où nous pouvons nous rendre compte à nous-même de ce que nous appercevons. Donc il y a une perception qui ne nous fait point appercevoir , que nous appercevons.

Je ne vous renverrai pas, Messieurs , à l'ouvrage du P. Pardies , parceque son livre de la connoissance des bêtes doit être un livre deffendu parmi les vrais Péripatéticiens. Le traître ! il a commencé par exposer le sentiment de Descartes , il a mis dans un beau jour les raisons qui établissent ce système , & il les a aussi bien fait valoir qu'un Cartésien auroit pu faire. En débutant comme il a fait , il prévient l'esprit, qui suit ordinairement la première impression

M

qu'il

qu'il reçoit. Je l'ai éprouvé moi-même, j'ai manqué d'être séduit & de croire que Descartes raisonnoit mieux qu'Aristote. J'en fais ma confession, & depuis ce tems-là, j'ai soutenu *unguibus & rostro*, & je soutiendrai devant qui l'on voudra, que ce livre doit être brulé, & que son auteur est un transfuge, un renegat, un apostat.

Je vais maintenant expliquer le plus clairement du monde les opérations les plus surprenantes des animaux.

Un chien voit son maître & il le connoit. C'est parceque tout objet produit son image dans le lieu où il est, & dans toutes les parties de l'air qui avoisinent ce lieu, de manière que cette image vient se peindre dans la retine de l'œil. On appelle cette image espece intentionnelle, ou espece impressée. Mais le maître du chien a beau envoyer à la ronde & jusqu'aux yeux de son chien son espece impressée, le chien ne verra

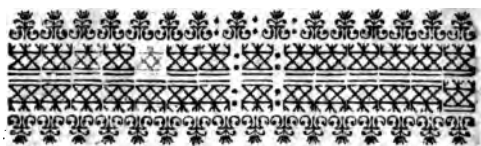
verra pas encore. Que faut-il donc de plus ? il faut sçavoir que l'especte impressé est une peinture morte, dont l'esprit doit tirer une espece expresse qui rendra le chien formellement voyant, par une vision formelle ; vision immanente, vision mentale. Donc l'ame du chien après avoir mûrement considéré l'espece impressé & l'avoir animée, vivifiée, subtilisée, elle en tire l'espece expresse qui, . . . . ici l'Officier fit un éclat de rire, qui mit fin à l'entretien ; il se faisoit déjà tard & on convint de se rassembler le lendemain. Soit que les idées de notre Péripatéticien commençassent à s'embrouiller ; soit que son maître Aristote ne lui eut point enseigné tout ce qu'il auroit souhaité de sçavoir en cette matière. Il ne se fâcha pas, & il se contenta de dire que la doctrine de son maître ne pouvoit être expliquée que dans une langue sçavante : que la françoise étoit trop-molle & trop-lâche pour atteindre au sublime des idées

d'Aristote, & que si jamais il lui ar-  
rivoit de parler sur ces matières, il  
ne le feroit qu'en latin, ou en grec.

*Grais ingenium, graïs dedit ore rotundo  
Musa loqui.*



TROI-



### TROISIEME ENTRETEN.

**L**e lendemain tout le monde étant assemblé, Monsieur Stroubler ancien Conseiller & Bourguemestre prit la parole, & dit à l'Officier & au Péripatéticien avec cette politesse qui lui est ordinaire : Messieurs, je n'entreprendrois pas de parler après vous, s'il n'y avoit point de milieu entre vos sentimens, point de troisième parti à prendre. Ainsi mon dessein n'est pas de vous critiquer, mais de vous reconcilier.

Quelque difficulté que je sente à louer une personne en face, je ne puis m'empêcher de dire que Monsieur l'Officier a parlé avec beaucoup de netteté & de clarté, sur une matière obscure par elle-même & très-

difficile à manier. Il y a même sçu repandre à-propos le sel de l'érudition & a montré une finesse d'expression peu ordinaire au langage de la philosophie.

Ce seroit assurément une témérité pour moi que d'entrer en lice avec un Cartésien & un Cartésien orateur, en voulant combattre tous ses sentimens. J'adopte donc votre mécanisme, & je le crois la cause des actions les plus surprenantes des animaux. Mais j'y joins une ame pour être le principe des actions les plus ordinaires des brutes. De cette manière je ne me brouille point avec Mr. l'Aristotélicien : sa secte est trop-nombreuse & j'aurois affaire à trop - forte partie. Plus hardi que Aristote, je donne plus de perfection à cette ame ; je la soutiens spirituelle : & par ce moyen je ne prête plus le flanc à des difficultés insurmontables.

Soyons , Messieurs , de bonne composition. Vous sçavez qu'il en coûte toujours un peu pour acheter la  
la

la paix. Ne doit-il donc pas vous en coûter quelque chose, pour trouver la vérité.

Vous sçavez, Messieurs, qu'on écrit des lettres en chiffre. Quel art ! quelle peine pour les déchiffrer ! je propose une récompense à celui qui me donnera le sens d'une lettre en chiffre qu'on m'a écrite. Celui-ci m'en explique le quart, cet autre le tiers, un troisieme donne un sens complet à toute la lettre. C'est donc ce dernier qui a trouvé la clef & qui merite la récompense.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas.*

Or on peut comparer la nature à un chiffre. Donc l'hypothèse qui rend raison de tous les phénomènes, est la seule vraie.

En effet la liaison d'un effet avec une cause qui ne l'explique point, prouve la non-existence de cette cause, si la cause exposée n'explique pas les phénomènes connus. S'ils ne se réunissent pas tous à ce principe comme autant de lignes dans

M 4 un



un centre commun : Si nous pouvons imaginer un autre principe, qui rende raison de tous les phénomènes, nous devons le saisir. Voilà un point fixe de certitude que l'esprit humain doit embrasser ; Parcequ'il est impossible que notre esprit demeure en suspens , lorsque pour se déterminer, il y a raison suffisante d'un côté, & qu'il n'y en a point de l'autre.

Si nous-nous trompions en raisonnant de la sorte, Dieu lui-même seroit la cause de notre erreur. Appliquons ce principe à plusieurs sujets, & nous en reconnoîtrons la solidité & la fécondité.

On nous parle du nouveau monde que nous n'avons jamais vû. C'est une nouvelle découverte qu'on a fait, mais n'est-ce point un mensonge qu'on a voulu accréditer ? l'homme est naturellement menteur & crédule. Mille erreurs populaires qui ont vogue ne le prouvent que trop. Peut-être qu'il n'y a ni nouvelle  
France

France, ni nouvelle Angleterre. Il y a ici un Zero de probabilité contre l'existence du nouveau monde.

D'un autre côté, je vois des cartes de l'Amérique faites par Sainson, de l'Isle &c. qui s'exposent & se vendent publiquement, qui marquent les limites de différents royaumes, ou l'Anglois & le François sont intéressés, & ces cartes sont applaudies sans aucune contradiction. Je lis l'histoire d'Espagne aujourd'hui si dépeuplée, & si peuplée du tems des Romains, & j'apprends qu'elle s'est épuisée d'hommes, parcequ'elle a chassé les Sarrazins, & qu'elle envoie des colonies en Amérique. Les gazettes publiques ne parlent que des galions qui arrivent à Cadix de l'Amérique.

J'apprends d'ailleurs que nous allons avoir guerre sur terre & sur mer, à cause des intérêts divers du François & de l'Anglois dans l'Amérique. Les nouvelles publiques en retentissent ; mille bouches ouvertes,

mille écrits m'en assurent. Donc il y a un nouveau monde. Pourquoi? parceque ce ramas de gazettes, de nouvelles, de témoignages, d'indices, de monuments, de mouvements, n'a d'autre raison de son assemblage, d'autre principe qui les lie, d'autre cause qui les puisse expliquer, que la vérité même de l'existence de l'Amérique.

Passons du monde moral au monde physique. Là les faits étoient invisibles, ici les effets de la nature sont visibles, mais les causes en sont cachées. Cependant dans la physique comme dans l'histoire on a la même règle de certitude, sçavoir la liaison des effets & des phénomènes avec une cause qui les explique tous: je vois entrer un homme dans ma chambre, il me saluë, s'approche de ma cheminée, se chauffe, & s'en va. Je n'ai point encore de certitude que cet inconnu ait une ame semblable à la mienne.

Ce même homme revient un quart d'heure

d'heure après, il s'approche de mes tablettes, y prend quelques livres qu'il parcourt des yeux, examine mes tableaux & mes estampes, s'arrête à ce qu'il y a de meilleur, enfin il me parle, il juge des livres & des tableaux qu'il a vus, répond à ce que je lui dis. Je ne doute plus que ce ne soit un homme, j'en ai une certitude morale. Pourquoi? c'est que les démarches de cet homme ont une liaison physique avec une cause, qui les explique. Or il n'y a que l'ame qui les puisse expliquer toutes. Donc je suis certain que cet homme a une ame comme moi, sans cela Dieu me tromperoit.

Or ce même argument qui nous démontre l'existence des ames humaines, sert de preuve à l'existence de l'ame des bêtes. En effet les mouvements spontanés des animaux, leur variété étonnante : tout nous donne l'idée d'un principe immatériel & sensitif.

Quand

Quand j'observe, dit Mr. Boullier, \* les jeux de l'aiman, sans en connoître la vraie mécanique, il m'est aisé de comprendre qu'ils résultent de quelque loi du mouvement, fondée sur la nature des corps: je regarde ces jeux comme une des scènes du grand spectacle de la nature; je ne suis point tenté de les rapporter aux caprices de quelque génie. Ces mouvements composés, mais uniformes & réguliers, paroissent évidemment tenir au branle de la machine universelle, je n'ai nul besoin d'admettre une sorte d'ame dans cet aiman pour le diriger, . . . mais quand je vois dans un animal des mouvements irréguliers, arbitraires, détachés les uns des autres: mais pourtant liés d'une manière intime, avec les sentiments, les besoins, les vûes, les intérêts qu'auroit une ame supposée hôtesse de son corps: quand je vois qu'une telle ame intéressée à produire toutes ces actions, est un centre qui les lie, un principe qui

---

\* P. 150. T. 1.

qui tout d'un coup me les explique, je conclus que cette ame en est la vraie cause & qu'elle existe par conséquent.

Cette vie, dit le Pyrrhonien, est un songe, les hommes que je vois, peuvent être des automates ou même des phantômes : il en est de même de la terre, du soleil ; tout cela n'est qu'un jeu de mon imagination : je ne suis sûr que de mon existence, & il est possible que hors de moi, rien n'existe dans l'univers.

Pour répondre au sceptique, je commencerai par lui dire que la pure possibilité ne prouve rien. Je lui accorde qu'il est possible qu'il n'y ait point de terre, mais en même tems il doit m'accorder qu'il est possible qu'il y en ait une. Nous voilà à deux de-jeu. Si à cette possibilité égale de deux côtés, je joins un seul degré de probabilité pour l'existence de la terre, je fais pencher la balance de mon côté : & si le sceptique n'ayant à alleguer que la pure pos-

possibilité, je viens à ajouter deux, trois, cinquante degrés de probabilité pour l'existence du soleil, de la terre, il faut avouer que j'arrive par ce moyen à la certitude. Il y a donc des vérités, qui sans être évidentes ou nécessaires par elles-mêmes, sans appartenir à la géométrie ou à la métaphysique, viande creuse pour le commun des hommes, ne laissent pas que d'être susceptibles de certitude. Ce sont des vérités contingentes, & ces vérités sont fondées sur un nombre de preuves, qui séparées ne sont point infailibles : & qui ramassées se fortifient tellement l'une l'autre, qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour condamner d'extravagance quiconque y résisteroit. Il y a donc, dit Mr. Paschal, des choses non démontrées, plus certaines, pour ainsi dire, que des démonstrations. Je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour voir le soleil, la terre, des villes & des campagnes : je rencontre des corps mous & durs, doux & amers,

je

je les reconnois & les distingue par le tact & le goût : ces corps font impression sur le mien : je ressens à leur occasion de la douleur ou de la joye : tantôt j'éprouve la faim, tantôt la soif : j'ai en même tems mal à la tête & à l'estomach, & ces maux sont aussi différens que le sont ces parties. Cet accord des impressions & des sensations me fournit bien des degrés de probabilité, pour l'existence des corps.

Il y a plus : Outre les corps brutes, comme la pierre, outre les plantes, les arbres, & les bêtes ; je rencontre des animaux à figure humaine, qui voyent ce monde avec les mêmes yeux que je le vois. Mêmes perceptions, mêmes sentiments, même admiration dans eux comme dans moi. On parle d'une éclipse de soleil, les anciens les ont reconnues ; il y a donc un soleil, une terre, une lune. Si nous - nous trompions, Dieu lui-même nous tromperoit. Dieu qui est la cause universelle,  
pren-



prendroit la place de ces causes particulières, que les phénomènes indiquent, & se cacheroit à plaisir derrière le rideau du spectacle de la nature, pour nous faire illusion. Mais ne craignons rien, Dieu ne sauroit nous tromper. C'est une vérité fondamentale reconnue évidemment par les philosophes & par le commun des hommes, qui admettent mille choses fondées sur ce principe, quoiqu'ils y fassent fort peu d'attention.

Donc la certitude morale, si on veut la résoudre dans sa dernière analyse, remonte jusques à des axiomes métaphysiques, jusques à des principes évidents, savoir l'existence d'un Dieu, sa véracité & la proportion naturelle des effets aux causes.

Il s'éleve ici une question curieuse, savoir si un athée est assuré qu'il y ait des corps ? Il est hors de doute qu'un athée sçait que deux & deux font quatre, & que les trois angles d'un

d'un triangle sont égaux à deux droits ; il peut donc connoître avec certitude toutes les vérités mathématiques. Mais il croit qu'il y a des corps sur le rapport de ses sens. Il fait consister avec Epicure toute sa béatitude à les satisfaire : & je pretends qu'il raisonne très-inconféquemment. Il ne songe pas que lorsqu'il nie l'existence d'un Dieu & qu'il croit celle des corps, il tombe dans une contradiction manifeste. Qu'il approfondisse les motifs de ce dernier jugement, ils le porteront à condamner le premier, car sans la vérité de l'existence d'un Dieu sage & vrai, il ne sçauroit se démontrer qu'il y ait des corps. Il cessera donc d'être athée, s'il veut être philosophe : & s'il persiste dans l'athéisme, il ne peut passer que pour un fol.

A la lueur des principes lumineux que j'ai établis, je decouvre un monde corporel & un monde spirituel. Je suis certain de l'existence des corps & de celle des esprits, ou

N

des

des êtres intelligents , & je rends raison de tous les phénomènes.

Suivons & appliquons nos principes , & faisons les servir à prouver l'existence d'une âme dans les brutes.

Il faut d'abord poser pour fondement de notre certitude , la bonté & la sagesse du Créateur. Dans l'établissement de certaines loix générales & dans sa constance à les maintenir.

Quelque variété que le Dieu de la nature ait mis dans ses ouvrages , nous y voyons un ordre , une certaine règle , qui soumet tout à des loix invariables , de manière que chaque plante , chaque animal produit son semblable , & que les mêmes effets , naissent ordinairement des mêmes causes. Par exemple , une loi générale règle la propagation des espèces. Un pommier produit un pommier , & ne produira jamais un cep de vigne. On ne voit point naître la colombe d'une aigle.

En conséquence de cette loi ,  
lorsque

lorsque je vois un animal à figure humaine, je crois avec probabilité que c'est un vrai homme.

Donc si le corps de l'homme a été fait pour loger une ame, pourquoi celui de la bête organisé comme il l'est, n'auroit-il pas la même fin ?

Mais si de la forme des membres de la brute, & de la ressemblance de son corps avec le nôtre, nous passons à la structure intérieure de ce corps, nous acquerrons plusieurs degrés de probabilité, & nous arriverons par une nouvelle route à la même vérité, savoir celle de l'existence d'une ame dans les brutes.

En effet les bêtes ont des yeux, des oreilles ; or la structure de ces parties est telle, que si le créateur avoit voulu unir une ame à ce corps, il ne l'auroit pas construit autrement. Donc cette structure dans les bêtes, étant semblable à celle de mon corps, que Dieu a fait pour mon ame, j'en conclus que Dieu qui ne fait jamais rien d'inutile, a donc donné une ame aux bêtes. N 2      Donc

Donc si le corps de l'homme est fait pour son ame, celui des bêtes si semblable, est aussi fait pour une ame. Si les organes des sens nous sont nécessaires pour la sensation, de pareils organes indiquent dans la brute un principe sensitif.

Raisonnons donc sur le but de ces moyens comme nous faisons sur les effets par rapport à leur cause, \* & disons que comme une combinaison de phénomènes, prouve l'existence d'une cause, qui en les expliquant les réunit tous autour de soi : de même un composé de moyens, nous decouvre avec certitude, quelle est la fin qu'on s'y propose, par les justes proportions qu'il a avec cette fin.

Qu'on y prenne garde ; si je raisonnois ainsi : † la bête ressemble à l'homme, elle a comme lui une tête, des pieds, des yeux, des oreilles, donc elle pense, l'argument seroit  
pi-

---

\* P. 178. I. T.

† P. 184. T. I.

pitoyable : mais le mien revient à ceci : la fameuse horloge de Strasbourg est faite pour marquer les heures , ma pendule l'est donc pour les marquer aussi.

Donc si les hommes avec qui je vis ont une ame semblable à la mienne, les bêtes en ont une aussi, quoique d'un ordre différent. Les mêmes principes amènent ces deux conclusions.

Monsieur Boullier a fort bien prévu une objection qu'on lui peut faire. Rien, dira-t-on, n'est plus trompeur que cette manière de raisonner ; j'ai trouvé une cause qui explique les phénomènes , donc cette cause existe. . . . c'est ainsi que raisonnent les philosophes de différentes sectes. De-là les incertitudes de la physique : de-là l'origine du pyrrhonisme ; car on trouve des hypothèses toutes contraires , qui ont leurs deffenseurs. Cependant personne ne veut démordre de son sentiment , quoique la vérité étant in-

divisible, elle ne puisse se trouver dans des opinions contradictoires. De quel côté sera donc la vérité. ?

De celui, dit Mr. Boullier, \* qui a trouvé un principe simple, auquel tous les phénomènes se rapportent & se lient naturellement. Si donc une hypothèse explique les phénomènes, en produisant certains principes ; & si par un arrangement tout différent, on peut également les expliquer, c'est une marque de la fausseté de la première hypothèse. Il faut donc être sûr que l'arrangement supposé, explique tellement les phénomènes, qu'il peut seul les expliquer.

Car il ne peut y avoir deux raisons suffisantes, c'est-à-dire deux principes simples, qui soient de différents genres, & qui pourtant rendent également raison des phénomènes.

Pourquoi cela ? parce qu'il y a une proportion naturelle entre les causes & les effets, donc les effets, qui caractérisent une cause ne sauroient être

---

\* Pag. 100. Tom. I.

être produits par une cause d'un genre tout différent.

Donc il y a une ame dans les bêtes, laquelle est la cause de tous leurs mouvemens, & la seule raison qui explique les phénomènes : mouvemens spontanés & librement variés, indices de sentiment, symptômes de passion ; si les bêtes sont de pures machines, Dieu nous trompe, cet argument est le coup de mort pour l'hypothèse des automates.

\* Donc il y a une ame dans les bêtes, c'est-à-dire, il y a dans les bêtes un principe immatériel uni à leur machine, fait pour elle, comme elle est faite pour lui, qui reçoit à son occasion différentes sensations, & qui leur fait faire tant d'actions qui nous surprennent, par les diverses directions qu'elle imprime à la force mouvante, renfermée dans la machine.

Donc il est démontré que les bêtes ont une ame. Mais, direz-vous, n'est-on pas encore partagé sur le

N 4

pro-



problème de l'ame des bêtes ? C'est  
marque qu'on ne la point démontré.  
Il seroit alors certain, au lieu qu'il  
est toujours douteux. Il est aisé de  
répondre à cette difficulté, il n'y a  
qu'à distinguer ici l'homme & le  
philosophe.

Donnez-moi un homme qui ne  
soit qu'homme, il mettra du senti-  
ment & de la connoissance dans les  
bêtes. C'est un préjugé, une opi-  
nion, qui a pour soi le consentement  
du genre humain.

Mais est-on philosophe ? on affi-  
chera le bel esprit, on voudra briller  
par les paradoxes, on se fera une  
gloire de heurter de front les opi-  
nions populaires : il n'en faut pas  
davantage pour mettre en problème,  
la vérité certaine de l'existence de  
l'ame des bêtes.

Mais quelle est la nature de cette  
ame ? C'est ici où commence la diffi-  
culté : le cartésianisme a triomphé  
lorsqu'il n'a eu à combattre que de  
foibles ennemis, il étoit aisé de don-  
ner

ner la chasse aux qualités occultes, aux formes substantielles, à ces substances incomplètes tirées du sein de la matière. Et s'il n'y avoit pas un troisième parti à prendre entre Aristote & Descartes, ce dernier devoit l'emporter. Mais Loke a fait la découverte d'un monde intellectuel, je veux dire peuplé d'une infinité d'êtres intelligents, tous différens des anges & des âmes humaines. Je profiterai de cette découverte, mais je déclare d'avance que ma hardiesse ne va que jusques aux conjectures, \* & que je ne prétends point garantir la vérité du système que je me suis fait sur la nature spécifique de l'âme des brutes. Il m'a plu par sa seule vraisemblance.

Je dis donc que l'âme des bêtes est une intelligence. C'est un principe qui pense & qui sent. Tout sentiment est une perception & une pensée, il ne peut se trouver que dans un sujet qui se connoît soi-

N 5 même,

---

\* P. 15. T. 1.

même, c'est-à-dite dans un esprit, & par conséquent le sentiment ne peut se trouver dans la matière. Il y a contradiction, il y a impossibilité métaphysique que la matière sente. Donc l'ame des bêtes est un esprit. Je me la représente comme une substance immatérielle & intelligente : une substance pensante, en un mot un esprit qui n'a que des perceptions confuses, & dont l'activité est modifiée & réglée sur ces perceptions, \* c'est-à-dire qu'il a divers desirs confus, qui correspondent à la variété de ces sensations, & donc elles sont en quelque sorte l'objet.

Mais qu'est-ce que sensation ? Interrogez les anciens & les nouveaux philosophes, ils ne vous satisferont point pleinement sur cette question. On peut dire que les sensations sont les terres inconnues de la philosophie. Qu'il me soit donc permis d'y faire descente : je vous prie Messieurs, & je vous invite de me suivre ;  
 fi

---

\* V. P. 2. C. 6.

si vous voulez avoir la clef de mon système.

Je suppose d'abord que toute sensation est une perception, qui ne peut se trouver que dans un esprit : donc le corps qui ne connoît ni sa nature ni ses modifications, ni son existence, ne peut-être le sujet des odeurs, du son, d'aucune perception, qui est l'attribut de toute substance qui se sent & se connoît elle-même. Donc nous avons tort de transporter aux objets extérieurs ou aux organes de notre corps, les diverses sensations que nous éprouvons à leur occasion. Ces choses sont aisées & sont reconnues par les nouveaux philosophes. Mais la philosophie de nos docteurs finit-là. Il faut pousser plus loin nos recherches si nous voulons pénétrer la nature des sensations.

Je dis d'abord qu'il faut mettre une grande différence entre nos sensations & nos idées. Celles-ci sont claires, celles-là sont confuses. Je suis

suis le maître de mes idées , je les arrange à ma volonté, je les appelle, je les renvoye. Il n'en est pas de même des sensations, elles occupent mon ame malgré-moi, la lumière du soleil m'ébloût. Enfin les sensations sont inséparables des objets corporels, les corps en sont l'occasion, & sans les corps il n'y auroit point de sensation, qu'on doit bien distinguer non seulement des idées, mais aussi des actes de la volonté & des passions.

Qu'est ce donc que la sensation ?\*. C'est dirai-je un amas de petites perceptions indiscernables. Donc la sensation n'est pas une perception simple, comme le prétend Loke : j'ai la sensation du violet, c'est une perception confuse & composée du rouge & du bleu mélangés ensemble, mais indiscernables.

Passons de la vuë à l'ouïe. L'oreille est frappée agréablement dans la musique par différents tons, dont l'ac-

---

\* P. 85.

l'accord & le mélange nous ravissent. De la variété & de la multitude de ces tons, naissent autant de petites perceptions, qui se suivent dans notre ame si rapidement qu'elle ne peut les distinguer l'une de l'autre. Donc j'ai eu raison de dire que ces perceptions sont indiscernables : Donc les perceptions sont confuses : D'un autre côté nous distinguons fort bien , la sensation que nous éprouvons à l'occasion de la musique, de celle que nous ressentons en voyant des couleurs. D'où l'on peut voir & conclure évidemment, que dans nos sensations il y a quelque chose de clair, & quelque chose de confus & d'obscur.

Les sensations peignent à l'ame confusément & en petit, ce que les idées lui représentent en grand d'une manière distincte. En effet ces perceptions rapides, confuses, successives ne peuvent représenter qu'en petit les vibrations, par exemple, du tympan , & celles du nerf accoustique  
pro-



produites par un air ébranlé. On a recherché pourquoi certain assortiment de tons plait à l'oreille, juge souveraine de l'harmonie. On a voulu sçavoir les raisons de son plaisir, & deviner les motifs de ses jugemens, & on les a trouvés dans certaines proportions mathématiques & dans une harmonie de nombre. Je conclus de cette découverte, que le plaisir sensible que l'oreille goûte dans l'harmonie, est fondé sur le plaisir intelligible qu'excite dans l'âme l'ordre & la proportion des objets, lorsque même elle n'est que sentie ou confusément apperçue, dans une multitude d'idées indiscernables, par la rapidité de leur succession, & pour ainsi dire, par le peu d'espace que chacune d'elles occupe dans l'âme.

Conséquemment à cela, il faut dire que les sensations deviendroient idées, & que les idées deviendroient sensations, selon que leur nombre & leur rapidité viendrait à diminuer ou à croître, & que l'âme y seroit volon-

lontairement ou involontairement appliquée. \*

Cette petite digression que je viens de faire, va nous mettre tout d'un coup au fait de la question, que nous agitions sur la nature de l'ame des bêtes, & la différence de l'ame humaine.

On peut considérer notre esprit en lui-même. Dans cet état il a des idées claires, abstraites, universelles. On peut le considérer par rapport au corps, & alors il devient susceptible d'une infinité de modifications & de sensations, en un mot, notre ame a des idées claires & des sensations confuses, ce sont deux facultés qu'on ne sçauroit lui refuser : qui empêchera donc de supposer dans l'échelle des intelligences au-dessous de l'ame humaine, une espèce d'esprit plus borné qu'elle, & qui lui ressembleroit pourtant par un endroit : un esprit qui n'auroit que la seconde de ses facultés sans avoir

---

\* Par. 8. P. 2. C. 61.



avoir la première, qui ne seroit capable que d'idées indistinctes ou de perceptions confuses ? il n'aura que quelques traits de l'ame humaine, il fera son portrait en raccourci. Donc je puis dire par conjecture que l'ame des bêtes est un esprit qui a des sensations, & qui n'a que cela.

Donc l'homme ayant outre les sensations des idées abstraites, réfléchies, compréhensives, se trouve par là distingué de la brute, & bien au-dessus d'elle.

Enfin pour donner une idée de cet esprit, fait uniquement pour sentir & agir, je dirai qu'une ame purement sensitive, telle qu'est celle des brutes, voit les objets corporels sans discernement, sans idées distinctes, à peu près comme un enfant de six mois voit sa nourrice. L'homme commence par être ce qu'est la bête, & voici comme s'explique ce paradoxe, comment l'enfant destiné à aller infiniment plus loin que la bête, demeure un certain

tain tems fort au - dessous d'elle.  
C'est qu'il n'est point surprenant que  
l'animal le plus vil pris dans son  
état de perfection soit au-dessus , de  
ce que l'animal le plus noble paroît  
dans sa première ébauche. \*

Bayle a mené tambour battant le  
restaurateur des formes plastiques.  
Mr. Cudworth leur curateur & leur  
patron, ne put jamais répondre à cet  
argument du philosophe de Rotter-  
dam. Ou votre forme plastique que  
vous admettez pour expliquer par  
exemple l'organisation des animaux,  
ou cette forme, dis-je, a l'idée de  
ce qu'elle doit faire , ou Dieu la  
dirige. Dans ce dernier cas, vous  
adoptez l'hypothèse de Descartes,  
que vous vouliez combattre par vos  
qualités occultes.

Reste donc à dire qu'une forme  
plastique & aveugle, est la cause de  
ce chef-d'œuvre de la nature. -

Mais comment peut-il arriver  
qu'une cause destituée de connois-

O

fance

---

\* P. 141.

sance ait pû organiser un corps, où il y a un si bel ordre & un mécanisme si exact. \* Car puisque la plus chetive maison n'a jamais été bâtie sans une cause, qui en avoit l'idée & qui dirigeoit son travail selon cette idée, comment seroit-il possible qu'une forme aveugle & inanimée pût produire un ouvrage régulier, sans avoir aucune idée de ce qu'elle fait, & de l'ouvrage qu'elle veut produire : elle qui ne connoit pas seulement si elle a des forces, tant s'en faut qu'elle soit capable de les diriger.

Cet argument affommant pour les qualités occultes, les formes plastiques & la nature, le Dieu de Straton, ne touche ni de près ni de loin mon hypothèse. Bien éloigné d'admettre un agent inanimé, aveugle, matériel, je mets pour la forme de la bête, un esprit qui est susceptible de sensations & de perceptions : qui sent les impressions avantageuses ou  
nui-

---

\* Pensées div. T. 4.

nuissibles à la matière organisée à laquelle il est uni, & qui étant capable de remuer la matière, chasse & évite les sensations desavantageuses, pour s'appliquer aux sensations agréables.

Mais écoutons Mr. Boullier. \*

« Ce principe, ( dit-il, ) aura des  
 » desirs confus, exactement corres-  
 » pondants à ses perceptions confu-  
 » ses : ces desirs l'appliqueront aux  
 » sensations agréables, & lui feront  
 » faire effort pour se desappliquer  
 » des douloureuses. Supposons en-  
 » core que ces desirs & les efforts  
 » soient efficaces, qu'ils produisent  
 » dans le *sensorium* & par là dans la  
 » machine certains mouvements, ou  
 » propres à détruire ceux qui causent  
 » la sensation affligeante, ou pro-  
 » pres à entretenir & fortifier ceux  
 » qui excitent la sensation agréable.  
 » Ces desirs confus repondants aux  
 » sensations seront une multitude  
 » ou suite des petits efforts : ce se-  
 » ront des volitions imperceptibles,

O 2                    comme

---

\* P. 166. T. 2.

„ comme les sensations sont une suite  
 „ de petites idées, de mouvements  
 „ imperceptibles, aussi ces efforts se-  
 „ ront exactement analogues à ces  
 „ différentes suites de petites idées,  
 „ selon ce double but, ou de fuite,  
 „ ou de poursuite, qui se réunit  
 „ dans un seul, sçavoir l'intérêt ou  
 „ le bonheur de l'animal.

„ Il ne faut plus autre chose, si  
 „ ce n'est que le cerveau qui reçoit  
 „ les diverses impressions, soit dispo-  
 „ sé à mouvoir la machine d'une  
 „ manière propre à éviter la cause  
 „ de la douleur & à s'unir à celle  
 „ du plaisir. Il y aura dans tout  
 „ cela une merveilleuse harmonie,  
 „ & j'y vois peu de difficulté. Car  
 „ puisqu'un certain ordre de mou-  
 „ vements & d'impressions produit  
 „ dans l'ame des perceptions con-  
 „ fuses, parfaitement analogues à la  
 „ suite de ces mouvements ; pour-  
 „ quoi des desirs confus de l'ame,  
 „ qui correspondront à ces sensa-  
 „ tions, ne pourront-ils pas pro-  
 „ duire

„ duire à leur tour une suite réglée  
 „ de mouvements analogues à ces  
 „ desirs? ces desirs inséparables des  
 „ sensations, ne seront qu'une suite  
 „ rapide de petites volitions, comme  
 „ les sensations sont une suite de  
 „ petites idées, qui s'entresuccèdent  
 „ rapidement. „

Réunissons le mécanisme avec  
 l'action d'un principe immatériel &  
 soi mouvant, dès lors toutes les dif-  
 ficultés tombent, & les actions rai-  
 sonnées des brutes, peuvent très-bien  
 se réduire à un principe sensitif, joint  
 à un corps organisé.

Cela suffiroit s'il ne falloit que  
 satisfaire des philosophes, qui péné-  
 trent la solidité d'un principe : mais  
 le point le plus important, est de  
 gagner les imaginations vives. Il  
 faut leur expliquer les actions les  
 plus surprenantes des animaux. Je  
 veux bien m'y résoudre, je les ré-  
 duis à trois chefs. 1<sup>o</sup>. à l'instinct.  
 2<sup>o</sup>. à la discipline des animaux.  
 3<sup>o</sup>. à certaines actions qui marquent

du raisonnement. Je n'eus jamais, Messieurs, plus besoin de votre attention, je vous prie de me la continuer.

Il y a un instinct général enseigné par la nature, infus par le Créateur, qui conduit tous les animaux à leur conservation & à leur bonheur. Mais comme ce qui fait le bonheur d'une espece n'est pas précisément ce qui fait celui de l'autre, les moyens varient, de manière que le plus grand parleur se lasseroit à raconter la milliême partie des chefs-d'œuvre de l'instinct. C'est à lui qu'on doit rapporter l'adresse, les ruses & la prudence des animaux.

Le phisicien occupé à étudier les effets de la nature, se perd dans les merveilles produites par l'instinct des bêtes, il ne peut qu'admirer ces miracles & il ne sçauroit pénétrer tout l'art des nids des oiseaux, des ruches des abeilles, des magasins des fourmis, du bâtiment des castors. Voilà jusqu'où l'instinct  
con-



conduit les animaux. Oh que la raison humaine est éloignée de jouir d'un tel privilège pour ses propres ouvrages !

Quel nombre d'idées, quelle complication de vuës, quelle file de de conséquence & de raisonnemens ne peut-on pas remarquer dans l'Alcyon qui sans d'autre secours que celui de son bec, fait quelque chose de plus admirable que les nids d'hirondelle. Plus habile qu'aucun charpentier, il fait un navire d'une forme à ne jamais renverser, & à ne jamais s'enfoncer dans l'eau. L'Alcyon le construit d'arrêtes de poissons, il les lie ensemble, les entrelasse en différents sens, y fait des courbes, c'est une espèce de verveux de pêcheurs. Le navire étant fini, il l'expose à la mer, qui lui enseigne à radoubler ce qui n'est pas bien lié : & au contraire ce qui est bien joint se raffermir si fort par les secousses & les flots de la mer, qu'on auroit de la peine à l'endommager



avec des marteaux de fer. Mais ce qu'on doit ici admirer c'est la figure de la concavité du vaisseau, proportionnée de manière, qu'il ne peut recevoir que l'oiseau, & qu'il est impénétrable à l'eau même de la mer.

“ Si les ouvrages de l'instinct ,  
 „ avoué Mr. Boullier, \* étoient dans  
 „ chaque individu l'effet d'une rai-  
 „ son éclairée dont il fut doué ;  
 „ S'il se conduisoit par des idées  
 „ claires & par des règles, qu'il trou-  
 „ vât en naissant toutes développées  
 „ dans son ame, quel miracle d'in-  
 „ telligence la brute renfermeroit,  
 „ elle : quelle supériorité sa raison  
 „ n'auroit - elle point sur la nôtre ;  
 „ combien les bêtes qui naîtroient  
 „ avec une raison si lumineuse & si  
 „ formée, feroient - elles supérieures  
 „ aux hommes, dont les lumières  
 „ croissent avec l'âge & dont la  
 „ raison marche à pas si ténus & si  
 „ incertains !

Les merveilles de l'instinct sont  
telles

---

\* B. 183. part. 2. C. 9.

telles que notre raison les suit avec peine. Les gruës, dit Cicéron, \* passant au de-là des mers pour chercher des climats plus chauds, forment un triangle, dont l'angle supérieur fend l'air opposé : sur les côtés, leurs aîles leurs tiennent lieu de rames pour soulager leur course : la base du triangle qu'elles forment est poussée par un vent, derrière le dos de celles qui volent devant, sert d'appui au col & à la tête de celles qui suivent, & comme celle qui va la première, n'a point cette commodité, faute d'appui ou de soutien, elle revient à la queue des autres pour se delasser : la plus près qui est déjà reposée, lui succède ; & cette vicissitude continuë pendant toute leur course.

Reconnoissons ici une raison suprême, une raison extérieure & universelle, qui se joue dans l'univers & qui produit les miracles que nous attribuons à l'instinct des animaux.

O 5 C'est

---

\* L. 2. de nat. Deor.

C'est assez parler de leur instinct, venons à leur discipline.

Quel spectacle pour les romains, lorsqu'ils virent de leurs amphitéâtres les Eléphants, qui avoient été la terreur de leurs ancêtres, servir dans le cirque à leurs fêtes & à leurs divertissements. On vit ces animaux malgré la pesanteur de leur masse, exécuter des danses variées & difficiles, avec une légèreté extraordinaire.

L'homme est venu à bout de dompter & d'apprivoiser les animaux les plus sauvages. On les dresse, ils apprennent, on leur commande, ils obéissent : on les menace, ils tremblent : on les flatte, ils caressent : des lions & des ours dressés courent depuis longtems nos villes.

Mais si des bêtes féroces sont capables de discipline, que ne peut-on pas apprendre aux animaux domestiques ! que n'apprend-on pas aux pies, aux singes, aux perroquets, aux chevaux, aux chiens &c.

Le

Le chien, le plus disciplinable de tous les animaux , fait jusqu'à des messages. On le charge d'une corbeille, il fera plus d'une lieue pour aller à la boucherie, il attend qu'il soit servi, & s'en retourne avec la viande sans y toucher. S'il rencontre dans son chemin un chien qui en veuille à ses provisions, il défend le dépôt qu'on lui a confié : mais si une troupe de chiens vient l'assaillir, & qu'il faille céder à la force, il se fait du meilleur morceau & épargne un repas à son maître.

Que n'y auroit-il pas à dire sur les courbettes, les caracolles, & les airs du cheval, le plus noble & le plus aimable des animaux ! j'en ai vu un qui au son du tambour faisoit toutes les évolutions militaires. Un autre qui a couru la France sonnoit du pied l'heure qu'il étoit, connoissoit les cartes, tiroit un coup de pistolet. \* On

---

\* Au camp de Richemont ; il appartenoit à Mr. le Comte de Saxe depuis fait Marechal de France.

On a instruit un pigeon à porter des lettres, & il s'acquittoit fort bien de sa commission. Qu'on n'aille pas dire qu'elles étoient amoureuses, & que ce message convenoit à l'oiseau favori de Venus! On se tromperoit fort, car j'ai sçu de bonne part que ce pigeon ne croyoit point à la mythologie.

Il faut l'avouer, Messieurs, la discipline des animaux embarrasse les philosophes : elle embarrasse le Cartésien, car une pure machine peut-elle recevoir des leçons? mais, répliquera-t-il à son tour, une ame purement sensitive, une ame qui ne se forme point d'idée distincte sur ce qu'elle voit, \* qui ne réfléchit point, qui ne raisonne point, & dont les pensées ne sortent jamais du présent pour s'élancer dans l'avenir, ou se replonger dans le passé, cette ame, dis-je, est-elle capable de prescrire à son corps les mouvements qu'on veut lui donner, & de recevoir des ha-  
bi-

---

\* P. 203.

bitudes étrangères ? la difficulté est grande, mais elle n'est pas insurmontable : il me semble avoir prouvé \* que l'instinct des bêtes, tout merveilleux qu'il est, n'a rien à démêler avec leur raison. Ne pourroit-on point croire avec autant de fondement, que la discipline des animaux résulte d'une certaine combinaison entre le principe sensitif & l'impression mécanique de divers objets sur les organes, qui servent d'instrument à ce principe ?

Qu'est-ce donc qui forme en eux ces habitudes ? c'est la sensation dépendante du mécanisme. Pourquoi cela ? parceque la douleur ou le plaisir sont l'unique ressort de leurs mouvements. Les objets font impression sur la machine, cette impression est agréable ou désagréable. De-là la brute sans avoir aucune idée de ce qu'elle fait, s'éloignera de certains objets & s'approchera des autres. Que ces derniers objets soient sou-

vent

---

\* P. 205.

vent ramenés, & qu'ils soyent toujours suivis de sensations agréables ; la machine se trouvera disposée à s'y livrer. \* “ Donc les animaux n'ont

„ aucun besoin de raison pour être  
 „ disciplinés , & dans ces divers  
 „ manéges auxquels l'industrie hu-  
 „ maine les dresse , c'est la raison  
 „ de l'homme qui les dirige par ce  
 „ nouveau mécanisme qu'on nomme  
 „ habitude, enté sur le mécanisme  
 „ naturel : comme c'est la raison di-  
 „ vine qui les guide dans l'instinct,  
 „ en vertu de ce mécanisme natu-  
 „ rel qu'elle a établi. „

Mais il ne suffit pas de sçavoir ce qui regarde la discipline des animaux, il faut encore expliquer & éclaircir deux autres propriétés des brutes, leur imagination & leur mémoire.

Le maître d'un éléphant a un chauderon percé, il le lui donne pour le porter raccommôder, le chauderonnier bouche plusieurs trous & en laisse un : dez que l'éléphant fut de

---

\* P. 215.

de retour à la maison, son maître qui vouloit se servir de son chauderon, y ayant mis de l'eau & voyant qu'il couloit, prit un bâton & en battit son mauvais messager, il le renvoya chez le chauderonnier, qui boucha exactement le trou qu'il avoit laissé. La bête ne fut pas assez sote pour se fier à lui ; elle va au puits , tire de l'eau , en met dans le chauderon, & ayant éprouvé qu'il ne couloit plus , le rapporta à son maître.

Ce jeu d'imagination & de mémoire, peut encore se prouver par l'action d'un mulet dont l'histoire est mieux constatée que celle de l'élephant.

Plutarque raconte que des mulets chargés de sel avoient coutume de passer une rivière. Un d'eux se laissa tomber par hazard , l'eau fondit le sel , & la bête relevée sentit que son fardeau étoit considérablement diminué : & se trouva bien de sa chute. De manière que toutes les fois que ce mulet eut à repasser la



la rivière, il se ressouvint de son aventure, & faisant semblant de broncher, il se baissoit pour mouiller le sel & ne se relevoit que lorsqu'il sentoît sa charge bien diminuée. Mais il avoit affaire à un maître qui n'étoit pas sot, c'étoit Thalés un des sept sages de la Grece, qui pour punir son mulet de sa ruse & de sa malice, le fit charger de laine & d'éponges, & la pauvre pecore ayant voulu se baigner comme elle avoit coutume, fut si surchargée & si maltraitée qu'en suite il ne lui prit jamais fantaisie de prendre le bain.

Voici ma réponse à tous ces exemples, qui semblent prouver que les bêtes mettent à profit l'expérience & qu'elles comparent le présent avec le passé.

\* “ Dans l'homme la mémoire est  
 „ une réflexion de l'esprit, sur une  
 „ perception passée, par où l'ayant  
 „ de nouveau, il s'apperçoit qu'il  
 „ l'avoit déjà eüe une autre fois.

„ Mais

---

\* P. 218.

„ Mais dans une ame purement  
 „ sensitive, la mémoire est une pure  
 „ imagination du passé sans aucun  
 „ acte réfléchi, qui le fasse confide-  
 „ rer comme passé. On dira qu'elle  
 „ se ressouvient, quand dans l'absence  
 „ de l'objet qui avoit produit en  
 „ elle une certaine sensation, la  
 „ même sensation renaît, à l'occasion  
 „ d'un autre objet, qui se trouve lié  
 „ avec le premier. Ainsi la mémoire  
 „ des brutes n'est qu'un renouvelle-  
 „ ment de sensation, qui, quoiqu'un  
 „ peu plus foible, qu'elle ne le seroit  
 „ par l'impression de l'objet même,  
 „ rend actuellement présents les  
 „ biens & les maux passés.

„ Concluons que la mémoire des  
 „ brutes, aussi bien que leurs autres  
 „ facultés, n'est qu'une certaine com-  
 „ binaison de sensation & de mécha-  
 „ nisme.

Il reste à expliquer une troisième  
 classe d'actions, d'où naît la plus  
 grande difficulté, ce sont des actions  
 raisonnées. Plutarque dans le dia-

P logue

logue où il prouve que les bêtes ont de la raison, prétend que leur condition l'emporte sur la nôtre. En effet, dit-il, une terre grasse, bonne, fertile, n'est-elle pas préférable à un terrain maigre, qui ne paye point les soins qu'on se donne à le cultiver. Or on peut dire qu'il en est de l'ame comme de la terre. Donc l'ame des animaux est plus parfaite que l'ame humaine. Pourquoi ? parceque sans être poussée, ni commandée, ni enseignée, comme si l'on disoit, sans être labourée, ni ensémencée, elle produit toutes sortes de fruits & toutes sortes de vertus.

De quoi les hommes font-ils grand cas ? De la vaillance. C'est la bravoure qui a immortalisé Alexandre. Mais que les bêtes font plus courageuses que nous, sans jamais recourir à la ruse & à la tromperie, on les voit combattre les unes contre les autres & contre les hommes-mêmes, avec une audace & une magnanimité qui  
leur



leur est singulière. Jamais elles ne conquirent les honneurs du triomphe & les récompenses attachées à un bel exploit ; jamais elles ne s'avisèrent d'empêcher les actes de poltronnerie par des notes d'infamie, ou de taches de flétrissure , & cependant elles se montrèrent invincibles. Si elles ne peuvent vaincre , elles meurent en combattant. Faute de cœur , vit-on quelque fois un lion s'asservir à un autre lion , ou un cheval à un autre cheval , comme fait un homme à un autre homme. Nées libres , les brutes ne peuvent souffrir la servitude : car s'il arrive qu'on prenne quelque bête fauvage dans des pièges , des lassets ou des filets , elle renonce à la nourriture qu'on lui offre , & aime mieux mourir que de vivre en esclavage. Et ce qu'il faut bien remarquer , c'est que les animaux naissent si vaillans , si hardis & si braves , que la grandeur d'ame ne se rencontre pas seulement parmi les mâles , mais aussi parmi les femelles.

Tout le monde ne sçait-il pas combien Thésée eut de difficulté de combattre la Truie Crommienne. Je ne veux point parler ici des femelles des tigres, des lions, des léopards ; je me contente de l'exemple d'un animal qui est la foiblesse même, & que nous avons tous les jours sous les yeux. Ne voyons-nous pas nos poules défendre leurs poussins, mépriser tout danger, & combattre au-dessus de leur force & de leur puissance. Mais à quoi sert de prouver ce dont où convient universellement ; ne dit-on pas d'un homme plein de bravoure qu'il a un cœur de lion ? & Achille chez Homère ne ressemble-t-il pas à un sanglier en furie, ou à un loup acharné ? Concluons que les animaux sont plus hardis & plus vaillants que nous, qu'ils combattent à découvert, & qu'ils auroient eu honte de recourir aux stratagèmes d'un cheval de bois, pour détruire le florissant empire de Priam.

Après

Après la vaillance , ce que l'on considère le plus , ce sont les richesses. On estime heureux un homme puissamment riche ; fut-il Phrygien ou Carien , plus vilain que Dolon , ou plus infortuné que Priam ; on tire gloire d'un bel habit , d'une riche fourrure , d'un superbe équipage. Que les bêtes plus raisonnables , sont éloignées d'une si sotte vanité !

Je passe légèrement sur la continence des animaux ; le bouc de Mendes en Egypte en est un grand exemple. On l'enferma avec plusieurs belles femmes & il se contint : les hommes ne sont-ils pas plus impurs que cet animal ? Le troupeau de Corydon ne condamnoit-il pas sa passion brutale pour Alexis. Quel horreur ! des hommes & des femmes ont eu de l'amour pour les animaux. De-là sont venus les minotaures , les ægipans , les sphinx & les centaures. La concupiscence fit-elle quelque fois de pareils ravages parmi

mi les brutes ? Renfermées dans leur espèce, dez que la femelle a conçu, elles pensent à la manière dont elles conserveront leur fruit, sans plus penser à la volupté ; tant elle est parmi elles de peu de prix & de considération.

Lycurgue & Solon firent des loix pour punir ceux qui ne se marioient point, ou qui se marioient trop tard. On déclara infames les hommes qui n'avoient point d'enfants, & les Romains récompensèrent ceux qui en avoient trois. Allons à l'école des bêtes, elles nous apprendront comment nous devons nous marier, pour quelle fin nous devons engendrer, & comment nous devons nourrir & élever nos enfants. Les animaux sont nos maîtres, nous tenons d'eux les arts, ils sont plus, ils nous enseignent à bien vivre, Comment donc ose-t-on leur refuser l'usage de la raison ?

Je souscris volontiers à tout ce que dit Plutarque. Homère a chan-  
té

té dans l'Odyssée la continence de Penelope, & ce beau poëme qu'a-t-il produit ? une Lucrece. L'homme se montre plus vicieux & plus sot que la brute. Rien n'est plus vrai dans le sens moral. Mais il est également vrai que ses actions les moins raisonnables ne laissent pas d'être raisonnées. Les actions au contraire prétendues raisonnables de la brute que l'on vient de vanter, ne sont qu'une branche ou une suite de l'instinct, & par conséquent elles se rapportent à la raison universelle, qui conduit les animaux, & non pas à une raison particulière qui leur soit propre.

Il n'est pas difficile, me direz-vous, de citer des actions qui marquent dans les bêtes une raison particulière.

Quand les lions sont vieux & qu'ils ne sont plus assez lestes pour attraper les bêtes sauvages, ils assiègent les villes pour manger les enfants. On court sur eux, ceux qu'on attrape on les met en croix



& on s'en trouve bien. Cela se fait en Afrique.

J'ai vu, ajoute Rorarius, \* dans le pays de Juliers, deux loups attachés à un gibet ; cela faisoit plus d'impression sur les animaux de cette espèce, que la marque d'un fer chaud, la perte des oreilles, n'en font sur nos Cartouchiens.

Mr. de Matignon étoit sans doute informé de toutes ces choses. Car ayant su qu'un de ses chevaux très-vicieux avoit estropié un de ses gens, qu'on le pendre, dit-il, dans l'écurie, afin qu'il serve d'exemple aux autres.

Ces histoires ou ces fables, toutes ces actions étant, Messieurs, des dépendances de l'instinct ou de l'habitude, ne forment pas le quart d'une objection, Je veux que vous me sçachiez gré de la bonne foi avec laquelle je vai vous mener moi-même aux sources des faits les plus extraordinaires qui me soient connus, & les plus redoutables pour mon hypothèse. L'abbé

---

\* V. son article dans Bayle,

L'abbé Choisi dans son Journal du Voyage de Siam, \* parle de la manœuvre des singes du Cap de bonne espérance, pour voler des melons, & ensuite d'un éléphant voleur de grand chemin.

L'histoire des souris & du chat-huan, par la Fontaine : une autre du renard anglois, & celle des deux rats & de l'œuf : tout cela nous montre dans les brutes des actions raisonnées, & très-indépendantes de l'instinct & de l'habitude.

Je réponds en premier lieu, † Messieurs, que quand vous aurez retranché du nombre de ces actions sur quoi l'objection se fonde, toutes celles qui ont été inventées à plaisir & qui n'ont pas de bons garants ; toutes celles qui sont mal représentées, & que l'imagination ou le préjugé se plaît à embellir, par l'addition imperceptible de quelque circonstance, qui en augmente le merveilleux ;

P 5

leux ;

---

\* P. 62.

† P. 232.

leux ; le nombre de ces phénomènes que l'on m'objecte diminuera de beaucoup.

2d. Je ne doute pas que qui entreprendroit l'examen de plusieurs faits semblables, \* avec les précautions que j'ai dites, n'en fit disparaître en grande partie le merveilleux. Je n'en excepte pas même les fables de la Fontaine. Non qu'à suivre ses recits au pied de la lettre, ce fut une affaire aisée : mais il nous avertit lui-même , qu'il a usé des privilèges qu'eut de tout temps la poésie, d'embellir & d'amplifier ses sujets. Or c'est là précisément sur quoi tombe ma principale réflexion.

“ 3d. † Mais je veux que l'on  
 „ puisse me produire de la part des  
 „ bêtes certaines actions si surpré-  
 „ nantes, qu'elles soient hors d'at-  
 „ teinte aux exceptions que j'é viens  
 „ de faire, je ne me rendrai pas pour  
 „ cela, j'aurois grand tort, ce me  
 „ , sem-

---

\* P. 237.

† P. 238.

„ semble. Un petit nombre de phé-  
 „ nomènes ( car les actions condi-  
 „ tionnées comme celles dont je parle,  
 „ sont certainement en très - petit  
 „ nombre ) dont mon hypothèse ne  
 „ me fournit point l'explication ,  
 „ peut - être parce que je manque  
 „ d'adresse à la manier, ne ren-  
 „ versent pas cette hypothèse & ne  
 „ détruisent point la force des preu-  
 „ ves, sur lesquelles elle est appuyée.  
 „ Rendre raison de tout, est ce qu'on  
 „ ne doit attendre d'aucun système.  
 „ Ce n'est pas toujours la faute des  
 „ systèmes, c'est celle de l'esprit hu-  
 „ main. „

4<sup>o</sup>. \* Je ne demande d'autre grace  
 en faveur de mon opinion, si ce  
 n'est qu'on se donne la peine de pé-  
 ser ses preuves contre ses difficultés.

Mais ce qu'il faut bien remarquer  
 ici, † c'est qu'il a paru dans le  
 monde, un esprit hardi, souple, ar-  
 tificieux, subtil, qui né avec les plus  
 heu-

---

\* P. 239.

† Bayle, préface de la première édition.

heureux talents pour la culture des sciences, semble, en y jettant l'incertitude, n'avoir travaillé qu'à leur ruine. Il a manié cette question de façon, à la rendre un des beaux trophées du pyrrhonisme, & sous prétexte de développer les difficultés qu'elle renferme, il a porté à la religion & à la morale les coups les plus dangereux. C'est tout dire, qu'après avoir rejeté comme absurde l'hypothèse des automates, il défie qu'on puisse marquer une différence essentielle du côté de l'ame, entre les bêtes & nous. Il n'est pas besoin que je montre quelles affreuses conséquences pour les mœurs naissent d'une si étrange pensée : les libertins ne nous épargnent que trop la peine de les tirer.

Donnons aux bêtes le raisonnement. Rapprochons autant qu'il se pourra l'homme de la bête, n'importe que la religion en souffre pourvu que le pyrrhonisme en triomphe. Ce sont les vûes qu'on est bien fâché d'être

d'être contraint d'attribuer au philosophe de Rotterdam. C'ont été certainement les siennes, s'il en eut quelqu'une.

Mais écoutons ses raisonnements. Les philosophes de l'école sont, dit-il, hors d'état de prouver que l'ame de l'homme & l'ame des bêtes soient de différente nature ; qu'ils disent & qu'ils répètent mille & mille fois, celle de l'homme raisonne & connoît les universaux & le bien honnête ; celle des bêtes ne connoît rien de tout cela ; nous leur répondons, ces différences ne sont que des accidents, & ne sont point une marque d'une distinction spécifique entre des sujets. Aristote & Ciceron à l'âge d'un an, n'avoient point eu de pensées plus sublimes que celles d'un chien, & s'ils eussent vécu dans l'enfance trente ou quarante ans, les pensées de leur ame, n'eussent été que des sensations & de petites passions de jeu & de gourmandise. C'est donc par accident qu'ils ont surpassé les bêtes ;  
c'est

c'est à cause que les organes dont leurs pensées dépendoient, ont acquis telles & telles modifications, à quoi les organes des bêtes ne parviennent pas. L'ame d'un chien, dans les organes d'Aristote & de Cicéron, n'eût pas manqué d'acquérir toutes les lumières de ces deux grands hommes.

Je comprends que ces raisonnements doivent effrayer des lecteurs, qui par malheur pour eux & pour moi, \* ne seront pas un peu philosophes, car pour ceux de ce dernier ordre, ils s'épouvantent mal-aisément; ils sçavent qu'il faut se familiariser avec les plus étranges absurdités, pour les mieux combattre.

“ † Commençons par avouer de  
 „ bonne grace que si l'on nous de-  
 „ mandoit une démonstration de la  
 „ différence spécifique de ces deux  
 „ natures, qui fut tirée de la com-  
 „ paraïson des idées claires de l'une  
 „ & de l'autre, en ce cas nous n'au-  
 „ rions rien à répondre. L'a-

---

\* B. P. 29.

† P. 30.

L'ame dépend des organes, leur dérangement rend fol ou stupide le plus grand génie de l'univers. Ainsi, où les organes de l'animal sont tellement proportionnés à son ame, que cette ame déploie toutes ses facultés, toutes ses perfections, de manière que mieux organisée elle ne montreroit pas plus d'intelligence : ou les organes du chien par exemple resserrent, enveloppent, engourdissent la meilleure partie des facultés de son ame. " Prenez garde que „ jusques-là, si l'on veut être raison- „ nable, on demeure dans une par- „ faite suspension entre ces deux „ partis opposés, \* & n'allez pas „ vous déterminer pour le second, „ comme a fait Mr. Bayle par une „ précipitation de jugement, peu „ digne d'un aussi bon logicien : „ Car il s'est imprudemment engagé „ à soutenir, que l'ame des bêtes „ étant une fois reconnue pour une „ substance qui pense, elle ne sau- „ roit

---

\* P. 31.



„ roit être d'une espèce essentielle-  
 „ ment distincte de celle de l'homme.

Voici ses propres paroles. L'ame  
 des brutes est une substance qui  
 pense : elle est donc capable de la  
 pensée en général : elle peut donc  
 recevoir toutes sortes de pensées : elle  
 peut raisonner , connoître le bien  
 honnête, les universaux, les axiomes  
 de métaphysique , les règles de la mo-  
 rale. Pour mieux expliquer sa pensée  
 il prend l'exemple d'un morceau de  
 cire, qui demeurant toujours cire,  
 se varie à l'infini , en prenant une  
 infinité de formes différentes , & ne  
 se refusant à aucune de celles qu'on  
 veut lui donner.

“ Pour ruiner ce raisonnement ,  
 „ je vais me servir d'un argument  
 „ que je crois démonstratif. \* Si  
 „ dès-là qu'une ame est capable d'une  
 „ pensée, elle est capable de toute  
 „ pensée , il ne peut y avoir d'esprits  
 „ créés & finis. Les esprits créés &  
 „ finis , conviennent avec l'esprit in-  
 „ créé

---

\* P. 56.

„ créé & infini qui est Dieu, par  
 „ l'attribut commun de la pensée.  
 „ Donc si ce principe est véritable,  
 „ il ne sçauroit y avoir en Dieu, de  
 „ pensée ni d'idée dont ces esprits ne  
 „ soient susceptibles. Donc ces es-  
 „ prits auront une intelligence infi-  
 „ nie, dont ils seront infinis comme  
 „ Dieu, & par conséquent incréés.  
 „ Qu'est-ce qui met une différence  
 „ essentielle entre Dieu & les esprits  
 „ créés? Ce sont les bornes de leur  
 „ essence; c'est qu'ils ont un fonds  
 „ de pensée limité, & dont l'espèce  
 „ est fixée par ces limites. Donc  
 „ quoique capables de pensée, ils  
 „ ne sont pas capables de toute pen-  
 „ sée. S'ils étoient capables de toute  
 „ pensée, le fonds de leur pensée,  
 „ le principe de leur activité seroit  
 „ infini; & rien ne les distingueroit  
 „ d'avec l'esprit infini.

Les difficultés ne sont pourtant  
 pas encore épuisées. \* On ne se  
 contente pas qu'un philosophe ait  
 Q prou-

---

\* P. 227.

prouvé son système, on exige encore de lui qu'il le concilie avec toutes les vérités étrangères, & l'on engage insensiblement un homme, qui ne songeoit à rien de plus qu'à l'éclaircissement d'une seule question, dans le peril & dans l'embarras des systèmes généraux.

Si l'ame des bêtes, dit-on, est immatérielle, ou elle est immortelle, ou elle ne l'est pas. Dans le premier cas il lui faut un paradis & un enfer. Mais l'immortalité de l'ame des bêtes, ridicule aux yeux de la raison même, n'est-elle pas proscrite par une autorité supérieure ? c'est une de ces chimères qu'il faut laisser à l'école de Pythagore, aux Brachmanes, aux Caffres, aux Souriquois, à quelques Rabins, & à quelques Docteurs Mahométans entêtés de la métempricose. Elle mérite d'avoir de tels défenseurs.

Reste donc à dire que l'ame des bêtes est mortelle : mais dans ce second cas vous annéantissez la preuve  
que

que la raison nous fournit pour l'immortalité de l'ame.

Nous ne perdons pas grand' chose ; répondrai-je, de renoncer à la preuve de l'immortalité de notre ame, qu'on tire de sa spiritualité & de son immatérialité. Pourquoi ? parce que la parfaite certitude que j'ai de l'immortalité de nos ames, ne se fonde que sur ce que Dieu la révélée. \* Or la même révélation qui m'apprend que l'ame humaine est immortelle, m'apprend que celle des bêtes n'a pas le même privilège ; ainsi quoique l'ame des bêtes soit spirituelle & que je sçache qu'elle meurt avec le corps, cela n'obscurcit nullement le dogme de l'immortalité de nos ames. Ce sont là deux vérités de fait, dont la certitude a pour fondement commun le témoignage divin.

Pour tout dire, † s'il ne s'agissoit que de raisonner en philosophe & de laisser faire tout à son aise des

Q 2 . con-

---

\* P. 283.

† P. 298.

conjectures à notre raison , l'immortalité de l'ame des bêtes n'est point un dogme si ridicule qu'on ne pût le deffendre par des raisons plausibles. Qui empêche que ce principe sensitif après avoir animé un corps , ne puisse être uni par le Créateur à d'autres corps , ou bien être appliqué d'une autre sorte à la matière , pour produire de ces ouvrages si industrieux , que nous voyons croître à vuë d'œil sous la main invisible qui les conduit. Ces ames se transformeroient alors en une espèce de formes plastiques : mais il vaut mieux s'en tenir à un parti également soutenable en philosophie , & plus conforme à ce que nous dit la révélation , qui autorise en l'adoptant l'opinion commune de la mortalité de l'ame des bêtes.

Nous voici venus à la dernière , \* mais à la plus redoutable des objections que l'on puisse faire contre mon système : objection d'un si grand poids,

poids, que les Cartésiens ont cru pouvoir la tourner en preuve de leur sentiment, les bêtes souffrent, disent-ils, donc elles sont des machines.

Mr. Boullier avoit prévenu cette objection, \* en priant de répondre à celui qui raisonneroit ainsi.

Je ne doute point que les nègres qui me servent ne soient de purs automates, quelques marques d'intelligence qu'ils me donnent tous les jours. Le Créateur est trop bon pour leur avoir donné une ame qui dans de pareils corps, ne pourroit être que fort malheureuse, il y supplée par un jeu de ressorts dont ma propre commodité est le but. Vous ne sçauriez rien opposer, ce me semble, à un tel raisonnement, qui ne détruise le vôtre.

Au défaut de raisons, on recourt à l'autorité. Sous un Dieu juste, dit-on, on ne peut être misérable sans l'avoir mérité. Qu'ont fait les animaux pour être sujets à tant de misères.

Q 3

Qu'ont

---

\* T. I. C. 6. P. 183.

Qu'ont fait les bœufs que nous accablons de tant de travaux, & que nous détruisons pour nous nourrir de leur substance ?

Sous un Dieu juste, on ne peut être misérable, sans l'avoir mérité.

“ \* Je doute fort que tant qu'on „ voudra raisonner sur ce principe „ qui, soit dit en passant, est celui „ de St. Augustin ; en le prenant „ dans une précision étroite & ab- „ strainte, on puisse se tirer heureu- „ sement de l'objection.

Examinons de près cette maxime, & nous trouverons qu'elle paroît faite exprès pour les créatures raisonnables. L'idée de justice, celle de mérite & de démérite, suppose qu'il est question d'un agent libre. La maxime en question n'a donc aucun rapport à l'ame des bêtes. Cette ame est capable de sentiment : elle ne l'est ni de raison, ni de liberté, ni de vice, ni de vertu, n'ayant aucune idée de règle, de loi, de

---

\* P. 304.

de bien, ni de mal moral, elle n'est capable d'aucune action moralement bonne ou mauvaise. \* Il faut donc changer la maxime & dire que sous un Dieu bon, aucune créature ne peut être nécessaire à souffrir sans l'avoir mérité. Mais loin que ce principe soit évident, je crois être en droit de soutenir qu'il est faux.

† En effet l'imperfection de chaque créature, cause non seulement la possibilité du mal physique, comme elle fait celle du mal moral, mais elle rend celui-là nécessaire. Voici comment. L'imperfection ne produiroit pas nécessairement le mal, si chaque créature subsistoit seule à part, isolée de toutes les autres. Mais faisant partie d'un tout, elle a une imperfection relative en tant qu'elle est moindre que le tout, qu'elle est faite pour lui & dépend de lui. De là résulte nécessairement pour elle du mal & du bien, mais

Q 4

du

---

\* P. 307.

† V. la note.



du bien qui compense, qui surpasse le mal, & qui mérite d'être acheté par celui-ci.

Un exemple éclaircira ma pensée. \* L'ame des brutes est susceptible de sensations. Elle est donc capable d'être heureuse en quelque degré. Mais comment le fera-t-elle ? C'est en s'unissant à un corps organisé. Or sa constitution est telle que si elle est susceptible de plaisir, elle le doit être de douleur. Car selon les loix générales de la nature, ce corps, auquel l'ame est unie, doit recevoir des impressions différentes, qui sont suivies tantôt de sensations agréables, & tantôt de sensations douloureuses. Cela est indispensable. Voudriez-vous changer le cours de la nature & suspendre les loix du mouvement ?

† En un mot toutes les souffrances des bêtes ne les mettent point dans le cas d'une créature malheureuse sans

---

\* P. 313.

† P. 319.

fans l'avoir mérité, ce qui répugne à l'idée d'un Dieu bon & juste. Certainement Dieu rend justice à toutes ses créatures, & si les plus viles sont capables d'être malheureuses, il faut qu'elles soient capables de devenir criminelles. Je souscris de tout mon cœur à ces belles paroles du P. Mallebranche : mais je m'inscris en faux contre l'usage qu'il en fait pour réduire à l'absurde l'opinion de l'âme des bêtes.

Une créature n'est malheureuse à parler exactement que lorsque ses souffrances sont telles qu'elle a lieu de se plaindre de son existence, & que tout bien compté il eût mieux valu pour elle n'avoir point été tirée du néant que d'en avoir été tirée. L'équité de Dieu ne permet pas qu'une créature innocente soit réduite à ce malheur. Un tel malheur ne devient juste, que dans la créature coupable.

Mais il n'en est pas ainsi des bêtes. Qui pourroit pénétrer leur intérieur,

Q 5

trou-

trouveroit que la mesure des biens surpasse celle des maux , & que le degré de douleur qui pourroit rendre leur existence malheureuse , est précisément ce qui la détruit.

Qu'on ne fasse point ici une nouvelle difficulté , en disant que cette ame perd beaucoup à cesser d'être. Qu'on y prenne garde : \* l'annéantissement n'est point un mal pour une créature qui ne réfléchit point sur son existence , qui est incapable d'en prévoir la fin & de comparer , pour ainsi dire , l'être avec le non-être : quoique pour elle l'existence soit un bien , parce qu'elle sent , ce qui n'est pas à l'égard des créatures insensibles. Donc la mort , à l'égard d'une ame sensitive , n'est que la soustraction d'un bien qui n'étoit pas dû. Donc ce n'est point un mal , qui rende la créature malheureuse.

Je ne finirai point , Messieurs , sans vous parler d'un nouveau système sur l'ame des bêtes. C'est celui de  
Mr.

---

\* P. 326.

Mr. le Comte Louis Barbieri. \* Les opérations des bêtes, selon lui, ont une cause première, efficiente, & une cause seconde occasionnelle. Leur cause première efficiente, c'est Dieu. Leur cause seconde occasionnelle ce n'est ni le pur mécanisme, ni une ame actuelle, mais c'est une ame spirituelle possible. C'est un esprit créable, mais non créé, dans lequel quoique non existant, Dieu voit toutes les impressions que cet esprit recevrait dans chaque circonstance en cas qu'il existât; & toutes les déterminations qu'il prendrait, n'exerçant jamais que la seule faculté de sentir & de vouloir, avec ce faible raisonnement que forme la seule combinaison des idées sensibles.

Mr. le Comte Barbieri pénètre dans le sanctuaire de la théologie, pour y chercher des preuves de son opinion philosophique. Or, selon les théologiens, Dieu qui connoit toute sa toutepuissance, doit con-

noître

---

\* Son ouvrage est imprimé à Vicenze. 1750.

notre les choses actuelles , toutes les possibles, futures , & toutes les possibles qui n'auroient point de futurition : d'où il conclut que Dieu voit les actes, soit spontanés soit libres, que produiroient des esprits qui n'ont que la possibilité : & que Dieu le moteur de tous les corps, opère dans les animaux cette suite de mouvements que produiroit comme cause occasionnelle, une ame qui seroit en eux.

Je dois la connoissance de ce nouveau système, & la notice que je viens de vous en donner, au journal étranger, ouvrage périodique très-curieux & bien écrit. Le journaliste invite les philosophes à foudroyer cette hypothèse, qu'il renverse le premier par ce trait de plume. Si cette substance spirituelle est possible, dit-il, pourquoi n'existe-t-elle pas ? C'est que dans le sentiment de Mr. Barbieri, une telle ame existante seroit semblable à l'ame humaine , ce qui répugne. Mais si  
elle

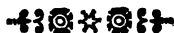
elle répugne, réplique l'auteur du journal, comment donc la concevez vous possible ?

Si donc on ne peut soutenir l'opinion de Mr. Barbieri, il faut mettre dans les brutes un esprit créé. Pour vous, mon cher de Noulli, je sçai le cas que vous faites du Dictionnaire Encyclopédique, & l'estime que vous avez pour les auteurs d'un si bel ouvrage, ils ont adopté le sentiment de Mr. Boullier : si vous m'en croyez vous soutiendrez le même parti. Tournez de ce côté-là cette érudition charmante que vous avez acquise, par l'usage du beau monde & la lecture des bons livres.

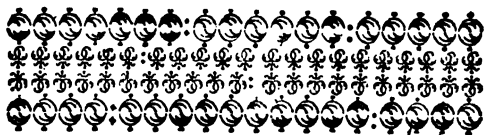
*Si, melius quid habes, accesse, vel imperium fer. \**

---

\* Hor. Ep. 5. L. 1.



QUA-



# QUATRIEME ENTRETEN.



Messieurs, vous m'avez  
 fait l'honneur de me  
 choisir pour juge :  
 vous êtes dans l'im-  
 patience de sçavoir à  
 qui je donnerai la  
 pomme : vous - vous imaginez sans  
 doute que je favoriserai mon parent,  
 ne craignez rien : je ne ferai point  
 de jaloux. Vous avez dans la pré-  
 sente question si bien fait valoir les  
 raisons du pour & du contre, que  
 vous m'avez rendu Pyrrhonien.  
 Prénez - vous en à vous - mêmes :  
 Quant à moi cela me met au large,  
 car il est aisé de faire voir que les  
 autres pensent mal, & difficile de  
 montrer qu'on pense mieux.

Per-

Permettez-moi donc, Messieurs, de vous dire mes sentimens, avec cette sincérité qui caractérise notre nation : & ne me faites point un crime du parti que je prends. Vous devez sçavoir qu'en fait de philosophie, la liberté de conscience est du droit des gens.

Que nous sommes heureux de vivre dans les beaux jours de la philosophie ! Quelle est aujourd'hui différente de ce qu'elle a été ? Cette science autrefois habitoit une caverne impénétrable : d'épaisses ténèbres en deffendoient l'entrée : on marchoit sans sçavoir où l'on alloit, & le sanctuaire de la sagesse ne s'ouvroit qu'à ceux qui sçavoient pousser à l'infini la division d'un être dont ils n'avoient point d'idée. La philosophie maintenant est une déesse aimable, son temple nous est ouvert, \* elle se présente à nos regards dans sa beauté naturelle ; & elle s'est ren-

---

\* V. Lettres sur quelques Ecrits de ce tems.  
T. III.



rendu accessible au magistrat , au militaire , aux dames - mêmes. Il suffit , Messieurs , de vous avoir entendus , pour juger des progrès de cette science : & si j'avois trois couronnes , je vous aurois tous couronné.

C'en est donc fait du jargon obscur & inintelligible , des commentateurs d'Aristote. On a conçu qu'on ne devoit parler que pour se faire entendre , & qu'on n'y réussissoit qu'en comprenant bien soi-même , ce qu'on veut faire comprendre aux autres. On a enfin compris que la science des choses étoit préférable à celle des mots.

L'homme , dit Mr. d'Alembert , \* veut sçavoir & se flatte d'être parvenu au but , quand il n'a fait qu'imaginer un nom , qui à la vérité arrête sa curiosité , mais qui au fonds ne l'éclaire point. Instinct est dans la bouche de tout le monde : avec ce nom qu'on ne comprend pas , on croit avoir saisi la cause de toutes les opé-

---

\* Préface du Dictionn. Encyc.

opérations des bêtes. Ne vaudroit-il pas mieux demeurer en chemin que de s'égarer ? L'erreur est pire que l'ignorance. Celle-ci nous laisse tels que nous sommes : si elle ne nous donne rien , du moins elle ne nous fait rien perdre , au lieu que l'erreur séduit l'esprit , éteint les lumières naturelles , procure une fôtte vanité.

Je dois donc applaudir à la manière dont on a procédé dans le premier Entretien. On a défini les mots , pour jeter de la clarté dans le discours : j'y ai remarqué de l'ordre , de la précision & je me fais un plaisir de rendre à Mr. l'Officier la justice qu'il mérite , mais cela ne doit pas m'empêcher de lui faire deux reproches : le premier d'avoir avancé des choses fort-douteuses , pour ne pas dire très-fausſes sur l'antiquité de l'opinion de Descartes ; & le second d'en avoir omis de vraies , & de très-propres à favoriser l'hypothèse qu'il deffendoit.

Il est aujourd'hui décidé que la

R

rai-

raison doit présider au jugement de toutes les opinions humaines, qui n'ont point de rapport à la foi. On doit se servir des yeux que Dieu nous a donnés, & il est ridicule de se les arracher pour se laisser conduire, & de se defaire de sa raison pour s'asservir contre la raison à l'autorité des anciens philosophes. \* On avoit remarqué ces choses : Il étoit donc inutile de s'appuyer de l'autorité de Diogène & de celle des Stoiciens.

Il est vrai qu'un pere de l'oratoire, caché sous le nom d'Ambroise Victor, a fait un petit livre où il a compilé différents textes de St. Augustin, pour prouver que ce Docteur de l'Eglise a crû que les animaux sont des machines : mais il est incontestable que qui voudroit extraire des œuvres de St. Augustin des textes tout contraires, feroit un volume plus épais que celui de *Doctrina Christiana* d'*Ambrosius Victor*.

Mr. Durondel auroit bien de la  
peine

---

\* Malebranche.

peine à prouver son sentiment. Sénèque a pu dire que les bêtes n'étoient capables ni de se courroucer ni de pardonner, sans les croire automates. *Iraſci non magis ſciunt quam ignoſcere.* Pourquoi cela ? parce qu'il ſe trouve un milieu entre être machine & agir par réflexion. Or la colère & la clémence ne ſuppoſent-elles pas dans nous un être qui réfléchit ?

Rien n'eſt plus divertiffant que de voir les Nominaux, les Scolieſtes & les Thomiſtes, ſoutenir ſur l'autorité d'Ariſtote des opinions contradictoires ; & le P. Pardies à ſi bien tiré par les cheveux ce prétendu prince des philoſophes, qu'il lui a fait dire bon gré malgré qu'il en eut, que les bêtes ſont des machines.

L'homme penſe, dit Ariſtote ; une ſervante en diroit bien autant. Donc les bêtes ſont des automates, conclut le P. Pardies. Pourquoi ? parce que le ſens d'Ariſtote eſt qu'il n'y a que l'homme qui penſe. Or la né-

gation a une grande malignité de nature, donc excepté l'homme, elle exclud la pensée de tout autre sujet, donc les bêtes ne pensent pas. Cet argument a paru affommant, on a recouru au texte, on a trouvé que le mot grec signifioit réfléchir, & tout s'est réduit à une dispute de mot.

Voilà où aboutissent la plupart des questions, tranchons celle-ci : Aristote a pû dire que l'homme pense sans penser aux bêtes. S'il a voulu dire par-là qu'elles sont des machines, pourquoi s'est-il arrêté en chemin, pourquoi n'a-t-il pas prouvé sa thèse?

Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens philosophes, grands ferrailleurs, ne se firent jamais de querelle au sujet de l'ame des bêtes : jamais ils n'eurent un système lié & suivi sur cette matière : quelques-uns donnèrent à la brute la raison & l'immortalité : tous lui attribuèrent du sentiment & de la connoissance. D'où je concluds que rien n'est plus mal-fondé que l'antiquité de l'opinion

nion de Descartes ; son hypothèse lui appartient en propre, & s'il y a de la gloire de l'avoir inventée, c'est une injustice que de l'en priver.

En effet, Descartes est le premier qui ait mis dans un beau jour la différence essentielle qui est entre le corps & l'esprit ; & trouvant des difficultés insurmontables à mettre dans la brute une ame spirituelle & immatérielle, il en conclut que les bêtes sont des automates. La conséquence est naturelle. Après quoi son vaste génie l'élevant jusqu'aux notions les plus claires & les plus évidentes que nous pouvons avoir des attributs de Dieu, il y trouva la confirmation de son hypothèse. Si les bêtes ont du sentiment & de la connoissance, disent les Cartéfiens, \* 1<sup>o</sup>. Dieu ne s'aime point d'un amour infini 2<sup>o</sup>. Dieu est inconstant & sans sagesse. 3<sup>o</sup>. Dieu est cruel & sans justice.

R 3

1<sup>o</sup>. Dieu

---

\* Division d'un discours de Mr. D'Armanfon.

\* 1<sup>o</sup>. Dieu eut créé des ames capables de connoissance & d'amour, sans les obliger à l'aimer & à le connoître : sans aucun rapport je ne dis pas surnaturel, mais même naturel à leur Créateur. Que devient l'Alpha & l'Omega, le *principium* & *finis* ? Ou sont ces idées de l'ordre qui veulent que Dieu ait tout fait pour lui ? Voilà une loi souveraine indispensable, imprescriptible. Quel privilège ont donc les brutes de prescrire contre cette loi ? Point d'autre que celui-ci. C'est que ce sont des automates.

2<sup>o</sup>. On se confirme dans le même sentiment si on réfléchit sur deux autres attributs de Dieu, son immutabilité & sa sagesse. Quelle multitude d'animaux dans l'eau, sur la terre & dans l'air ? Il y en a même, Selon Aristote, dans les cièux de Jupiter & de Saturne. Il y en a dans les étoiles. Ce seroit une folie, dit-il dans Cicéron, de croire qu'il ne

---

\* V. Bayle A. Rorarius.

ne s'en forme point dans le ciel , qui est le lieu le plus propre à la génération. \* Or ces animaux sont plus parfaits que ceux que nous voyons. Pourquoi ? parce qu'on ne peut douter que la nourriture ne contribuë à la vivacité de l'esprit : il est donc probable qu'il faut mettre une intelligence plus vive & plus grande dans les animaux qui naissent dans le ciel , qui à cause de la subtilité & de la pureté de sa matière est dans un mouvement & dans une agitation continuelle.

Mais contentons-nous des animaux que nous pouvons connoître. On en a découvert par le moyen du microscope dans l'eau , dans le vinaigre , dans les pierres mêmes. Une feuille de choux contient des milliers de bêtes. Au printemps paroissent des millions d'insectes. Il en est dont la vie n'est que d'un jour. Voilà donc Dieu occupé à créer le matin des ames qu'il an-

R 4

néan-

---

\* V. Cic. L. 2. de nat. deor.



néantit le soir. Où est sa constance & son immutabilité ? Cependant la matière subsiste toujours. Oui, cette matière qui n'est que passive, qu'on nomme *tabula rasa*, & qui ne peut être susceptible de la perception la plus simple, cette matière, dis-je, n'est jamais annéantie, car nous n'avons point d'idée de l'annéantissement d'une substance ; or l'ame de la brute est une substance qui pense ; elle est par cet endroit au-dessus du soleil, & plus noble que tous les corps. Elle périt totalement à la mort de l'abeille, quoique la substance de son corps ne périsse pas : je demande, que devient la sagesse du Créateur de ces deux substances ? Il détruit la plus noble & conserve la plus imparfaite.

36. De quelle manière traitons-nous les bêtes ? Nous les faisons battre pour notre plaisir. Nous fouillons dans leurs entrailles pour satisfaire notre curiosité : nous les égorgeons pour nous nourrir : nous  
nous

nous plaifons à les tourmenter. Domitien s'amusoit à tuer des mouches, les enfans en font autant. Ils vont fureter dans les bois, ils grimpent fur les arbres, & enlèvent à une tendre mere fes petits. Voilà donc des créatures malheureufes quoique innocentes. Où eft la juftice & la bonté de Dieu ?

Ces raifons bien pouffées font très-fortes furtout la dernière. On en peut juger par les efforts qu'on a faits pour tâcher d'y répondre. Mr. l'Officier a donc eu tort de l'omettre. C'eft là où confifte uniquement le fecond reproche que j'avois à lui faire, Je n'aurois pas pour lui tant d'amitié & tant d'eftime, fi je pouvois même le foupçonner d'avoir pensé d'une manière indigne d'un honnête homme. Il n'a point crû qu'il fut du bel air de ne point recourir à la caufe première, pour expliquer les phénomènes de la nature ; je fçais au contraire qu'il eft perfuadé que le vrai ufage de la phyfique eft de nous rappeler à Dieu, Un

Un peu de patience, Messieurs, & vous aurez lieu d'être satisfaits. Permettez-moi de prémunir mon parent contre un sophisme de tous les pays & de tous les temps. On reste dans une religion par la seule raison qu'on y est né. On embrasse une opinion parce qu'on est d'un tel ordre. Une secte affiche l'esprit, on y entre, elle se grossit prodigieusement, L'hypothèse de Descartes est brillante : c'est du moins une belle chymère : c'est un roman qui prête à parler, & qu'on peut orner & embellir. Cela ne suffit-il pas pour l'embrasser ? Non, tous ces jugemens sont faux ou téméraires. Donc une vérité exprimée avec simplicité & en peu de paroles, vaut mieux que le plus beau discours, qui tend à accréditer un mensonge. Pourquoi ? Paréeque

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable.

Vous voyez sans doute, Messieurs, où j'en vai venir. Voici un raisonnement

ment simple & court, qui renverse tout le long plaidoyer du partisan de Descartes.

Il n'y a point de démonstration qui tienne contre les preuves de fait. On a crû pendant deux mille ans qu'il n'y avoit point d'Antipodes. On démonstroit qu'il ne pouvoit pas y en avoir. On a découvert les Antipodes, & toutes les démonstrations sont tombées par terre. Or les bêtes nous donnent tous les jours des preuves de fait de leurs caresses, de leur amour, de leur crainte &c. & quelles ont du sentiment & de la connoissance. Par conséquent il n'y a point d'éloquence, point de démonstration qui puisse établir le contraire.

Cependant si je rejette le sentiment de Descartes, embrasserai-je celui des Péripatéticiens ? Non. Je sçais bon gré à mon ancien ami de nous avoir exposé fidèlement l'opinion d'Aristote, mais je sçais très-mauvais gré à Aristote de lui avoir fourni de  
très-

très-mauvais raisonnements. Ne feroit-il pas étonnant qu'on pût s'empêcher d'éclater de rire lorsqu'on entend dire, l'ame des bêtes n'est pas matière, mais comme matière : elle n'est pas esprit mais comme esprit ? Vous n'y voyez pas plus clair que moi dans ce que vous dites, vous n'y comprenez rien, & cependant vous ne voulez pas vous rendre. Je veux que vous-vous compreniez, mais pourquoi est-ce que personne ne peut vous comprendre ? Je sçais ce que c'est que corps, je sçais ce que c'est qu'esprit, mais ce qui tient le milieu entre l'un & l'autre me passe entièrement. Ne m'en feriez-vous point un mystère ; semblable en cela à votre maître ? non, vous n'y voyez pas plus clair que moi. Permettez-moi de vous le dire.

Une substance mitoyenne entre la matière & l'esprit, elle est donc en partie simple & en partie composée ; mais pour peu qu'elle soit composée, comment peut-elle être simple : & si

si elle est simple, comment peut elle être composée?

Une ame matérielle qui n'est pas matière. Quelle chymère? Dieu ne peut pas faire cet être de raison, il est contradictoire.

Il seroit à souhaiter qu'Aristote qui a eu grand soin de nous avertir de certains sophismes, se fut mieux tenu sur ses gardes pour les éviter. Car on ne peut dissimuler que les Aristotéliciens ne confondent ici les modes de la substance avec la substance même. On tue une beccasse & une perdrix. Au bout de quelques jours ce gibier prend du fumet, cela se fait assurément sans qu'il soit besoin d'introduire une nouvelle substance dans le monde. Les Péripatéticiens n'en veulent pas convenir, ils ne veulent sentir ce fumet que par la vertu d'une forme substantielle cadavérique, qui a été créée à la mort de l'animal, & ils se bouchent les yeux pour ne pas voir que la désunion ou les divers arran-  
ge-

gement des parties de la matière  
fuffifent pour expliquer la génération  
& la corruption des êtres naturels.

Je ne leur en impose point. Lors-  
qu'on les presse d'expliquer com-  
ment ils peuvent concevoir une sub-  
stance matérielle qui ne soit pas ma-  
tière, voici ce qu'ils répondent. \*  
Qu'on remuë une boule qui étoit  
en répos, elle acquiert quelque  
chose de nouveau. Or ce quelque  
chose de nouveau n'est point un es-  
prit. Seroit-ce un corps ? Non.  
Car ce seroit une imagination bien  
plaisante de croire qu'il y eut là  
deux corps, l'un ancien qui seroit la  
boule, & l'autre nouveau qui seroit  
le mouvement. Par conséquent la  
boule & le mouvement ne sont pas  
deux corps. Donc le mouvement  
étant survenu de nouveau au corps  
de la boule, il faut reconnoître quel-  
que chose de corporel.

Voilà comme ils raisonnent, &  
leur raisonnement est semblable à  
celui-

---

\* Pardies.

celui-ci. L'homme fait tous les jours divers arrangements dans la matière. Ici il taille la pierre pour faire une statuë, là pour une colonne, ou un entablement. Or ces divers arrangements ne sont pas des riens, ce sont de vrais modes que l'homme produit. Donc il peut produire de nouvelles substances, des formes substantielles.

C'est ainsi qu'ils confondent les modes avec la substance. La matière disent-ils peut acquérir le mouvement & recevoir diverses modifications. Je l'avouë, personne ne le conteste. Qu'en concluez - vous ? Le voici, c'est qu'il faut admettre une substance matérielle qui n'est pas matière. Quelle inconséquence ? Mais je veux être de bonne composition. Je veux bien admettre ce genre bizarre de substances ou de formes substantielles, dont personne ne connoît ni l'origine ni la nature. Il y a donc une ame qui est la forme substantielle des brutes. J'y consens.

Mais



Mais où réside-t-elle ? Dans le cerveau, a-t-on dit, & non pas dans le cœur. Parceque des brebis, des grenouilles, des vipères, des tortuës se remuent & vivent après, que leur cœur est ôté.

Or je peux prouver par la même raison qu'elle ne réside pas dans le cerveau.

J'ai gardé, \* dit le P. Pardies, plus d'un mois durant, une sorte de haneton, après lui avoir coupé la tête, qui vivoit néanmoins pendant tout ce temps-là : & quand on venoit à le toucher, ou à le piquer, il s'agitoit, il remuoit ses aïles, & il voloït comme s'il eut été tout entier.

Que les Péripatéticiens sont malheureux de trouver à chaque pas des embarras & des difficultés insurmontables. Où placeront-ils dorénavant l'ame de la brute ? Je n'en sçais rien & je crois qu'ils ne le sçavent pas plus que moi.

Di-

---

\* P. 84.

Divisez un serpent en deux, chaque moitié vivra, se remuera, sentira de la douleur quand on la piquera. Il y a plus. Une expérience faite sur un polype, jetta St. Augustin dans l'étonnement & dans l'admiration. Il prit un petit animal à plusieurs pieds, le coupa en deux, & chaque partie se mit à fuir avec beaucoup de vitesse. Il coupa dercechef chacune de ces parties, & chacune donna des marques de vie, de sentiment & de douleur. De manière que si un de ces animaux eut eu le don de la parole, il auroit pû dire comme le sosie de l'amphytrion, le moi qui va à droite, fuit le moi qui vais à gauche. Je défie hardiment tous les péripatéticiens de trouver ici un dénouement aussi heureux que celui de Plaute.

Il fuit évidemment de ce que j'ai dis, que les péripatéticiens ne savent ni ce que c'est que l'ame qu'ils mettent dans les brutes, ni où elle

S

réside.

réfide. C'est une bagatelle, nous ignorons bien d'autres choses qui ne laissent pas d'exister. J'y consens encore très-volontiers. Reste avoir si à l'aide de cette chymère qu'ils veulent réaliser, ils expliqueront heureusement les opérations des bêtes.

Le célèbre P. Pardies établit pour le fondement du système péripatéticien, la distinction de deux sortes de connoissances ; les unes intellectuelles, & les autres sensibles. Celles-ci conviennent aux brutes, celles-là ne peuvent convenir qu'à l'homme.

Mais que faut-il entendre par des connoissances sensibles ? Tous les axiomes de la métaphysique & de la géométrie, toutes les propositions évidentes par elles-mêmes sont des connoissances sensibles. Le tout est plus grand qu'une de ses parties. Voilà une vérité qui se fait sentir par elle-même : elle est donc sensible ; mais en même temps elle est intellectuelle.

lectuelle. Il n'y a donc point de distinction à faire entre les connoissances sensibles & les connoissances intellectuelles. Donc le systême péripatéticien se trouve par là sapé dans ses fondemens.

Mais dira-t-on n'y-a-t-il pas un appetit raisonnable & un appetit sensible ? n'y-a-t-il pas un plaisir purement intellectuel ? Celui par exemple que goute un géomètre. Et n'y-a-t-il pas un plaisir sensible , tel que le dût goûter la sœur Agnès à une conversation de son directeur , qui fut assez imprudent pour lui parler d'anatomie ; non de celle de l'oreille , mais . . . qui empêchera donc de distinguer deux sortes de connoissances , l'une intellectuelle & l'autre sensible ?

Ce qui l'empêche , repondrai-je , est que le plaisir sensible occasionné par le corps n'est pas dans le corps , mais dans l'esprit. D'où je conclus que toute connoissance sensible est en même tems intellectuelle. A-

Avançons & tachons de saisir l'idée que le Péripatéticien nous donne de la connoissance sensible. C'est, dit le P. Pardies, celle par laquelle nous appercevons sans nous appercevoir que nous appercevons.

O la belle idée ! quelle est capable d'éclairer l'esprit ! Mais sur quoi peut se fonder le P. Pardies dans la belle définition qu'il nous donne de la connoissance sensible ? parle-t-il d'après l'expérience ? Se fonde-t-il sur un sentiment intime, sur le rapport de sa conscience ? Non. Il est de la nature de cette connoissance de ne se point laisser appercevoir. Tous les Péripatéticiens, tous les hommes nés & à naître ne peuvent dire, j'ai l'expérience de ce que le P. Pardies avance.

S'appuye-t-il sur une révélation divine ? Non ; du moins a-t-il eu assez d'humilité pour n'en point parler. Disons mieux & parlons plus clairement. Toute connoissance

sance suppose la pensée : toute pensée se fait sentir à l'ame immédiatement par sa seule présence : la pensée n'est point sans idée ; l'idée ne peut-être sans la représentation de quelque objet : donc il y a de la contradiction d'appercevoir un objet sans s'appercevoir qu'on l'apperçoit.

Voyons maintenant les efforts inutiles que fait le P. Pardies, pour soutenir le phantome qu'il nous présente.

Ayant les yeux ouverts, dit-il, nous ne nous appercevons pas seulement des objets qui sont devant nous, & une personne de nos amis aura pû passer sans que nous y ayons pris garde. En cette rencontre je demande, si l'on peut dire que nous ayons vû cette personne. L'avons nous vuë ? Si vous dites que non, nous étions donc aveugles.

Que d'aveugles dans le monde, repondrai je ; & plus aveugles que les quinze vingt, s'il y a de la dif-

férence entre voir & appercevoir que l'on voit ? Quelle philosophie que celle qui se paye de mots & qui en veut payer les autres ? Ce qu'il y a ici de comique & de plaisant, c'est que le P. Pardies se réfutera lui-même.

Rendons lui cette justice. Quand il s'agissoit de prouver que l'on voyoit sans voir, il a eu assez d'esprit pour user de termes équivoques, & jetter dans le panneau ceux qui ne courent qu'après les mots. Dans un autre endroit du même ouvrage, il s'est montré tout différent de lui-même, & voulant servir les différents goûts, il a parlé ainsi aux personnes raisonnables.

Quand je vois, dit-il, un tableau devant moi, il y a une infinité de rayons, qui passant au travers des humeurs de mon œil, vont faire une peinture admirable de ce tableau sur les peaux qui sont vis-à-vis. Ce n'est pas encore voir, puisque tout cela

cela se peut faire dans un œil artificiel & dans celui d'un mort. Ensuite par le moyen du nerf optique, il se fait une certaine communication jusques dans l'intérieur du cerveau. Jusques-là ce n'est point encore appercevoir . . . il faut donc que notre ame se trouve en cet endroit intimement présente & attentive, & comme d'ailleurs elle a la faculté de connoître, elle ne peut ignorer ce qui se passe ainsi chez elle-même. Nous concevons sans peine qu'un ange étant présent à une pierre, s'appercevrait fort bien que c'est là une pierre: aussi notre ame étant présente à cette partie du cerveau ainsi émuë & ainsi figurée, s'appercevait fort bien de ce mouvement & de cette figure. Mais pour cela il faut qu'outre toutes ces diverses agitations & toutes ces figures du corps, notre ame se fasse elle-même une autre sorte de peinture, & qu'en la faisant, elle la con-



sidère & la régarde en elle-même, de sorte que l'image ne soit point différente de l'action par laquelle on la considère, & que se représenter un objet soit la même chose que le considérer.

Est-ce le même homme qui parle ainsi dans le même ouvrage? Veut-il à dessein se contredire pour trahir sa cause? cela peutêtre, je n'en sçais rien. Tout ce que je sçais, c'est qu'il parle, ici d'une manière intelligible.

Profitons de l'aveu du plus digne de nos adversaires & concluons.

10. Que les personnes qui dorment les yeux ouverts peuvent sans être aveugles ne point voir les objets qui se présentent devant elles. Pourquoi? Parceque les rayons visuels ne pénètrent que jusques aux peaux, qui sont vis-à-vis les humeurs de l'œil; & que quand même ils iroient jusqu'à ébranler le nerf optique, ils pourroient le faire d'une  
ma-

manière si foible , que l'agitation ne feroit pas assez considérable pour réveiller l'attention de l'ame.

2<sup>o</sup>. Que par une conséquence naturelle de ce que je viens de dire , Archimède absorbé dans une profonde méditation , ne vit point le soldat qui lui perça le sein.

3<sup>o</sup>. Qu'un jeune bachelier du séminaire des bons enfants , tout occupé d'une thèse métaphysique ; montant au son de la cloche dans sa chambre , pour y prendre son bonnet ou son chapeau , & qui vient avec son bonnet de nuit au réfectoire , n'a véritablement vû ni l'un ni l'autre.

4<sup>o</sup>. Que l'ame ne pouvant ignorer ce qui se passe en elle-même , ne peut avoir un sentiment sans sentir qu'elle l'a.

5<sup>o</sup>. Que se représenter un objet , étant la même chose que le considérer , il y a une contradiction dans les termes , que nous appercevions

un objet sans sçavoir que nous l'apercevons. Eclaircissions ceci par un exemple. Un soldat est blessé dans la mêlée. Son ame étant toute occupée du danger , de la vengeance ou de la gloire , il ne sent point sa blessure. Dira-t-on que c'est un ladre ? ce seroit une sottise qu'on diroit. Le fameux P. Pardies nous dira qu'il sent de la douleur sans s'appercevoir qu'il en sent. Et le soldat plus à croire que lui, soutiendra qu'il n'a eu pendant toute l'action aucun sentiment de douleur. L'exemple du prêtre d'Afrique dont on a parlé sur le témoignage de St. Augustin, renverse de fond en comble tout le système du P. Pardies.

Je veux pousser à bout les Péripatéticiens. Je veux que la distinction des connoissances spirituelles & sensibles , soit bien imaginée , qu'elle soit vraie & conforme à la raison & à l'expérience. Voyons maintenant de quelle utilité elles sont

font aux Péripatéticiens pour expliquer les opérations des bêtes.

Un chien connoit une pierre, & il l'apperçoit. d'une manière qu'il ne s'apperçoit pas de ce qu'il apperçoit; pourquoi donc ne la croque-t-il pas? pourquoi n'est-il pas aussi sot que Saturne, qui avaloit des pierres pour ses enfants?

Une chatte a le sentiment de la faim sans sentir qu'elle a faim. Pourquoi donc quitte-t-elle le grenier, pour venir chercher & demander de la nourriture?

Un chien est malade sans sentir qu'il le soit. Pourquoi a-t-il plus de sentiment que le soldat blessé? pourquoi donc va-t-il chercher de l'herbe pour se purger?

Mais à quoi m'arrête-je si longtemps & pourquoi ne pas admettre le système du P. Pardies? mais en le renversant & en attribuant à l'homme les connoissances sensibles, & aux brutes les connoissances intellect-

tellectuelles. En effet un homme va chercher son ami , le rencontre en chemin , le voit sans le voir , le laisse passer & va le chercher où il n'est pas ; quelle étourderie ? qu'il en est autrement de la brute : jamais elle ne se trompe , l'hirondelle pour faire son nid n'apporte point d'eau lorsqu'il faut de la terre , & laisse la terre lorsqu'il faut humecter le mortier. Donc l'hirondelle à une connoissance intellectuelle , puisqu'on ne sçauroit jamais dire , quand elle ne s'apperçoit pas de ce qu'elle apperçoit.

Un chien voit sans voir : s'apperçoit sans s'appercevoir , a du sentiment sans sentir. Quel renversement d'idées ? quelle clef pour expliquer les phénomènes de la nature ?

Qu'exigez-vous de plus , mon ancien ami , pour quitter le péripatétisme ? vous avez donc juré d'être Aristotélicien avant que d'en sçavoir le système. Il falloit donc ou vous  
 inf-

infatuer des erreurs du péripatétisme, ou renoncer au nom de Péripatéticien. Votre parti est pris, on vous arracheroit plutôt l'ame du corps que de vous détacher d'Aristote. Quel entêtement ! je vous pardonnerois si vous ressembliez à certains vieillards, que je connois. Je laisse là les ignorants & les fots, les hypocrites & les médifants. Je ne parle que de ceux qui sont initiés aux mystères du péripatétisme. Un tel vieillard qui ne veut point demordre de ses sentimens : ou se trouve trop vieux pour devenir écolier, ou seroit obligé d'apprendre ou de ne dire jamais mot dans les disputes ; le plus court pour lui est d'injurier ses adversaires, de pester contre eux : il évite par-là d'être un personnage sourd & muët. Enfin la plus grande partie croit comme vous qu'il n'y a rien de bien pensé, que ce qui a eu le bonheur

heur d'être avancé par Aristote. \*

Quoi avoir fait soutenir des theses qui ont eu un applaudissement universel ; qui ont été suivies de présents, d'une pension, d'un établissement, & avoüer qu'elles ne contenoient que des fadaïses, que ce que nous avons appris & enseigné n'en valoit pas la peine, & qu'il n'y avoit pas même le sens commun ! A d'autres : nous ne voulons point être detrompés, & si ce que nous admirons devient l'objet de la risée publique, nous nous ferons toujours respecter, ne fut ce que par l'antiquité de notre barbe. Je suis aussi éloigné, mon ancien ami, de vous attribuer de pareils sentiments, que vous êtes différent de vous même, lorsque vous ne parlez point d'après Aristote. Je sçais comme vous que c'étoit un génie pénétrant, vaste, profond.

Sa

---

\* Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt vel quia turpe putant parere minoribus & quæ imberbes didicere senes perdenda fateri.

Sa seule poétique est un chef-d'œuvre, qui mériterait seul de l'immortaliser.

Mais il n'en est pas de même de ses œuvres philosophiques. Peut-être qu'elles ne sont point parvenues jusqu'à nous, ou du moins ont-elles été corrompues ou altérées. Averroës, le commentateur d'Aristote, est un prodige de génie à votre avis, mais sçavez-vous qu'il a commenté un auteur dont il ne sçavoit pas la langue ? on fait bien dire des choses à Aristote ; qu'il désavouerait s'il revenoit au monde. Quoiqu'il en soit, rien n'est plus ridicule que le système des Péripatéticiens sur l'ame des bêtes. Mais je m'aperçois que je m'écarte de la politesse avec laquelle je veux vous parler, & cela d'autant plus mal à propos que je ne puis vous passer la manière outrageante dont vous avez parlé de Descartes. Qu'une cause est désespérée lorsqu'on abandonne les raisons pour en venir aux injures ?

VOUS



**vous-vous êtes fait plus de tort que vous n'en avez fait au philosophe françois.**

**Descartes ce mortel dont on eut fait un Dieu**

**Chez les payens, & qui tient le milieu  
Entre l'homme & l'esprit : comme entre  
l'huître & l'homme**

**Le tient-il de nos gens, franchises bêtes  
de somme.**

**Descartes en un mot nous a mieux appris à penser que n'a fait le Lycée. Il en a triomphé & les difficultés que vous avez faites ne servent qu'à orner le char de sa victoire. Vous combattez les règles du mouvement qu'il a établies pour les corps inanimés, en les transportant à une aigle, à un corps animé. Que voulez-vous qu'on en pense ? est-ce ignorance ? est-ce mauvaise foi ? mettez la main sur la conscience, avouez que les Cartésiens repondent mieux aux difficultés que vous leur faites, que vous ne repondez à celles qu'ils vous font. Je veux qu'ils aient poussé trop loin la raillerie à l'occasion**

sion des définitions d'Aristote, de la forme substantielle, des espèces impresses &c. mais peut-on les défendre ces espèces : elles sont matérielles de votre aveu : comment donc les corps qui les envoient, perdant continuellement de leur matière & de leur masse, ne diminuent-ils pas sensiblement ? elles sont étendues : comment donc l'espèce d'une montagne peut-elle être reçue dans un aussi petit endroit qu'est l'œil ? enfin elles sont impénétrables : comment prétendez-vous donc expliquer de quelle manière l'espèce d'une montagne & celle de la voûte des cieux sont reçues sans confusion & en même temps dans le petit coin de la retine de l'œil ?

Laissons cette philosophie énigmatique, ténébreuse & incapable de satisfaire un esprit raisonnable, ce n'est pas là son plus grand défaut. Malheur à ceux qui la suivroient, car s'ils raisonnoient conséquemment, elle les conduiroit à l'idolâtrie ou à l'irréligion, T En

En effet où se réduit la philosophie d'Aristote ? à mettre dans la matière, qu'il soutient éternelle, des formes, des facultés, des qualités, des vertus & des êtres réels, capables de produire les effets physiques par la force de leur nature. D'autres philosophes frappés de la régularité du mouvement des cieux, de celle du flux & du reflux de la mer, du cours des rivières, avoient mis un Jupiter dans les cieux, un Neptune dans la mer, les faunes dans les bois, des hamadryades pour un arbre. Delà est venue l'idolatrie. Aristote au contraire, par le moyen des formes & des facultés, trouva dans la matière le principe d'ordre & de régularité que l'on cherchoit. Il mit de l'appétit dans la matière, de la complaisance dans la pierre pour le centre, de l'horreur dans la nature pour le vuide. En un mot par la guerre que se font les éléments, & par les forces des qualités de sympathie & d'antypéristase, il anima la  
na-

nature & en fit un Dieu. Et qui a jamais pensé me direz-vous à faire de la nature un Dieu ? Straton, vous répondrai-je. Il étoit disciple de Théophraste, & successeur de son maître Aristote dans l'école péripatéticienne. Il sçavoit la doctrine de son maître puisqu'il l'enseignoit, & elle le conduisit à l'athéisme.

Qu'est-ce donc que la nature ? c'est une force répandue partout & essentielle à la matière : une espèce de sympathie qui lie tous les corps & les tient dans l'équilibre : une puissance qui sans se décomposer elle-même, a le secret merveilleux de varier les êtres à l'infini ; un principe \* d'ordre & de régularité, qui produit tout ce qui peut se produire dans l'univers.

T 2

Tel

---

\* Ne parle-t-on pas encore aujourd'hui de la nature comme d'une puissance collatérale à celle de Dieu. *Deus & natura nihil faciunt frustra.* Cela est aussi payen que ce vers d'Ovide, *Hanc Deus, & melior litens natura diremit.*

Tel est l'abyme où la doctrine d'Aristote a précipité Straton. \* Mais, comme dit Bayle, n'est-ce pas de toutes les choses inconcevables la plus inconcevable, que de dire qu'une nature qui ne sent rien, qui ne connoit rien, se conforme parfaitement aux loix éternelles ! conçoit-on des loix qui n'ayent pas été établies par une cause intelligente ? en conçoit-on qui puissent être exécutées régulièrement par une cause qui ne les connoit point, & qui ne sçait pas même qu'elle soit au monde ? vous avez là, métaphysiquement parlant, l'endroit le plus foible de l'athéisme. C'est un écueil dont il ne se peut tirer, c'est une objection insoluble.

La même objection qu'on fait à Straton, se peut faire à Aristote, ce qui est une marque de la conformité de leurs sentiments & de leur doctrine. En effet, selon Aristote, l'ame végétative des plantes & celle des animaux sont tirées du sein de la

---

\* T. 4. C. 110.

la matière. Mais la matière ne sent rien , ne connoit rien , & ignore si elle est au monde. Comment donc peut-il tirer du sein de cette matière l'ame des bêtes , à laquelle il donne du sentiment & de la connoissance ?

Si l'ame des bêtes est tirée de la matière ; qui empêche l'ame humaine d'avoir la même origine ? si une ame matérielle peut penser , connoître , aimer , quelle raison a-t-on de dire que la nôtre est spirituelle ? quelles conséquences affreuses ? que les Péripatéticiens viennent nous dire que leur système est conforme à la raison , à l'expérience , à la religion !

L'eut-on jamais pu croire ? la théologie s'est appuyée sur la philosophie d'Aristote. N'étoit - ce pas aller chercher la lumière dans les ténébres ? il est vrai que la foi nous redresse , comme le dit Malebranche , mais si le cœur est chrétien , le fond de l'esprit est payen.

Que je serois heureux mon ancien

T 3

ami,

ami, si j'en avois assez dit pour vous dégouter du péripatétisme ; ne vous laissez plus conduire par l'autorité d'Aristote, mais par la raison, vous en raisonnerez mieux ; vous nous en avez donné une preuve sensible en parlant de Leibniz, & j'ai très peu de choses à ajouter à ce que vous avez dit.

Il me semble que l'annéantissement de la liberté est une conséquence naturelle du système Leibnitien. Il est bien vrai que Leibniz retient les noms de choix de liberté : il dit que l'homme est un automate spirituel, libre ; mais les Stoiciens n'en disoient-ils pas autant ? ces philosophes nous ont principalement exhortés à suivre la vertu & à faire le vice. Il ne faut que lire Sénèque ou Epictète pour trouver de très-beaux sermons de morale ; cependant si ces Stoiciens avoient raisonné conséquemment, ils auroient dû porter les hommes à se tenir les bras croisés : ils soutenoient une hypothèse in-

incompatible avec la liberté, car ils croyoient à la fatalité du destin.

Il en est de même des astrologues, ils nous donnent des avis comme on feroit à des personnes libres. Ils nous disent de prendre garde à certain jour, quoiqu'ils soient persuadés d'avoir trouvé la chaîne de nos destinées dans les astres, qui regnent dans l'univers par des loix secrètes.

Rien n'est plus commode pour expliquer les actions des hommes, que la fatalité d'une étoile ou du destin. \* Paris forcée d'amour passe la mer & est la cause du saccagement de Troyes: celui-ci fait le code des loix; là les enfants tuent leurs peres, les peres leurs enfants, ici les freres s'égorgent les uns & les autres, à qui faut-il imputer ces desordres? aux hommes, non, mais à une force supérieure, tout depend de la destinée, car personne ne peut examiner le destin, à moins que cet examen ne soit un effet même du destin.

T 4

Cette



Cette philosophie, comme j'ai dit, est fort courte & fort commode, mais en même temps très-déraisonnable, car elle chasse de l'univers la providence & la divinité, comme on le peut voir dans un dialogue de Lucien, qui a pour titre *Jupiter confondu*.

Leibnitz, nous a-t-il donc voulu dépouiller de la liberté ? à Dieu ne plaise que je le pense, il dit que nous sommes libres, & je l'en crois sur sa parole, mais son hypothèse nous laisse-t-elle la liberté ? c'est une autre affaire ; on peut fort bien distinguer ici l'homme du philosophe, je suis bien éloigné de persécuter l'auteur, & de le rendre comptable d'un sentiment qu'il désapprouve, mais j'ai le droit d'examiner si la liberté est, comme il le dit, compatible avec son hypothèse.

Les pensées de mon ame selon lui tristes ou gaies, bonnes ou mauvaises, sont arrêtées avant ma naissance, sont préétablies de toute éternité,

nité. C'est une suite de la prévision de Dieu. Au nom de Jehova, de l'être suprême ; je me tais, comme les juifs, & baise la terre ; mais jusqu'ici l'hypothèse n'est point philosophique.

Parlons donc physique : selon l'hypothèse Leibnitienne, le passage du rubicon, tous les mouvemens de mes bras & de mes jambes, sont préétablis avant ma naissance & celle de Jules César. Le moindre dérangement troubleroit l'harmonie de l'univers, mon corps pour la conserver, doit se remuer nécessairement à telle heure, & être en repos à telle minute ; ces mouvemens & ces repos seroient enchainés & se succé-  
deroient les uns aux autres, quand même mon corps seroit sans ame, tel est le sentiment de Leibnitz, dans sa replique aux réflexions de Mr. Bayle.

Tout iroit bien, si mon corps étoit sans ame, mais dans le cas de l'union, il s'en faut bien qu'il en

T 5

soit

soit de même, j'éprouve qu'à l'occasion de telles pensées dans mon ame, s'excitent tels mouvements dans mon corps. J'ai un sentiment, une conviction intérieure que je suis libre de parler ou de me taire, de marcher ou de me reposer. Donc les mouvements de mon corps dépendent des volontés & des pensées de mon ame. , Donc il est inutile que Mr. de Leibniz abuse de son esprit pour me persuader le contraire.

Un automate spirituel, une substance simple indivisible, qui agit par ressorts, quelle mécanique ! un corps uni à une ame & sujet à l'empire de sa volonté, qui exécuteroit sans cette ame les mêmes mouvements que celle-ci lui commande, quelle physique ! quelle harmonie ! ou pour mieux dire quelle confusion ! quel desordre !

Je sens le poids de mon corps qui apésantit mon ame, cependant selon Leibniz, j'aurois la même pesanteur, les mêmes sensations, les  
mêmes

mêmes pensées, quand je ferois sans corps, & que même il n'y en auroit aucun dans l'univers. Quelle philosophie ! tandis qu'il me fait douter de l'existence des corps, il prétend me persuader de leur harmonie.

Si on veut remonter avec lui aux premiers principes qui composent tous les êtres qui sont dans l'univers, on les trouvera actifs & indivisibles. Ces principes actifs & indivisibles sont des monades, ces monades sont des substances sans étendue. Elles sont inaltérables, incorruptibles & sont de tout temps jointes & liées à leur forme. Elles trouvent dans la constitution de leur être & dans le fonds de leur nature la tablature des pensées ou des mouvements qu'elles doivent avoir. Rien n'arrive en qualité de causes ou d'effets, mais par la vertu de la loi primitive de création de chaque être. Voilà un abrégé de la doctrine répandue dans la Théodicée de Leibniz, qu'on

qu'on pourroit peut-être intituler la  
détruction de l'harmonie apperçue  
dans les parties de l'univers.

Notre amie & sa liberté sont la  
pierre d'achoppement de ce système.  
Son obscurité ne nous fera jamais  
douter de la conviction intérieure  
que nous avons que Dieu nous a  
créés libres.

Comment sans liberté serions nous  
ses images ! que lui reviendrait-il  
de ses brutes ouvrages ?

On ne peut donc lui plaire, on ne peut  
l'offenser,

Il n'a rien à punir, rien à récompenser.  
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus  
de justice.

Caton est sans vertu ; Catilina sans vice.

Loin de nous cette pensée de  
Seneque.

Ou de force ou de gré le destin nous  
entraîne. \*

Je me suis peut-être trop arrêté à  
refuter des hypothèses qui tombent  
d'elles-

---

\* *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.*

d'elles-mêmes par leur incompréhensibilité. Passons à celle de Mr. Boullier. Quelle est brillante ! on passe du regne vegetal par des nuances insensibles au regne animal. Là on finit la plante, la sensitive par exemple : là commence la brute, comme la taupe : de la taupe on monte à la carpe, au cheval, au chien, au singe, à l'homme, à l'ange. C'est le platonisme mieux développé & perfectionné. Car il y a selon les platoniciens trois sortes d'êtres qui ont une ame raisonnable, les dieux, les hommes, les demons. Les dieux dit Apulée occupent le lieu le plus haut, les hommes le plus bas, les demons le milieu. Mais les dieux ne pouvant communiquer avec les hommes à cause de la distance des lieux, il est donc nécessaire d'admettre des entremetteurs qui joignent pour ainsi dire le ciel avec la terre. Ces médiateurs sont les demons, & on forme par leur moyen le point de rencontre & le centre

centre d'unité. C'est pourquoi ils sont dans l'air qui touche ensemble & au ciel & à la terre, & forment une échelle, par laquelle de creature en creature on monte enfin jusqu'à Dieu.

Cependant Platon avoit laissé un grand vuide métaphylique, en ne donnant nne ame spirituelle & immatérielle qu'aux dieux, aux demons, aux hommes ; au lieu que Mr. Boul-  
lier accordant liberalement cette ame à la mite, au ciron & à la puce, remplit le vuide du système platonicien & le conduit à sa dernière perfection.

En effet Platon mettant une grande différence entre la beauté du corps & celle de l'esprit, dit que les corps n'ont rien de beau que par rapport à un être pensant, qui saisit la justesse, la proportion & l'harmonie qui y regnent, donc la beauté de l'univers vient moins des corps que des ames. Par conséquent s'il y a tant de corps dans l'univers, il faut qu'il y ait pour le moins autant d'ames immortelles. ❁

Pla-

Platon avec ces idées est resté en chemin, & il étoit réservé à Locke de faire la découverte d'un nouveau monde intellectuel. Mr. Boullier y a voyagé & nous a fait la relation des merveilles qui l'ont frappé, qui pourra douter aujourd'hui de la beauté, & de la magnificence de l'univers, depuis qu'on a mis des êtres pensants, des intelligences, des âmes si l'on veut immortelles, jusques dans les chenilles ?

Ne nous laissons point éblouir par le brillant des pensées, nous ne devons nous arrêter qu'à celles qui sont solides. Rien n'est plus mal imaginé que le prétendu point de rencontre & le centre d'unité des platoniciens. Pourquoi ? parce qu'il n'y a qu'à consulter les notions évidentes que nous avons de la divinité, pour sçavoir que de la créature la plus parfaite jusqu'à Dieu, il y a & il

---

■ *Ex hoc igitur illud efficitur, si mortaliū tanta multitudo sit, esse immortaliū non minorem. Cic. L, 1. de nat. deor.*



il y aura toujours une distance infinie. Donc il n'y a point d'échelle par laquelle on puisse monter jusqu'à Dieu. Donc l'espace qui sépare Dieu de la créature est infini. D'ailleurs l'être suprême n'a rien oublié de ce qui peut contribuer à la beauté de son ouvrage : en créant & peuplant cet univers d'un million de millions d'anges ou d'esprits, qui composent un vrai monde intellectuel.

Revenons à l'hypothèse de Mr. Boullier, qui supposant dans l'échelle des intelligences au dessous de l'ame humaine un esprit plus borné qu'elle, dit 1<sup>o</sup>. que l'ame des bêtes est un esprit, une intelligence, un être pensant. 2<sup>o</sup>. Que cet esprit n'a que des sensations ou des perceptions confuses. 3<sup>o</sup>. Qu'avec cet esprit uni au mécanisme, on explique facilement les opérations des bêtes, & on satisfait pleinement à toutes les difficultés.

1<sup>o</sup>. L'ame des bêtes est donc spirituelle & immatérielle, considérée  
sous

sous ce dernier rapport, le chaud & le froid, le sec & l'humide, le fer & le feu n'ont aucune prise sur elle : elle ne craint donc point la dissolution, l'altération ou la corruption de ses parties : elle est donc immortelle & il lui faut un paradis & un enfer. Ces conséquences ne sont-elles pas naturelles ?

Mais d'un autre côté cet être immatériel est en même temps un être pensant, un esprit, une intelligence. Je m'arrête tout court, effrayé des conséquences dangereuses que je vois naître de cette hypothèse de Mr. Boullier. Ne voyez-vous pas, lui dirai-je, que vous degradez l'ame spirituelle, & que vous nous rapprochez des bêtes en voulant les rapprocher de nous ?

A Dieu ne plaîse, répondez vous, j'ai mis cet esprit bien inférieur à celui de l'homme ; & de l'ame de la taupe à l'ame humaine il y a, peut-être, sauf erreur de calcul, plus de mille échelons à dire : cela est

V

bien.

bientôt dit , repliquerai-je , sur quoi fondez-vous ces rapports de quantité ? la différence spécifique de la nature des hommes & des anges se tiroit, selon les platoniciens, de la différence des lieux que ces ames occupoient. Or on mesure les lieux & on en calcule la distance. Mais vous ne donnez point dans ces rêveries des idées platoniciennes. Il n'y a pas dans l'ame des bêtes des parties comme il s'en trouve dans l'échelle des platoniciens. Vous ne pouvez donc extraire de cette ame ni la racine quarrée ni la cubique. Un être indivisible n'a jamais fourni le quotient d'une division. Direz-vous que l'ame d'un chien , d'un renard , d'un singe , est la moitié , le tiers , le quart d'un ame humaine ? mais comment trouver dans des êtres simples & indivisibles des proportions arithmétiques ou géométriques ? ou trouverez-vous donc une différence spécifique & essentielle entre des êtres simples , qui ont la faculté de penser. C'est

C'est conclure , repliquez - vous avec une précipitation de jugement peu digne d'un bon logicien. Les bêtes n'ont que des idées ou des perceptions confuses & obscures, elles ne raisonnent point, elles ne connoissent point les universaux, le bien honnête. N'en voilà-t-il pas assez pour déterminer la différence spécifique de leur espèce essentiellement différente de celle de l'homme ? ne voyez-vous pas repondrai-je que vous bouleversez tout l'état de la question. Qu'il y ait des esprits plus étendus, des genies plus profonds, personne n'en doute. Mais il ne s'agit pas ici des qualités & des perfections des ames de l'homme & de la brute, il est question de leur nature. Que les pensées de l'ame de Mr. Fontenelles à un an, étoient différentes de celles qu'elle a eues à soixante, c'est cependant la même ame qui pense si différemment. On peut tirer de la campagne un berger qui ne pense qu'à ses moutons, lui

apprendre la philosophie & les universaux ; changera-t-il d'ame pour cela ? tout esprit est esprit, comme tout citoyen de Rome étoit homme, quelle différence ! quelle inégalité entre ces citoyens ! les uns étoient patriciens, les autres plébéiens. Différents par les rangs , ils étoient égaux dans la nature. Il en est de même de l'homme ; l'un à l'esprit plus subtil, l'autre plus tardif. Celui-ci s'occupe du ménage, celui-là de l'astronomie , c'est toujours le même esprit. \*

Que cette conséquence est fausse, l'ame du philosophe connoit les universaux, donc toute ame qui ne les connoit pas, est différente de celle du philosophe : j'aimerois autant dire que tout homme qui ne fait pas jouer de la basse de viole, n'est pas homme. Mais

---

\* *Mens omnis mens est, sive ad sublimia tendit*

*Sive moratur in exiguis, multumve parumve*

*Seu male, seu bene, seu melius meliusque gradatis. POLIGNAC.*

Mais examinons plus sérieusement vos raisonnemens. Les bêtes, dites-vous, n'ont que des perceptions, des idées obscures, & moi je dis qu'elles n'en ont que de claires & d'évidentes, pourquoi ? parceque l'idée est la lumière de l'esprit, gardons nous bien de mettre de l'obscurité dans le flambeau qui nous éclaire ; la lumière chasse les ténèbres & ne les sauroit produire ; si donc nous trouvons des objets obscures & confus, c'est que nous manquons d'idées pour les connoître, de même que par le deffaut d'un nombre suffisant de bougies allumées, un grand appartement est obscur pendant la nuit, mais ce n'est pas la lumière des bougies qui produit cette obscurité, donc toute idée est vraie, claire, évidente, aussi Arnaud, disoit-il à Descartes, si l'idée du froid peut être fausse on à l'idée du froid par la supposition & on ne l'a pas, puisque vous la dites fausse, ce qui est contradictoire, & il avoit raison.

Vous ajoutez que les bêtes ne raisonnent point ; le mulet de Thales ne raisonnoit-il pas ? ne dit-on pas en proverbe, que *chat échaudé craint l'eau froide* ? d'où on peut conclure que connoissant l'eau en général, il conoit ce que nous appellons universaux.

Mais je veux qu'il soit aussi ignorant sur cette matière que bien d'autres animaux à figure humaine, oui je veux que les bêtes ignorent l'universel *à parte rei*, mais elles savent & connoissent bien ce qui leur est propre & avantageux, pensez-vous donc que l'universel *à parte rei* procure la santé, la force, la gayeté, une plus longue & plus heureuse vie ?

Il peut y avoir, dites vous, des différences essentielles entre les êtres pensants, surquoi, dirai-je à mon tour, fondez-vous ces différences ? avez vous une connoissance intuitive des esprits ? non, vous avancez donc en l'air, ce que vous en pensez ; vous ne pouvez vous fonder que  
sur

sur des peut-être, & avec des peut-être, on bâtit bien des châteaux en Espagne, cela ne sent pas son philosophe. Vous réglez de votre pleine autorité les limites de la sphère d'activité des esprits, & vous ne connoissez point leur nature, mais il faudroit la connoître pour en savoir les propriétés, l'une, dites-vous, est capable de telles perceptions dont l'autre n'est pas susceptible. Voilà tout le fondement de votre système. Avez-vous donc pénétré dans l'intérieur de l'ame des bêtes, pour savoir ce qui s'y passe, vous ne pouvez pas le dire, vous vous fondez apparemment sur l'expérience, je le veux bien, elle ne vous sera pas favorable. Albert le grand, montrait un esprit si peu susceptible de perceptions qu'on l'appelloit le bœuf, ce bœuf devint presque un ange ; on en trouve la preuve sensible & palpable dans la collection de ses œuvres qui font vingt volumes *in folio*, donc cet argument-ci ne vaut rien, telle ame



n'a jamais eu telle perception, donc elle ne l'aura jamais. On doit à la colère les vers jambes.

*Archilochum rabies armavit jambo.*

On voit tous les jours qu'une chute, ou le trepan, ou l'affliction, ou la nécessité fait naître du fonds d'une ame des idées, dont on ne l'auroit jamais crû susceptible. Tout cela semble autoriser ce raisonnement, si l'ame de la bête a la faculté de penser, si c'est une substance qui pense, elle est donc capable de la pensée en général; elle peut donc recevoir toute sorte de pensées, elle peut raisonner, connoître le bien honnête, les universaux, les axiomes de métaphysique, les règles de la morale, &c. cela est fondé sur les progrès successifs que font & que peuvent faire les êtres pensants; cela est fondé sur l'expérience de tous les siècles & sur celle de l'esprit humain dont la lumière croit par la réflexion. Si l'on veut concevoir la différence de l'esprit humain sans cul.

culture, à lui-même cultivé, on n'a qu'à imaginer quelle distance il y a de ceux qui résolvent tous les problèmes sur les quarrés magiques, à ces sauvages qui ne comptent que jusqu'à dix, parce qu'ils n'ont que dix doigts. \*

Cependant il n'y a point de différence essentielle de la nature de l'ame de ces sauvages, à celle des Mathématiciens, par conséquent le plus ou le moins d'idées, de perceptions, de réflexions, de raisonnemens ne peut changer la nature ou l'essence d'un être, qui conserve toujours la faculté de penser.

Que repondez - vous à cela ? le voici, pour achever de ruiner ce principe, dites-vous, je veux me servir d'un argument que je crois démonstratif ; tant mieux, répondrai-je, aussi n'avez vous parlé jusques ici que par conjecture comme vous l'avouez vous-même.

V 5

Toutes

---

\* Hist. de l'academie des sciences l'année 1705.

Toutes vos suppositions sont des suppositions en l'air, mais voici à la fin une démonstration, je m'en félicite, je me rends volontiers aux bonnes raisons, nous sommes enfin au nœud de votre hypothèse, vous le savez, les bêtes n'ont que des perceptions confuses, l'homme a des idées claires. Voilà leur différence spécifique. *Hic Rhodus, hic Saltus*. Il faut ici soutenir notre supériorité sur la brute par la clarté de vos idées, voyons si nos intérêts sont bien entre vos mains.

Si dès là, dites vous, qu'une âme est capable d'une pensée, elle est capable de toute pensée, il ne peut y avoir d'esprits créés & finis : il ne sauroit y avoir en Dieu de pensée, ni d'idée, dont ces esprits ne soient susceptibles, donc ces esprits auront une intelligence infinie : donc ils seront infinis comme Dieu. \*

Est-ce un philosophe sérieux, répondrai-je, un Mr Bouiller, ou un jeune

---

\* P. 57.

jeune Logicien qui nous donne un misérable sophisme pour une démonstration ? & un novice qui ne seroit sur les bans de logique, que depuis quatre jours ne pourroit-il pas ainsi répondre à ce prétendu argument démonstratif ?

L'homme, dira-t-il, rencontre dans la recherche de la vérité deux grands obstacles, les préjugés & la préoccupation ? ses sens le distraient, son imagination est libertine, & il faut qu'il prenne beaucoup sur lui pour considérer attentivement un objet, il doit marcher bride en main, user de méthode, aller des choses connues aux inconnues, des simples aux composées, mais il précipite ordinairement sa marche, il se trompe, il s'égare, une curiosité insatiable le porte à vouloir tout savoir & il ne fait rien parfaitement. Il peut successivement s'appliquer à la considération d'un objet, & ensuite d'un autre & cela jusqu'à l'infini : mais que la condition du pauvre esprit  
hu.

humain est humiliante, s'il acquiert une nouvelle science, il en oublie une autre qu'il avoit acquise auparavant, une nouvelle pensée chasse les précédentes, il faut se les rappeler & cela ne se fait pas sans peine, tel est le sort de la pauvre condition humaine.

Que celui de l'ange est différent, sans préjugé, sans distraction, il voit les effets dans leurs causes, il en juge avec évidence, mais il ne juge pas de tous, parceque les objets intelligibles sont infinis & que l'esprit de l'ange, quelque parfait qu'il soit, est limité & fini, il passe successivement de la considération d'un objet à un autre, & le chemin qu'il a à faire, est infini.

Dieu, au contraire, a tout à la fois & dans le même instant les idées des choses nécessaires, contingentes, passées, présentes, futures & non futures ou possibles : ce qui ne peut convenir qu'à une intelligence infinie.

Qu'a-

Qu'après cela, Mr. Boullier vienne nous vanter la justesse de sa démonstration, & insulter au philosophe de Rotterdam en lui disant : quel éblouissement ne fut-ce donc pas dans un aussi grand philosophe que Mr. Bayle ! quelle précipitation de jugement peu digne d'un aussi bon Logicien, que de soutenir que l'ame des bêtes étant une fois reconnue pour une substance qui pense, elle ne sauroit être d'une espèce essentiellement distincte de celle de l'homme !

Mais, dirai-je, Mr. Boullier ne voudroit-il point nous éblouir par ces figures de rhétorique, dont il veut bien nous regaler ici pour la première fois ? Bayle a pensé comme tous les philosophes qui refusent une ame spirituelle aux bêtes, & s'il a mal pensé il faut qu'il y ait bien peu de bons Logiciens dans le monde ; les Descartes, les Boujeants, les Péripatéticiens, le Comte Barbieri raisonnent ainsi : si la brute a une ame spirituelle. les bêtes sont donc une espèce d'hommes, ou les hommes  
une

une espèce de bêtes : conséquence insoutenable dans les principes de la religion : conséquence qui découle par malheur très-naturellement de l'hypothèse de Mr. Boullier.

En effet les bêtes & l'homme ont la faculté de penser, les voilà de niveau tous les deux, cette faculté se deploye plus vite dans la brute que dans l'homme, c'est un grand avantage, l'égalité va-t-elle donc se perdre, & l'ame de la brute aura-t-elle la supériorité sur l'ame humaine ? qu'en pense Mr. Boullier, le voici : l'ame de l'enfance agit comme celle de la bête, ainsi s'explique ce paradoxe , comment l'enfant destiné à aller infiniment plus loin que la bête, demeure un certain temps fort au-dessous d'elle. Il n'est point surprenant que l'animal le plus vil pris dans son état de perfection, soit au-dessus de ce que l'animal le plus noble paroît dans la première ébauche. \*

Tout

Tout va mal jusqu'ici pour Mr. Boullier, que d'hommes & de femmes qui restent longtemps enfans ? combien de muets, de sourds, d'aveugles, de fots, de stupides de vieillards, radoteurs ou dans l'enfance ? je laisse là les nations barbares, les peuples grossiers, les Hottentots, les Iroquois, qui vivent sans police, & qui ne montrent pas plus d'esprit que les enfans, d'où je conclus que si l'animal le plus vil est au-dessus de l'homme dans l'enfance, un animal rusé comme le renard sera au-dessus de tant de peuples grossiers, & voilà la brute qui conserve la prééminence sur le tiers ou le quart du genre humain.

L'homme fait prendre sans doute ses droits & sa supériorité sur la brute, je n'en fais encore rien ; l'affaire est douteuse & embarrassante, il faudra peut-être user de quelque *distinguo*, ou renoncer pour un temps à l'hypothèse.

L'homme fait, dira Mr. Boullier, apprend



apprend la logique ; la morale , les axiomes de métaphysique , les universaux , cela est vrai , lui dit-on , mais les bâtimens des castors , l'ordre & la police de la république des abeilles , ne sont-ils pas le fruit d'une excellente logique ? les bêtes plus heureuses que nous , savent donc l'art de penser sans l'apprendre. Que répondez-vous à ces preuves de fait ?

Voici ma réponse , réplique Mr. Boullier , ce qui semble relever la raison des animaux au-dessus de notre raison , est précisément si l'on y prend garde , ce qui la met fort au-dessous d'elle : \* je veux dire la manière sûre , constante , infaillible dont elle opère. Par tout où la raison se rencontre , la liberté s'y rencontre aussi : toute raison bornée à ses mécomptes , ses erreurs , ses écarts. Or la raison des bêtes n'a point ses écarts , ses erreurs , ses mécomptes.

Tant mieux pour elles , répondrai-je.

---

\* P. 189.

drai-je. Elle approche donc de la raison divine qui ne connoit point de mécompte. Elle est donc supérieure à la raison humaine. Le pas est difficile, vous l'allez franchir, je vous entends, vous allez nommer cette raison instinct, & vous ajoutez : \* Cet instinct est-il le fruit d'une raison particulière à chaque animal ? Si cela est, quel miracle d'intelligence la brute renfermeroit-elle, quelle supériorité sa raison n'auroit-elle point sur la nôtre ! combien les bêtes seroient-elles supérieures aux hommes, \* &c.

Je l'avois bien prévu qu'il vous faudroit répudier votre hypothèse. Pourquoi avez-vous rejeté le sentiment de Descartes, c'est à cause des actions des bêtes. † Qu'apercevons-nous chez elles, disiez-vous ? des actions suivies, raisonnées, qui expriment un sens & qui repré-

X

sen-

---

\* P. 183.

† T. I. C. 6.

sentent les idées , les desirs , les intérêts , les desseins de quelque être particulier.

Là les animaux paroissent réfléchir sur les objets , rappeler le passé , prévoir l'avenir , tirer des conséquences de ce qu'ils ont vu à ce qu'ils n'ont point vu. On les voit logiciens & politiques nouveaux , profiter de l'expérience , conclure juste de certains principes , imaginer des ruses , former & conduire un dessein avec la dernière justesse , & donner souvent le change aux hommes , en ce cas là plus bêtes qu'eux.

Assurément vous n'aviez pas envie d'épargner Descartes lorsque vous parliez ainsi , mais vous n'étiez pas assez fin pour voir qu'on ne vous épargneroit pas vous-même , & qu'on vous mettroit dans un défilé encore plus étroit , que celui où vous prétendiez mettre votre adversaire.

En effet , vous n'avez mis une  
ame

ame spirituelle dans les bêtes que pour expliquer des actions inexplicables, dans l'hypothèse cartésienne. C'est la seule raison qui vous ait poussé à nous donner un nouveau système. Le moyen, disiez-vous dans votre préface, de prendre parti contre Descartes, tandis que l'on n'ose admettre un principe spirituel, qui ne soit ni ange ni ame humaine ? aimeroit-on mieux les ames matérielles de l'école ?

On vous objecte, qu'il s'ensuit que l'ame de la brute est plus parfaite que l'ame humaine. Vous sentez comme Bayle la conséquence. Allez-vous la nier ? non, qu'allez-vous donc faire ? vous lachez le pied, vous abandonnez le terrain, vous vous retirez chez l'ennemi, & vous dites avec Descartes que les actions raisonnées des bêtes sont l'effet d'une raison extérieure & universelle, qui conduit les animaux. Je profiterai de cet aveu dans la suite, car je veux avancer chemin. . X 2 Les

Les philosophes considèrent un grain de sable & une montagne, ils voyent bien que celle-ci est plus grande que l'autre, mais ils voyent en même temps que le grain de sable & la montagne sont matière & qu'ils en ont toute l'essence, toute la nature. D'où ils concluent avec raison, que le plus & le moins ne changent pas l'espèce des êtres. Bayle fondé sur cet axiome, défie les philosophes qui accordent une ame spirituelle aux bêtes, de donner une différence essentielle & spécifique, qui distingue l'ame humaine de celle de la brute. Que fait Mr. Boullier ? il renverse un axiome des plus clairs de la philosophie. Le degré, dit-il, change dans mon hypothèse l'espèce des êtres, quoiqu'en disent les philosophes. Mais quoiqu'il dise lui-même, on ne l'en croira pas sur sa parole, & sans quelque raison, & il n'en apporte aucune. Après quoi il outrage Bayle, en disant qu'il veut faire

faire triompher le pyrrhonisme de la religion. Je sçais aussi bien que Mr. Boullier, qu'on peut faire justement le procès à Bayle, mais je choisirois mieux mes moyens \* d'accusation. Je l'ai déjà dit, la liberté de conscience & de croyance au sujet du problème de l'ame des bêtes, est du droit des gens : & je demeure sur ce sujet pyrrhônien, jusqu'à ce que je trouve une hypothèse vraiment philosophique, mieux suivie & moins dangereuse que celle de Mr. Boullier. Dangereuse, dira quelqu'un ; où est donc le danger de cette hypothèse ? où il est, répondrai-je, dans le parallèle de l'ame humaine & de celle des brutes.

X 3      Toutes

---

\* On peut lui faire son procès sur les ob-  
scénités répandues dans le dictionnaire cri-  
tique : sur sa hardiesse à citer Dieu au tri-  
bunal de sa raison & à vouloir faire des  
brèches au dogme de l'unité & de la sainteté  
de l'être suprême : sur son affectation à louer  
les athées & à diminuer dans ses œuvres  
diverses l'horreur qu'on doit avoir pour la-  
théisme &c.

Toutes deux ont la faculté de penser, toutes deux sont spirituelles : l'ame des brutes pense plutôt ; pense mieux, leurs actions le prouvent ; cependant cette ame est mortelle, donc la nôtre l'est aussi. Quelle conséquence dangereuse ! & qui là tirera cette conséquence ? belle demande ! cette espèce de gens dont parle Mr. Boullier dans sa préface, qui à la honte de la raison humaine, s'est si prodigieusement accru de nos jours : qui a je ne sais quelle sympathie pour les bêtes, & qui s'est toujours plu à faire entre nous & les animaux une comparaison qui nous rabaisse jusqu'à eux, ou qui les relève jusqu'à nous. Concluons que jusqu'ici Mr. Boullier a fourni des armes aux libertins, & les a mieux servi que Bayle.

20. Mr. Boullier pour parer aux conséquences affreuses qui suivent de son hypothèse, dit que l'ame des bêtes est un esprit qui a des sensations

tions, & qui n'a que cela. Il le dit par conjecture, il n'a point pénétré l'intérieur de l'ame des bêtes ; les libertins plus conséquents, raisonnent d'une autre manière, fondés sur les actions des brutes, qui prouvent le contraire de ce qu'avance Mr. Boullier. C'est là un grand défaut de son hypothèse : heureuse si elle peut se soutenir, avec toutes les suppositions imaginaires dont l'accompagne son auteur.

Les sensations sont la clef de l'essai philosophique sur l'ame des bêtes. Ce sont des terres inconnues aux philosophes, & que Mr. Boullier se flatte de nous faire connoître. J'interroge les philosophes outragés par l'auteur, sur la nature des sensations, & ils me disent qu'il y faut distinguer quatre choses. 1<sup>o</sup>. L'action de l'objet, qui est toujours impulsion ou mouvement. 2<sup>o</sup>. La passion ou l'agitation de l'organe. 3<sup>o</sup>. La sensation de l'ame. 4<sup>o</sup>. Le rapport de



la sensation à nos organes, ou à quelque objet extérieur.

Ils ajoutent que les objets peuvent être considérés de deux manières, ou dans eux-mêmes, ou dans le rapport qu'ils ont avec nous, nous jugeons des premiers par les idées : des seconds par la sensation, ainsi la sensation est un jugement que porte l'ame, sur les objets considérés dans le rapport qu'ils ont avec notre corps.

Tous les jugements que porte notre ame sur les objets considérés de la seconde manière, ne peuvent être faux, cette tour me paroît ronde, ce bâton courbé, ce breuvage amer, ils sont tous vrais, certains, évidents, parcequ'ils sont fondés sur un sentiment intérieur, une conviction intime, le témoignage en un mot de notre conscience, aussi jamais les Pyrrhoniens ne doutèrent de la vérité de ces jugements.

Ces jugements toujours vrais, se trou-

trouvent différents selon la différente disposition des sujets. Je donne du vin à un malade, il fait la grimace, le rebute ; il éprouve une sensation désagréable, je donne le même vin à la garde du malade, elle le goûte, le savoure, le boit avec plaisir, elle a une sensation agréable : j'ai donc eu raison de dire que par les sensations nous ne jugeons point des objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, nous n'en jugeons qu'en les considérant dans les rapports qu'ils ont avec nous.

Jusqu'ici la doctrine des philosophes paroît assez - raisonnable , c'est un préjugé en leur faveur ; peut-être repondront-ils aux grandes difficultés que Mr. Boullier suppose n'avoir jamais été éclaircies ; & qu'il a plus embrouillées qu'elles ne l'étoient auparavant.

Voici donc les questions insolubles qu'il présente. \*

X 5

10. Pour-

---

\* T. 1. P. 80.

10. Pourquoi l'ame rapporte-t-elle ses sensations à une cause extérieure ?

C'est que l'ame confond l'impulsion avec la sensation, l'ame sait que ses sensations ne sont point produites en elle par elle-même, elle en a malgré elle, elle est portée, partie à juger qu'elles sont au-dehors & dans la cause extérieure qui en est l'occasion.

20. Qu'est-ce qui l'incline à en revêtir les objets, à l'occasion desquels elle les reçoit ?

C'est que nous avons été plutôt enfants que logiciens, alors les parties tendres de notre corps ont été sujettes à mille impulsions, qui ont excité mille sensations dans notre ame, l'ame qui voyoit que ce n'étoit pas par sa volonté que ces sentiments s'excitoient en elle ; mais qu'elle ne les avoit qu'à l'occasion de certains corps, qu'elle sentoit par exemple de la chaleur, en s'approchant du feu, ne s'est pas contenté de

de juger qu'il y avoit quelque chose hors d'elle, qui étoit cause qu'elle avoit ses sensations, en quoi elle ne se feroit pas trompée, mais elle a passé outre, ayant crû que ce qui étoit dans ces objets étoit entièrement semblable aux sensations qu'elle avoit à leur occasion.

Par la force de ces relations, Epicure a attribué la perception au cerveau ; la faim au ventre, la soif au gozier : par la même conséquence le péripatéticien a dit que les yeux voyoient, que les oreilles entendoient. Il a mis la douleur dans la main, la chaleur dans le feu, la blancheur dans le lait, l'odeur dans la rose.

Voilà comme nos sens & nos sensations ont été de tout temps une occasion d'erreur, de manière que l'erreur n'est jamais dans les sensations, mais dans les relations.

30. D'où vient que ces perceptions si vives, sont en même temps  
si

si confuses, si on les compare à nos idées ?

Toutes nos sensations ne sont pas vives, car il y en a de trois sortes, quelques unes sont fortes, d'autres au contraire foibles & languissantes, enfin quelques autres sont moyennes.

Les premières fort agréables ou fort incommodes, éveillent l'esprit & occupent toute la capacité de l'ame, le grand chaud par exemple est une sensation vive, & l'ame met la chaleur non-seulement dans ses membres, mais aussi dans le feu.

Quant aux autres sensations sur lesquelles il est superflu de s'étendre, l'ame les attribue seulement aux objets, comme la blancheur à la muraille.

C'étoit à Mr. Boullier à nous faire connoître ces trois sortes de sensations, elles ne sont point confuses, ce sont des jugements vrais, clairs, évidents.

40. Comment étant obscures & con-

confuses en elles-mêmes , les distinguons-nous si promptement & si sûrement les unes d'avec les autres ?

C'est que l'erreur , l'obscurité , la confusion ne se trouvent que dans les relations & jamais dans les sensations , il n'est donc pas étonnant si nous les distinguons si sûrement & si promptement les unes des autres.

C'est comme si l'on demandoit , pourquoi lorsqu'un charbon nous brule au pied , retirons nous ce pied au lieu de fermer la paupierre de nos yeux ? c'est que la sensation est à l'occasion du pied , & que la sagesse infinie de l'auteur de l'union de l'ame avec le corps , a voulu que nous sentissions de la douleur , quand il arrive à notre corps un changement capable de lui nuire ; donc nos sens & nos sensations nous sont donnés pour la conservation de la machine de notre corps , on ne pouvoit pas mieux être averti que nous le sommes , de ce qui peut nuire à nos mem-

membres lorsqu'ils sont attaqués, afin d'y pouvoir remédier.

D'où il faut conclure que chaque organe a une espèce particulière de sensation qui lui est affectée, & que les diverses sensations correspondent toujours dans un ordre fixe, qui ne se derange jamais aux diverses sortes d'impressions que notre corps reçoit. Tout cela est fondé sur la sagesse & l'immutabilité des loix d'une providence qui ne peut se tromper.

Je finis, Messieurs, dans la crainte de vous ennuyer, car je m'ennuye le premier, nos sensations étant suivies de relation, il est étonnant que Mr. Boullier demande pourquoi nos sensations sont accompagnées de quelque idée.

Nous avons vu que les sensations ne sont point des terres aussi inconnues qu'il le prétendoit, car j'ai tiré les réponses que je lui ai faites de deux livres fort connus, la recherche de la vérité & l'art de penser.

Voyons

Voyons en peu de mots les nouvelles decouvertes qu'a fait Mr. Boul-  
lier : la sensation selon lui est un  
amas de petites perceptions indiscerna-  
bles , il faut l'avouër, ceci est nouveau  
& du très-nouveau , mais de quelle  
manière va-t-il éclaircir sa nouvelle  
pensée ? le voici , il se jette à corps  
perdu sur le verd , sur le bleu , sur  
le jaune , sur le melange des sept  
couleurs primitives , sur les expé-  
riences faites avec le prisme , il ap-  
pelle ensuite la musique à son secours ,  
& finissant par la sensation du son ,  
ou de la lumière en général , il croit  
que cette sensation , quelque simple ,  
quelque indivisible qu'elle nous pa-  
roisse , est un composé d'idées , est  
un assemblage ou amas de petites  
perceptions qui se suivent dans notre  
ame si rapidement , \* & dont cha-  
cune s'y arrête si peu , ou qui s'y  
présentent à la fois en si grand nom-  
bre , que l'ame ne pouvant les dis-  
stin-

---

\* P. 88.



tinguer l'une d'avec l'autre, n'a de ce composé qu'une seule perception très-confuse, eu égard aux petites parties ou perceptions qui forment ce composé.

Donc une sensation de son, est un amas de petites idées successives, qui représentent les petits mouvements successifs, rapides, insensibles, ou les vibrations du tympan & celles du nerf accoustique, produites par un air ébranlé.

Enfin Mr. Boullier conclut que les sensations deviendroient idées, & que les idées deviendroient sensations, selon que leur nombre & leur rapidité viendroit à diminuer ou à croître, & que l'ame y seroit volontairement, ou involontairement appliquée.

Permettez moi, Messieurs, de faire ici quelque réflexion sur le sentiment de Mr. Boullier, si je voulois du mal à quelqu'un de vous, si je voulois le mortifier & lui donner  
une

une rude pénitence, je l'obligerois de lire le Chapitre sixième du second tome de l'essai philosophique, autant de fois que je l'ai lû. Il renferme soixante pages; six avoient pû suffire pour dire quelque chose de mieux.

En second lieu, la conclusion de l'auteur prouveroit seule combien il s'est égaré dans le chemin qu'il a prit, pour decouvrir les prétendues terres inconnues de la philosophie. Il dit que nos sensations peuvent devenir idées; nos sensations pourront devenir idées, quand il n'y aura plus de différence entre ces deux jugemens, cette tour me paroît ronde, & cette tour est ronde. Qu'est-ce donc que l'idée? n'est-ce pas une représentation? & peut-il y avoir une représentation sans qu'il y ait un objet représenté? où trouvera donc Mr. Boullier un objet qui représente les sentiments de plaisir, de douleur, de haine, d'aversion,

Y                      d'in

d'indifférence, qu'à notre ame à l'occasion des corps ?

En troisième lieu il dit, que la sensation du son est un amas de petites idées successives, qui représentent les vibrations du tympan & celles du nerf accoustique, produites par un air ébranlé; il est bien vrai, qu'à l'occasion de telle agitation dans nos organes, naissent telles sensations dans notre ame, mais le ciel n'est pas si éloigné de la terre qu'il se trouve de distance entre un mouvement corporel & une sensation spirituelle, cela est merveilleux, tous les philosophes admirent la sagesse des loix établies par le Créateur pour la conservation de notre corps, il étoit réservé à Mr. Boullier de dire que les vibrations du tympan représentent nos idées, ou les idées, les vibrations du tympan. L'idée du corps est-elle donc l'idée de l'esprit ? que ne disoit-il que la sensation du son est la suite de la vibration du tympan. Atta-

Attaquons en quatrième lieu cet amas de petites perceptions indiscernables, en quoi consiste la sensation, mettez, dirai-je à Mr. Boullier, une médecine sous le né d'un enfant, mettez lui-en une cuillère dans la bouche, la perception qu'il a, est-elle donc petite ? est-elle indiscernable ? oseriez-vous le soutenir ? on se ri-roit de vous, ne voyez-vous pas la grimace horrible que fait cet enfant ? vous pouvez bien dire que cette médecine est composée d'ingrédients, que le sel de glober, la rubarbe, la casse ou la manne, sont si bien melangés ensemble, qu'ils sont indiscernables : que cet amas d'ingrédients cause dans les fibres du né & du palais de cet enfant des mouvements successifs, rapides, insensibles, mais en disant tout cela, vous ne dites rien : vous restez en chemin, je vous ai déjà dit qu'il faut distinguer dans la sensation, le mouvement des corps, qui seront com-

-Y 2

posés.

posés & mêlés tant qu'il vous plaira : ensuite l'agitation de l'organe, enfin la sensation. Vous avez confondu toutes ces choses, dans le même temps que vous nous promettiez des éclaircissements & des découvertes merveilleuses sur cette matière, il falloit être sûr de votre fait, avant que d'insulter aux philosophes qui vous avoient précédés : & on auroit eu plus de ménagement pour vous, si vous en eussiez usé le premier à leur égard.

Petites idées, petites perceptions, quel langage ! que veut-on dire par-là ? est-ce de connoître que deux points rangés comme on voudra, pourvu qu'ils se joignent, font une ligne ? cette idée à toute sa grandeur & toute sa perfection, je crois qu'on ne peut joindre l'épithète de petite à idée qu'en disant : voilà un ouvrage qui donne une bien petite idée de son auteur.

Quittons le sérieux, aussi bien Mr.  
Boul-

Boullier ne parle que par conjecture, la plus propre selon lui pour expliquer les phénomènes, & de ne mettre dans l'ame de la brute qu'une faculté, c'est celle de sentir, qui consiste dans la perception d'une infinité de petites idées involontaires, qui se succèdent rapidement l'une à l'autre, que l'ame ne discerne point, mais dont les différentes successions lui plaisent ou lui déplaisent, & à l'occasion desquelles le principe actif ne se deploye que par des desirs confus. \*

En un mot une ame sensitive voit les objets corporels sans discernement, sans idées distinctes.

Rendons des actions de graces à l'auteur, l'ame humaine n'est plus de niveau avec l'ame des brutes : celle-ci a le dessous, que Mr. Boullier est galant-homme ; on doit lui savoir gré de tous les chemins difficiles où il s'est hazardé, de tous les

Y 3

écarts

écarts qu'il a faits, de toutes les peines & de toute la torture qu'il s'est donné pour mettre la brute sur un échelon inférieur à celui de l'homme, écrivain d'ailleurs réservé, prudent, sage, il ne donne ses pensées que pour ce qu'elles valent, il parle par conjecture; cependant il a voulu faire un système, tout l'annonce : une certaine métaphysique qu'on connoit à l'air sombre & abstrait qui regne dans son ouvrage, fait bien voir que l'auteur ne badinoit pas, il cherchoit la vérité, l'a-t-il trouvée ? moins conséquent & plus hardi que Descartes ; aussi obscur, & inintelligible que le péripatéticien, il ne se contente pas de rassembler tous les embarras de deux systèmes, il y ajoute de nouvelles difficultés d'autant plus grandes qu'elles sont plus dangereuses.

De petites idées, des desirs confus, des perceptions indiscernables, qui répondent à des mouvements rapides ,

pides, successifs, insensibles, c'est ce que l'auteur prétend avoir decouvert dans l'ame sensitive des bêtes, qui voyent les objets sans discernement ; c'est la substance de l'essai philosophique, du moins c'est la clef dont il se sert pour expliquer les actions des animaux.

C'est donc par le moyen des petites idées que les gruës en volant forment un triangle, que l'alcyon fait son nid, les castors leurs bâtimens, les abeilles leurs ruches.

C'est donc à la lueur des idées confuses que le chien distingue clairement son maître, l'agneau le loup, la poule le pèrvier, les renards la glace assez-ferme pour les porter, & tous les animaux la nourriture qui leur est propre, & les remèdes qui leur conviennent dans la maladie.

C'est donc aux idées indiscernables qu'on doit attribuer l'impression que font les cors de chasse sur le cerveau & la machine d'un cheval,





on le voit quoique couché sur la litière & même pendant la nuit suër, se trémousser & s'animer comme s'il alloit disputer le prix de la course.

Il en arrive de même aux chiens de chasse, les lièvres qu'ils ont forcés, ont mis une telle disposition dans leur cerveau, que pendant la nuit & leur sommeil, ils se lèvent en sursaut, ils aboyent, & se mettent quelque fois à courir.

L'homme apprivoise les animaux, le pies, les merles, les serins, les chiens, les singes qui sont à son école, se rendent habiles par ses leçons, pourquoi cela? parceque la bête ne se forme point d'idée distincte de ce qu'elle voit, elle n'a que des idées indiscernables,

Pourquoi les bêtes nous donnent-elles tous les jours des preuves sans nombre de leur raison, de leur industrie, de leur sagacité, de leur fidélité, de leur tendresse pour leurs petits? c'est qu'elles n'ont que des idées indiscernables.

Je

Je le demande, n'est-ce pas le jargon de l'école péripatéticienne? les idées indiscernables ne sont-elles pas aussi obscures que la connoissance sensible du P. Pardies? l'un ne vaut-il pas l'autre?

Rendre raison de tout; répond Mr. Boullier, c'est ce qu'on ne doit attendre d'aucun système? je ne demande d'autre grâce en faveur de mon opinion, si ce n'est qu'on se donne la peine de pérer ses preuves contre ses difficultés.

Prenons-le au mot, & commençons à pérer ses preuves.

#### PREMIERE PREUVE.

Quand j'observe, dit-il, les jeux de l'aiman, je n'ai nul besoin d'admettre une ame dans cet aiman, qui a des mouvements composés, mais uniformes & réguliers, au lieu que je vois dans un animal des mouvements irréguliers, arbitraires & détachés les uns des autres.

Les déclinaisons de l'aiman prou-

vent assez que les mouvements sont detachés les uns des autres : les bêtes ont des organes que l'aiman n'a pas, & de la variété de leurs organes fuit la variété de leurs actions, mais si les mouvements de l'aiman tiennent au branle de la machine universelle, qui empêchera de croire que le jeu des ressorts de la machine des animaux, ne soit une de ces grandes scènes du spectacle de la nature.

#### SECONDE PREUVE.

Ce qui l'empêche, dites-vous, est non-seulement la forme des membres de la brute & la ressemblance de son corps avec le nôtre ; mais sur tout la structure intérieure de ce corps, en effet les bêtes ont des yeux, des oreilles, &c. donc Dieu, qui ne fait rien d'inutile, leur a aussi donné une ame.

C'est l'objection de Mr. de Voltaire, affoiblie & plus mal tournée, à laquelle on a répondu que les organes

ganes des animaux avoient leur usage & étoient nécessaires pour la conservation de leur machine, sans l'intervention d'aucune ame.

TROISIEME PREUVE.

Qu'on y prenne garde, si je raisonnois ainsi : la bête ressemble à l'homme, elle a comme lui une tête, des pieds, des yeux, des oreilles, donc elle pense ; l'argument seroit pitoyable, mais le mien revient à ceci. La fameuse horloge de Strasbourg est faite pour marquer les heures, ma pendule l'est donc pour les marquer aussi, or je vois que Dieu n'a fait le corps de l'homme que pour y loger une ame, donc le corps de la bête si ressemblant doit être destiné à la même fin ; donc si les hommes avec qui je vis, ont une ame semblable à la mienne, les bêtes en ont une aussi, les mêmes principes amènent ces deux conclusions.

Que les bêtes ayent une ame, personne n'en doute, mais ce mot ame est

est très-équivoque, comme on l'a dit. Mr. Boullier veut-il parler d'une ame spirituelle, son argument prouve trop. J'ai fait voir que les brutes seroient un espèce d'hommes ; espèce du moins égale, si elle n'étoit pas supérieure à la nôtre, quant à la force ou à l'agilité du corps on ne peut leur disputer la prééminence. Les bêtes l'emportent sur nous par la finesse de leurs organes, y a-t-il jamais eu un homme au monde, qui eut le tact aussi délicat que celui de l'araignée, la vue aussi perçante que le linx, le goût aussi fin que le singe.

Les plantes vivent & sont organisées, si donc les organes annoncent une ame, il en faudra donner une aux plantes comme aux animaux, sera-ce la même, sera-t-elle spirituelle : nous voilà encore sur les bords de la difficulté.

#### QUATRIEME PREUVE.

Cette ame, ajoute Mr. Boullier, est d'un ordre inférieur à l'ame humaine,

maine, il est nécessaire de l'admettre pour expliquer les phénomènes. Que voyons-nous dans les animaux ? des mouvements spontanés & librement variés ; des indices de sentiment, des symptômes de passion, si les bêtes sont de pures machines, Dieu nous trompe, cet argument est le coup de mort pour l'hypothèse des automates.

L'hypothèse des automates bien loin de recevoir ici la plus légère blessure & d'être obligée de perdre du terrain, en gagne & reprend de nouvelles forces, la nature de l'ame des bêtes, dit le Cartésien, est expressément déterminée par plusieurs passages de l'Ecriture, qu'on lise le chapitre 22. du Deuteronomie, il y est défendu de manger le sang des bêtes, pourquoi ? parce que ce sang leur tient lieu d'ame, c'est pourquoi ajoute l'Ecriture, vous ne mangerez pas leur ame avec leur sang, mange-t-on donc un esprit, une intelligence ?

ligence ? & ce n'est pas en passant que les Stes. Ecritures ont dit que l'ame de la bête étoit dans le sang , on voit les mêmes paroles & les mêmes sentiments dans deux endroits du chap. 17. du Levitique.

Il est vrai, qu'Isaïe C. 1. dit que le bœuf & l'ane connoissent l'étable de leurs maîtres , mais il est dit de même que le soleil connoit le lieu de son coucher. *Cognovit sol occasum suum.* Le soleil comme le bœuf ne supposent donc qu'une intelligence, une raison extérieure qui les conduit , car le prophète royal ne prive-t-il pas de toute connoissance intérieure & de tout entendement le cheval, quoiqu'il paroisse moins bête que le bœuf, *nolite fieri sicut equus & mulus quibus non est intellectus.*

Si ces textes ne paroissent pas assez décisifs , consultons la Génèse , qu'y voyons nous ? c'est que Dieu délibère pour ainsi dire & assemble son conseil lorsqu'il s'agit de faire l'homme,

l'homme, & il le crée à son image & à sa ressemblance, mais quand il s'agissoit avant lui, de créer les animaux terrestres, Dieu dit que la terre produise leur ame, & les eaux par un autre commandement produisirent celle des bêtes aquatiques, donc l'ame de la brute est terrestre matérielle, étant tirée du sein de la terre ou des eaux : donc Dieu nous trompe, si elle est spirituelle.

#### CINQUIEME PREUVE.

J'abandonne volontiers, continue Mr. Boullier, cette conséquence que Dieu nous trompe, si les bêtes sont des automates, sa parole à mon avis n'a rien décidé sur cette matière, on est donc libre de prendre le parti qu'on veut ; d'ailleurs nous n'avons point d'idée claire de la nature de l'ame des bêtes, nous ne pouvons pénétrer dans leur intérieur, ni les interroger, nous pouvons donc nous tromper en jugeant avec précipitation, par préjugé ; mais alors l'erreur ne retombe point sur Dieu, mais sur nous. J'ai



J'ai agi comme les avocats, qui accumulent les raisons qui peuvent favoriser leur cause, je pouvois agir autrement en qualité de philosophe; car une seule démonstration en vaut mille, or voici comme je démontre qu'il y a une âme spirituelle dans les bêtes.

Il y a eu un Jules César, cette proposition n'est point fondée comme dans les mathématiques, sur la vue claire & distincte de l'objet; mais sur un concours de témoignages qui ne peuvent avoir qu'une variété même pour principe. Si on nie l'existence de César, il faut donner un démenti à tous les auteurs, ne plus admettre de révolution dans la république romaine, ne plus reconnoître d'Empereurs, aller contre les monuments les plus authentiques, les marbres, les inscriptions, les médailles: donc cette proposition, il y a eu un César, est d'une certitude morale qui approche de la certitude géomé-

géométrique. Donc il est démontré que les bêtes ont une ame spirituelle. Pourquoi ? parceque dans la physique comme dans l'histoire on a la même règle de certitude, sçavoir la liaison des effets & des phénomènes avec une cause qui les explique tous. Or l'existence de cette ame est un principe simple auquel tous les phénomènes se rapportent & se lient naturellement, & ce principe explique tellement les actions de la brute, qu'il peut seul les expliquer.

Donc il est démontré que les bêtes ont une ame, car il ne peut y avoir deux raisons suffisantes, c'est-à-dire deux principes simples, qui soient de différents genres, & qui pourtant rendent également raison des phénomènes.

Donc il y a une ame dans les bêtes, que je définis un esprit qui n'a que des sensations.

Rien ne manque à la clarté de ce raisonnement. Il faut se rendre, si  
Z les

les conséquences que veut tirer l'auteur coulent naturellement d'un aussi bon principe. Appliquons le donc aux phénomènes , pourquoi, dirai-je à Mr. Boullier, une perdrix contrefaisant l'estropiée va-t-elle au-devant des chasseurs, pour les éloigner de l'endroit où sont ses œufs, ou ses trop jeunes perdreaux ? quoi, vous hésitez ? vous êtes déjà embarrassé ? Le fait est vrai , il est sans broderie, & je ne l'ai point embelli par l'addition imperceptible de quelque circonstance qui en augmente le merveilleux. C'est ce qui vous embarrasse. Qu'allez-vous donc répondre ? le voici. C'est que dans toutes les actions qui peuvent se réduire à l'instinct , les bêtes sont des automates. Que l'usage que vous faites de vos principes est admirable ! que cela est bien dit ! passons à d'autres questions.

On vit en 1732. à la foire St. Germain un cheval bai-brun âgé de six ans, qui frappoit autant de coups  
de

de pied , qu'il y avoit de points sur la carte qu'on lui montrait , ou d'heures sur la montre qu'on lui présentoit. Il faisoit plus , il exprimait les quarts par des petits coups redoublés, comme une montre à répétition. On lui demandoit s'il sçavoit l'arithmétique, il faisoit signe qu'oûi. Alors, dit M. Legendre, \* quiconque vouloit, lui faisoit une question , & lui demandoit par exemple combien font huit & six , il frappoit du pied quatorze coups : son maître prenoit plusieurs pièces de monnoye de différentes personnes de l'assemblée, & après les avoir mêlées ensemble , il les jettoit l'une après l'autre dans un mouchoir au cheval, qui le prenoit dans sa bouche & portoit à chaque personne la pièce qui venoit d'elle. Ce fait qui est sans exagération, a été vû de tout Paris.

Courage, Mr. Boullier , c'est ici où doit briller votre hypothèse, je  
Z 2
vous

---

\* Traité de l'opinion. T. 2.

vous entend. Le maître du cheval excitoit dans le cerveau de l'animal des mouvements rapides, successifs, insensibles & imperceptibles à la brute & aux assistants : & à ces mouvements répondoient des perceptions confuses, des desirs confus, des volitions imperceptibles, ou pour mieux dire un amas de petites idées indiscernables.

Que cela est joliment trouvé ! que cette explication est claire & satisfaisante !

Cependant il n'y a point de Cartésien qui ne doive crêver de dépit à l'occasion de ce cheval, qui montre tant de mémoire, de jugement & de raison ; or il est tout naturel de penser comme vous, & de dire que l'ame des bêtes est un être pensant, un esprit, une intelligence.

Je ne conviens pas de tout cela, répondez-vous. Les animaux ne peuvent avoir que des idées indiscernables, & n'ont aucun besoin de raison pour être disciplinés, car ces di-

divers manéges auxquels l'industrie humaine les dresse, c'est la raison de l'homme qui les dirige par ce nouveau mécanisme qu'on nomme habitude, enté sur le mécanisme naturel : comme c'est la raison divine qui les guide dans l'instinct, en vertu de ce mécanisme naturel qu'elle a établi.

Que vous êtes conséquent ! que vous sçavez bien ménager les idées, les désirs, les perceptions de l'âme spirituelle des bêtes ! quoi, elles sont encore machine dans ce qui régarde leur discipline ? quand ferez-vous donc usage de votre hypothèse ?

Je veux vous en donner l'occasion & je suis en train de vous interroger sur la mémoire, l'imagination & mille exemples des actions raisonnées des animaux. Commençons par le chien couchant. Il ne touche plus à la perdrix parce qu'il a été battu. Cependant il ne voit point son maître, le baton ou le fouët à la main. Qui est-ce donc qui l'empêche de se ruer sur le gibier ? vos

Vos principes sont si clairs, que je ne doute point que vous n'expliquiez l'histoire de la guenon de Charlesquint. \* Cet empereur qui se plaisoit à jouer aux échecs avec elle, fut si fiché que cet animal l'eut mis échec & mat, qu'il lui donna un soufflet. Cependant la partie se renoua, & la guenon étant prête de faire encore échec & mat le prince, se couvrit la joue d'un coussin, pour ne pas recevoir l'affront d'un second soufflet. Il faut avouer que cette guenon avoit de l'esprit & sçavoit user de précaution. Elle vaut bien la peine que vous mettiez chez elle quelque chose de plus que des idées indiscernables.

Nous voyons toutes les années les hirondelles arriver au printemps. Elles furètent tous les coins d'une maison, & choisissent celui qui leur est le plus commode. Quand elles ont fait leur nid en forme de voute, ou de cul de lampe, elles y mettent  
de

---

\* Le fait est fort douteux.

de la mousse ou du duvet, à fin que leurs tendres petits y puissent reposer mollement. Avouez que si elles n'avoient que des perceptions confuses, elles mettroient le duvet à la place de l'argile, & l'argile à la place du duvet, ce qui n'arrive jamais. Ces mêmes hirondelles partent ensemble en automne, & repassent les mers sans se tromper. Attribuez-vous donc ce départ & ce voyage à des désirs confus, à des volitions imperceptibles?

Vous répondez que dans l'homme la mémoire est une réflexion de l'esprit, sur une perception passée, par où l'ayant de nouveau il s'aperçoit qu'il l'avoit déjà eüe une autre fois.

Mais dans une ame purement sensitive, la mémoire est une pure imagination du passé sans aucun acte réfléchi. Ainsi la mémoire des brutes n'est qu'un renouvellement de sensation, quoiqu'un peu plus foible qu'elle ne le seroit par l'impression de l'objet même. Z 4 Vous



Vous ajoutez ces paroles remarquables, \* je veux qu'on puisse me produire de la part des bêtes certaines actions surprenantes & inexplicables, je ne me rendrai pas pour cela; j'aurois grand tort ce me semble. Rendre raison de tout est ce qu'on ne doit attendre d'aucun système.

En voilà plus qu'il n'en faut, dirai-je, pour fournir matière à bien des réflexions.

Je remarque 1<sup>o</sup>. que la mémoire des brutes selon vous n'est qu'un renouvellement de sensation; vous avouez que cette sensation est plus foible qu'elle ne le seroit par l'impression de l'objet même; cependant le chien couchant obéit à cette sensation plus foible. Ce qui est contre toutes les loix de la mécanique & de la phylique.

En second lieu, vous expliquez si mal les moindres opérations des bêtes, que vous auriez grand tort de

de ne pas vous rendre. Le problème de l'ame des bêtes, est une lettre en chiffre dont on cherche le sens. Vous aviez promis de la déchiffrer, & vous n'avez pas donné même à une seule phrase un sens parfait. Cela ne doit pas étonner, puisque vous n'avez point une juste idée des sensations, qui selon vous sont la clef de la lettre à déchiffrer.

30. Puisque vous aviez fait le pas, & que vous aviez donné une ame spirituelle aux bêtes, il falloit leur donner la raison, vous ne restiez plus en chemin, votre hypothèse étoit parfaite & tout alloit de plein pied. Vous expliquiez très-naturellement alors l'action du chien couchant, car cette action étant selon vous accompagnée de connoissance, il faut nécessairement que le chien raisonne; il faut qu'il compare le présent avec le passé & qu'il en tire une conclusion. Il faut qu'il se souvienne & des coups qu'on lui a donnés, & pourquoi il les a reçus.

Il faut qu'il connoisse que s'il se ruoit sur la perdrix on le battroit, & qu'il concine que pour éviter de nouveaux coups de baton, il faut qu'il laisse la perdrix entière à son maître. N'est-ce pas là un véritable raisonnement ?

D'ailleurs qu'est-ce qu'un raisonnement, si non une connoissance produite par une autre connoissance, comme nous voyons souvent qu'un mouvement est produit par un autre mouvement ? dès qu'on attribue une ame spirituelle & intelligente aux bêtes, je ne conçois plus la raison qu'on peut avoir de leur refuser une seconde, une troisième connoissance.

C'est, dites-vous, qu'il faudroit ensuite leur accorder la liberté. Et qui empêche qu'elles ne soient libres, ce doit être une suite de votre hypothèse. Qu'est-ce donc que la liberté, si ce n'est la puissance d'agir avec connoissance *facultas agendi cum ratione*. Vous mettez dans les bêtes un

un principe actif, elles peuvent donc agir. Mais leur ame est une intelligence, un esprit, elle connoit donc le chaud & le froid, le bon & le mauvais, elle peut donc laisser l'un & prendre l'autre, & agir ainsi avec lumière & avec choix. Aussi voyons-nous les chats tantôt croquer sur le champ la souris qu'ils ont prise, tantôt se jouer & badiner avec elle. Mille actions des chiens qui folatrent, des chats en sentinelle, des renards à la chasse, prouvent la liberté des bêtes.

Si cela pouvoit être, répliquez-vous, de conséquence en conséquence, on iroit jusqu'à dire que les brutes connoissent le bien honnête, & pourquoi ne le diroit-on pas dans votre systême ; tous les jours une femelle qui a des petits, ne leur porte-t-elle pas un morceau friand & délicat, qu'elle a rencontré ? elle connoit donc le bien honnête : les abeilles qui ne profitent point dans un beau-temps des agréments de la promenade

menade, ne connoissent-elles pas le bien honnête ? en un mot on voit dans les bêtes des actions raisonnées, il n'y a point à biaiser, il faut reconnoître une raison qui les conduise, ou extérieure selon Descartes, ou intérieure dans l'hypothèse de Mr. Boullier ; il est encore à répondre à cet argument, vous reconnoissez que les animaux font plusieurs choses qui ressemblent à ce que fait l'ame raisonnable, quoiqu'ils n'ayent point de raison, pourquoi donc ne pourrois-je pas soutenir qu'ils font plusieurs choses semblables à ce que feroit une ame sensitive, quoiqu'ils n'ayent point de sentiment ?

Quand on se donne la peine de peser les preuves & les difficultés de l'hypothèse de Mr. Boullier, que les premières sont foibles ! que les autres sont accablantes !

Voyons la première objection à laquelle l'auteur tâche de répondre, la voici :

La spiritualité de l'ame des bêtes  
ruine

ruine les preuves de l'immortalité de l'ame humaine.

Que fait l'auteur ? il se plaint, il se désespère, il crie à l'injustice, quoi ? dit-il, parce que je vois une vérité, suis-je obligé de voir aussi tous les rapports qu'elle peut avoir avec les autres vérités ? on diroit qu'on le jette malgré lui dans une digression étrangère à son sujet, il n'est pas nécessaire de dire qu'il aime les digressions, parce que ceci n'est point un écart, quoi, lui dirai-je, vous faites un système sur le problème de l'ame des bêtes, que vous dites spirituelle & immatérielle, & vous vous plaignez qu'on vous demande si elle est de la même nature que l'ame humaine, si elle est immortelle ; est-ce que ces questions sont indépendantes de votre hypothèse ? n'ont-elles pas une liaison nécessaire avec votre système ? d'où viennent donc ces plaintes & ces cris ? la difficulté est peut-être insurmontable.

Pé-

Pésons vos deux reponses, la première regarde l'immortalité de l'ame humaine, arrêtons nous là.

\* Ce dogme, dites vous, certain par les lumières de la révélation n'a que de la probabilité du côté de la raison, & n'est fondé que sur les préjugés du raisonnement, donc la parfaite certitude de l'immortalité de nos ames ne se fonde que sur ce que Dieu l'a révélée. Donc quoique l'ame des bêtes soit spirituelle, cela n'obscurcit nullement le dogme de l'immortalité de nos ames.

Cette réponse est excellente pour des ames vraiment chrétiennes, mais il y a une autre espèce de gens dans le monde, qui s'accroît prodigieusement sous le nom de matérialistes ? vous leur fournissez des armes en énervant la démonstration de la spiritualité de nos ames. C'est ce que je veux vous faire voir dans un exemple.

Un seigneur perd tout son bien au jeu.

---

\* Chap. 13

jeu. \* Il faut vendre ses terres , ses baronies , ses marquisats. Quelle révolution de fortune ! quel desespoir ! il envoie son valet de chambre au grand convent des Augustins demander un confesseur , qui soit docteur de Sorbonne & docte. Mon pere , lui dit le joueur , vous me voyez bien portant & cependant peut-être que dans deux heures je ne serai pas en vie. Ecoutez moi , je vous prie , j'ai mené jusqu'à hier une vie brillante dans le monde , je me suis abandonné à la volupté , & j'ai goûté tous les plaisirs imaginables ; je n'ai pensé dans ma vie ni à Dieu ni à la religion , mais la perte que j'ai faite m'a fait faire ces réflexions. Ou mon ame , ai-je dit , est mortelle , ou elle est immortelle. Si mon ame est mortelle , je me donne quand vous serez sorti un coup de pistolet , je me délivre ainsi de tout chagrin & de toute inquiétude , & je quitte sans régrét une vie

---

\* Le fait est arrivé à Paris.



vie qu'il faut quitter tôt ou tard. Mais si mon ame est immortelle, il me reste assez de bien pour me procurer le nécessaire. Loin de la cour & de la ville, je mettrai mes soins à orner & embellir cette noble portion de moi-même, je chercherai Dieu & la vérité, & en les aimant j'aurai peut-être plus de plaisir que ne m'en a procuré l'amour du monde.

Parlez je vous écouterai avec attention, & je prendrai mon parti sur ce que vous me direz.

Diriez-vous donc à ce joueur, Mr. c'est la révélation qui décide que l'ame des hommes ne mourra jamais. \* Ne vous repondroit-il pas, si mon ame est mortelle, qu'ai-je besoin de religion, de révélation? commencez à me prouver l'immortalité de mon ame, ce pas étant fait, il est tout naturel que j'embrasse la religion la plus pure & la plus sainte.

Avouez donc que par votre hypothèse vous énervez, vous annéantissez

---

\* P. 284.

tifiez le dogme de l'immortalité de l'ame, & que vous portez à la religion & à la morale des coups dangereux.

Revenons à l'ame des bêtes, est-elle mortelle ou immortelle ? quoi vous criez encore, vouliez-vous donc que nous ne sachions ni d'où elle vient, ni où elle va ? il valoit bien la peine de faire un système sur cette ame, si vous n'en savez ni la fin ni l'origine. Vous allez répondre, je vous vois venir, la révélation, dites-vous, décide que l'ame des bêtes mourra. Quoi vous dégradez de l'immortalité des êtres spirituels ? La faux de la mort ne peut couper que des êtres matériels : ce qui est cendre & poussière doit retourner dans la poussière : voilà ce que la révélation décide ; ou avez-vous donc vu ce décret de Dieu qui soumet à la mort des substances immatérielles ? un acte qui d'un trait de plume dégrade de l'immortalité un nombre infini de substances spirituelles, mé-

A a . . . ritoit

ritoit certainement bien d'être produit pour que nous pussions en constater la vérité, \* & en cas de supposition, poursuivre au nom de ces pauvres âmes le châtement des faussaires.

Quoi, Dieu crée le matin un million d'esprits, qu'il annéantit le soir? cette idée n'est-elle pas révoltante? elle vous révolte comme moi. L'annéantissement d'une substance spirituelle est un morceau difficile à digérer. Soyez de meilleure composition.

† Pour tout dire, ajoutez-vous, s'il ne s'agissoit que de raisonner en philosophe & de laisser faire tout à son aise des conjectures à notre raison, l'immortalité de l'ame des bêtes n'est point un dogme si ridicule qu'on ne put le deffendre par des raisons plausibles. Qui empêche que ce principe sensitif ne puisse être uni à d'autres corps? Un célèbre

---

\* Guer. T. 2. P. 162.

† T. 2. P. 298.

bre auteur anglois, aussi habile théologien \* que philosophe semble panacher vers cette dernière opinion. Que vous méritez de compliments ! vous sçavez-vous prêter , & êtes homme d'accommodement. Voici donc ces pauvres ames ressuscitées qui circulent & voltigent de corps en corps. Je vous demande d'abord si l'ame d'un papillon volage peut passer dans le corps ou la prison d'une huître , & l'ame d'une baleine dans le corps d'une taupe ? Vous m'avouerez qu'il est assez différent de vivre sur la terre , ou de nager dans les eaux. Vous me répondrez, je gage , que vous n'en sçavez rien. Tant pis , je ne puis vous pardonner d'avoir négligé de nous fixer sur la nature de ces transmigrations , vous auriez dû ne nous laisser aucune inquiétude sur cet article.

Que ces ames puissent changer d'espèces , ou qu'elles n'en changent pas , que le butor soit toujours bu-

A a 2

tor,

---

\* Dittan.

tor, ou que son ame passe dans le corps d'un cheval de poste, peu importe : je demande si au même moment qu'un de ces esprits subalternes est chassé par la mort du corps qu'il avoit animé, il trouve à point nommé un autre logement vuide prêt à le recevoir, & qu'il puisse aller occuper sans craindre de trouver la place vuide. Dites - vous qu'oûi, vous hazardez beaucoup, la chose n'est pas faisable. Car à prendre depuis le mouton, le veau & le bœuf jusqu'à la puce & à la punaise, dans cinq ou six villes seulement, telles que Paris, Londres, le Caire, Dels & Pekin, que l'on image si l'on peut quel nombre prodigieux d'ames doivent se trouver tous les jours de relais & desœuvrées. Combien d'animaux tués, égorgés, écrasés, rotis, bouillis, noyés ou précipités ? il est absurde de croire que chacun des esprits qui les animoient trouve dans l'instant même qu'il est délogé, une maison à louer.

Que

Que ferez-vous donc de ces pauvres ames , qui faute d'appartements vuides restent sur le pavé , sans feu , ni lieu , ni occupation ? ne devriez-vous pas au moins par charité leur assigner quelque lieu de retraite pour se loger ? mais tandis qu'elles y sont comme à l'affût cherchant maison & attendant de l'emploi , que feront-elles dans votre magasin ? car un esprit ne peut pas demeurer les bras croisés : sa nature est d'être toujours en action ; il ne peut cesser d'agir sans cesser d'être. Direz-vous qu'elles y passent le temps à chanter , à miauler , à aboyer , à hennir , à rugir &c. ce seroit un joli charivari ; autant vaudroit être en enfer. D'ailleurs faute d'organes , elles ne peuvent rien de tout cela , elles ne peuvent ni manger ni boire : elles ne peuvent que penser : & quel ennui mortel ! toujours penser sans produire au dehors ce que l'on pense ; j'aimerois autant ne penser à rien. Aussi suis-je très-persuadé , que faute de mieux ,

la plupart de ces âmes s'occupent dans ce triste séjour à faire de mauvais entretiens comme nous, ou à bâtir quelque système aussi impertinent que le vôtre.

Mais ce n'est pas en l'air qu'on nous parle de la fin des siècles. Un peu plutôt, ou un peu plus tard elle arrivera. Que deviendront alors les âmes des bêtes ? elles retomberont dans le néant, dites-vous. Peste soit de vous & de votre système. Vous m'offrez le choix entre la métempsychose & l'annéantissement. J'aime les bêtes car je suis comme Socrate ami de tout le monde : la transmigration des âmes est une opinion extravagante, n'importe, je m'étois déterminé en sa faveur comme étant un parti que je croyois le plus doux & le plus honorable pour elles. Point du tout, vous les débutez de la possession de ce droit, que de votre grace vous aviez bien voulu leur accorder. Quelle inconscience ! pour quelques milliers d'an-

d'années de plus ou de moins, c'étoit bien la peine d'établir un sentiment & de composer des systèmes.

Ces réflexions badines, Messieurs, font de Mr. l'Avocat Guer, que vous avez envie de connoître, & dont j'ai reçu l'ouvrage il y a deux jours. Je vous le communiquerai quand je l'aurai entièrement lû, & peut-être pourra-t-il prêter matière à un cinquième entretien.

Mais cet auteur ne badine pas toujours comme vous allez le voir. Mr. Boullier, continue-t-il, employe toutes les couleurs de sa rhétorique en nous représentant ce principe immatériel, qui anime les bêtes comme un être purement sensitif, un esprit imparfait, indigne de prétendre à une meilleure destinée. Peut-il espérer d'y réussir ? oui sans doute, à l'égard des esprits superficiels & inappliqués, qu'il est aisé d'ébloûir en les repaissant de mots & de phrases. Pour ce qui est des personnes sages & sensées qui ne le

A a 4                    payent



payent que de bonnes raisons ; pour peu qu'elles approfondissent ce sentiment , je mets en fait qu'elles le trouveront non seulement très-difficile à croire ; mais même absolument contraire aux principes de la foi & du bon sens , par conséquent absurde , insoutenable & dangereux dans ses conséquences.

Je me souviens fort à propos , mon cher Strouble , de ce que vous avez dit touchant les auteurs du dictionnaire encyclopédique , qui éternisera la gloire de la nation françoise. Ils ont assez fait de fautes , & le moyen de n'en pas faire dans un si long & si gros ouvrage , il ne faut pas leur en imputer qu'ils n'ont point faites ; ils ont assez d'ennemis , & il n'est pas nécessaire de leur prêter des armes. Sçachez donc que ces auteurs ont rapporté comme ils devoient le faire le sentiment de Mr. Boullier , mais sans l'adopter. Je vous parle avec franchise parce que vous êtes sans passion , sans intérêt , sans partialité. Venons

Venons à la seconde objection, qui est tirée des souffrances des bêtes. Que repondez-vous, dirai-je, à votre auteur ? le voici. C'est que les nègres qui vous servent & qui sont tous les jours sujets aux étrivières, sont malheureux ; que leur Créateur est trop bon pour leur avoir donné une ame, & qu'ils sont par conséquent des machines.

Est-ce un chrétien qui parle ainsi ? La religion ne vous apprend-elle pas que ces nègres sont nés pécheurs ? Vous sçavez donc la raison pourquoi ils sont malheureux. Mais les animaux n'ont jamais péché : & sous un Dieu juste on ne peut être misérable sans l'avoir mérité. Cet axiome de la dernière évidence démontre que les bêtes ne sentent pas.

Je doute fort, dites-vous, que tant qu'on voudra raisonner sur ce principe, qui, soit dit en passant, est de St. Augustin, on puisse heureusement se tirer de l'objection. Je vous répondrai que vous parlez

peu respectueusement d'un Docteur de l'Eglise, dont on parlera jusqu'à la fin des siècles avec éloge, au lieu que si jamais on vient à parler de vous, ce sera, soit dit en passant, d'une manière bien différente.

Voyons maintenant comment vous vous tirerez d'affaire. Je crois que ce sera comme vos nègres avec les écrivains. Cette maxime, répliquez-vous, paroît faite exprès pour les créatures raisonnables. Et moi je vous dis qu'elle est faite pour toutes les créatures douées de connoissance & de sentiment. Cet argument-ci est clair, il est de la justice de ne point punir un innocent : donc si les bêtes souffrent, elles sont punies quoique innocentes. Ce qui est contre l'axiome, donc vous ne deviez point conclure, il faut donc changer la maxime & dire que sous un Dieu bon aucune créature ne peut être nécessitée à souffrir sans l'avoir mérité. Mais loin que ce principe soit évident, je crois être en

en droit de soutenir qu'il est faux,

En effet, dites-vous, si la brute subsistoit seule elle ne devroit pas souffrir, mais faisant partie d'un tout, de-là résulte nécessairement pour elle du mal & du bien, mais du bien qui compense, qui surpasse le mal & qui mérite d'être acheté par celui-ci.

En un mot l'ame des brutes à des sensations agréables, elle en doit donc avoir de desagréables, à moins qu'on ne veuille changer le cours de la nature & suspendre les loix du mouvement.

D'où vous concluez qu'une créature n'est malheureuse, que lorsque la mesure des maux surpasse celle des biens; alors elle peut se plaindre de son existence, elle est alors dans le cas d'une créature malheureuse sans l'avoir mérité, ce qui répugne à l'idée d'un Dieu bon & juste. Mais les bêtes, selon vous, ne sont point réduites à ce malheur,

Je ne vous dirai point que vous  
annéan-

annéantissez les preuves du péché originel, empruntées des maladies & de la mort. On croit communément que le mal physique est la suite du mal moral. Vous n'en voulez pas convenir. Cette question-ci est délicate, & nous meneroit trop loin. Vous donnez d'ailleurs assez de prise, pour être terrassé & vaincu.

Je ne vous dirai rien des misérables bêtes qui vivent dans les bois, des loups par exemple, des renards qui pendant l'été ont beaucoup à souffrir de la chaleur, des insectes, des puces, de la gale, & qui pendant l'hiver vivent de terre ou d'écorce de bois, & meurent souvent de faim. Quel triste sort !

Arrêtons notre vuë sur un cheval de fiacre. Il mange du foin & de l'avoine : il a donc des sensations agréables ; mais qu'elles sont indiscernables, quelles sont rapides, confuses, obscures ! se présente-t-on pour monter en carosse, on arrache la nourriture de la bouche de ce  
pauvre

pauvre cheval ; il ne mange donc jamais tranquillement ; car une seule personne n'a qu'à passer pour qu'il craigne de marcher : & n'en passe-t-il pas continuellement dans une grande ville ? il est donc dans l'inquiétude, dans le temps même qu'on lui suppose des sensations agréables.

Passons aux sensations desagréables qu'il éprouve afin d'en extraire la somme : il est sur le pavé depuis six heures du matin jusqu'à une heure après minuit , exposé au froid pendant l'hiver , & pendant l'été à l'ardeur du soleil & aux mouches qui le dévorent. Ceci n'est rien en comparaison des courses qu'il a à faire. Pour les premières qui se font toujours mieux, il en est quitte pour recevoir cinq cents coups de fouët à chaque course : mais ayant trotté tout le matin, les forces lui manquent sur le midi, il ne peut qu'aller au pas, alors un cocher impitoyable le charge de coups sur le museau, sur les yeux, sur les oreilles, & s'at-

s'attache à l'endroit où la bête est le plus sensible. Il faut qu'elle trotte malgré qu'elle en ait. Elle s'abat à la fin accablée de coups & de fatigue, elle est encore plus maltraitée. Il faut qu'elle marche ou qu'elle meure. Je le demande, la somme des maux ne surpasse-t-elle pas ici celle des biens ? oui sans doute. Donc ce cheval est dans le cas d'une créature malheureuse sans l'avoir mérité, ce qui répugne à l'idée d'un Dieu bon & juste. \* Donc l'objection prise des souffrances des bêtes est insoluble. Donc le sentiment de Mr. Boullier est insoutenable & dans son principe & dans ses conséquences.

Je ne m'appesantirai pas sur l'hy-  
po-

---

\* Il y a cette différence, dit Malebranche, entre les hommes & les bêtes, que les hommes après leur mort, peuvent recevoir un bonheur, qui les paye des douleurs qu'ils ont endurées dans la vie, mais les bêtes perdent tout à la mort. Elles ont été malheureuses & innocentes & il n'y a point de récompense qui les attende ; ainsi Dieu agit par caprice, l'homme innocent peut souffrir pour mériter, mais si la bête souffre, Dieu n'est pas juste.

pothèse de Mr. le Comte Louis Barbieri , laquelle surement ne peut faire fortune. Elle prête le flanc à trop de difficultés, & celle que vous avez rapportée est insurmontable.

Je m'y serois arrêté & me serois bien gardé d'entrer en lice, si je n'avois vu que les philosophes sont invités de combattre ce système & de moissonner des lauriers. L'occasion est si belle, & il y a si peu de risque, que j'aurois mauvaise grace de ne me pas présenter.

Je me contente d'un seul argument, fondé sur un axiome des plus clairs & des plus incontestables de la métaphysique, sçavoir qu'il faut être ou exister pour agir. Or un esprit créable & non créé, un esprit simplement possible n'existe pas : donc il ne peut agir ni en qualité de cause physique ni en qualité de cause occasionnelle. Donc l'hypothèse de Mr. le Comte Barbieri ne peut expliquer les opérations actuelles des brutes. Il est vrai que Dieu qui connoit



noît sa toute-puissance doit connoître les choses possibles, futures & celles qui n'auront point de futurition ; Mais Dieu connoit les choses telles qu'elles sont, il voit donc dans les causes purement possibles les effets possibles qu'elles pourroient produire. Il n'y voit donc pas les effets actuels, les opérations actuelles des bêtes. Non sans doute. Il verroit les choses autrement qu'elles ne sont. Donc un effet possible suppose une cause possible ; mais un effet existant suppose l'existence de sa cause.

Il est temps de mettre fin à ce long entretien & de vous dire la raison pourquoi les lumières nous manquent pour découvrir la nature de l'ame de la brute. Les enfants aiment leur poupée, les bêtes sont les poupées des hommes & des femmes : poupées plus parfaites que celles des enfants, poupées qui donnent des signes de joye, d'attachement d'amour ; & quand ces signes ne seroient qu'apparens, cela suffiroit pour

pour éloigner le ridicule qu'on veut jeter sur une femme qu'on voit baiser son chien & qui ne baise point sa montre. Les animaux nous amusent , ce n'est pas leur seule destination, ils sont faits pour nous servir , nous vêtir , nous nourrir. Or les choses dont nous devons faire usage , sont celles que nous connoissons le moins. Suivons les vuës du Créateur, comblés de ses bienfaits, admirons sa magnificence & sa sagesse, dans l'étonnant spectacle de l'univers, dans l'organisation du plus vil des insectes, dans la variété & la multitude des animaux, qui ne semblent être faits que pour notre service, & qui nous chargent du tribut de louanges & de reconnoissance que nous devons à notre commun Créateur, notre pere, notre bienfaiteur. Le plus précieux usage de la philosophie est de nous enseigner celui que nous devons faire des biens que nous avons reçus.

*Corpora brutorum, quæ sive carentia sensu  
Sive instructa putes , mirare & numen  
adora.*







